EDITION SPECIALE DE LA «BERLINER ILLUSTRIERTE ZEITUNG» · PREMIER NUMERO MARS 1941 · F Nº. 5 · 3 fr.

Belgique fr. 2.— / Bohême-Moravie Kr. 2.50 / Bulgarie leva 10.— / Danemark 50 ore / Alsace-Lorraine 25 Pf. / Finlande mk. 4.50 / France fr. 3.— / Grèce drachmes 11.— / Italie lire 2.— / Yougoslavie dinars 5.— / Luxembourg 25 Pf. / Norvège 45 ore / Pays-Bas cents 20 / Portugal esc. 2.50 / Roumanie lei 16.— / Suède 50 öre / Suisse 45 centimes / Slovaquie cour. 2.50 / Espagne pes. 1.50 / Turquie kurus 12.— / Hongrie 36 filler / Etats-Unis 10 cts

EDITION EN LANGUE FRANÇAISE

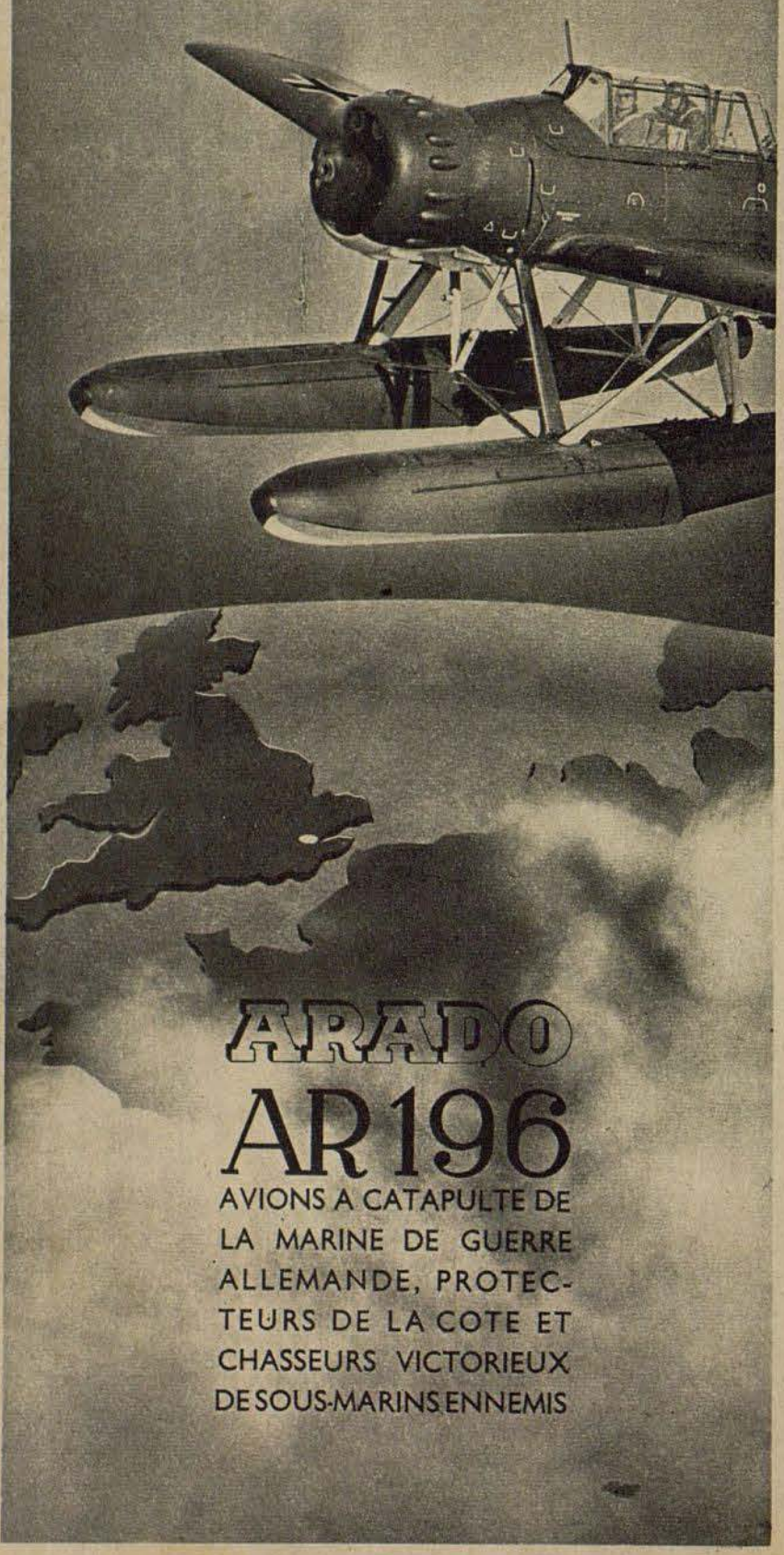
# Signal

***Un parachutiste que le monde entier connaît bien: Max Schmeling***

*Reportage illustré publié dans ce numéro*

# ARADO

FLUGZEUGWERKE GMBH · POTSDAM



ARADO

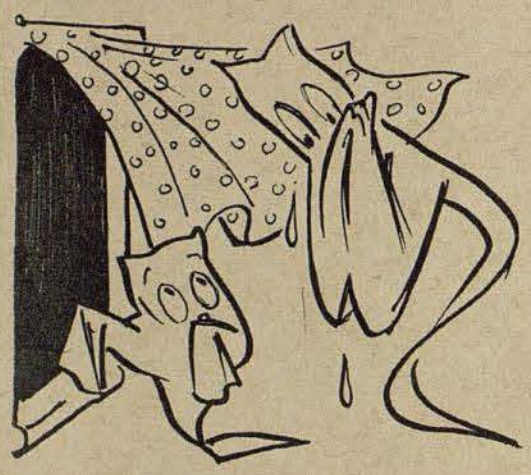
AR 196

AVIONS A CATAPULTE DE LA MARINE DE GUERRE ALLEMANDE, PROTECTEURS DE LA COTE ET CHASSEURS VICTORIEUX DE SOUS-MARINS ENNEMIS

# Communiqué de la cinquième colonne

Secret

***L'envoyé spécial du « Signal », au service de la cinquième colonne en Angleterre, a réussi à surprendre deux fantômes anglais, un vieux et un jeune, en train de hanter un vieux château, en Angleterre***



*A l'heure des revenants, entre minuit et une heure, les deux fantômes ont fait leur apparition dans le château. Le jeune fantôme, « Young Gloucester », demande au vieux, « Old Douglas »: « Pourquoi n'y a-t-il pas de lumières dehors? » — Old Douglas: « Nous avons déclaré la guerre aux Allemands. Tout cela, c'est la faute de ces barbares. Mais ils ne peuvent rien nous faire. » — Young Gloucester: « Mais, si c'est nous qui avions déclaré la guerre, alors comment est-ce la faute des Allemands? » — « Tais-toi, Young Gloucester, n'oublie pas que tu es un fantôme anglais. »*

*Young Gloucester fait marcher la TSF. Une douce mélodie se fait entendre. Young Gloucester: « Qui a composé cette mélodie, Old Douglas? » — Old Douglas: « Mozart, un Allemand. » — Young Gloucester: « Mais — ne disais-tu pas que ce sont des barbares? » — Old Douglas: « Tais-toi, Young Gloucester, n'oublie pas que tu es un fantôme anglais. »*

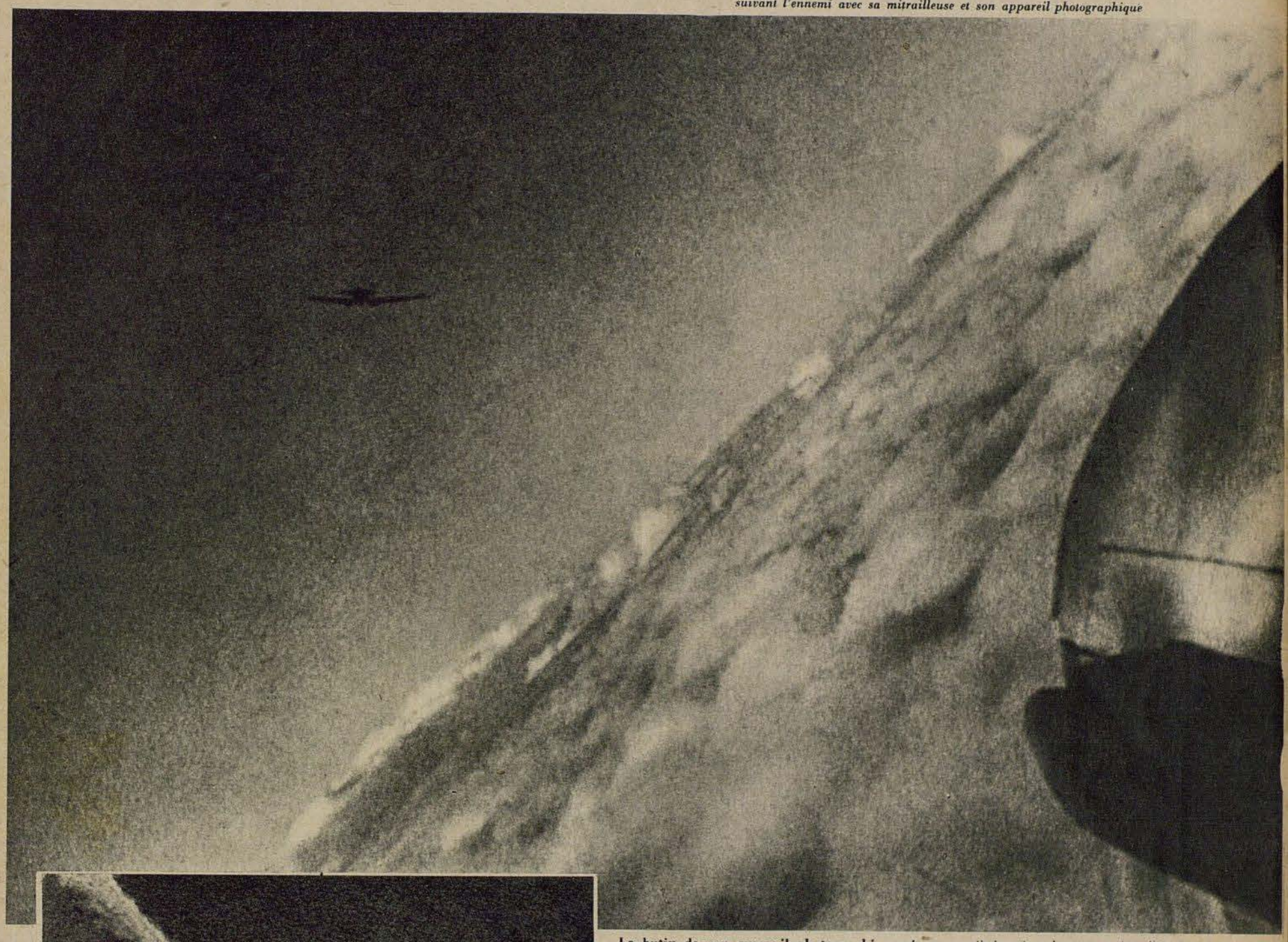
*Alerte. Young Gloucester, complètement déconcerté: « Mais, Old Douglas, ne disais-tu pas que les Allemands ne peuvent rien nous faire? » — Old Douglas: « Tais-toi, Young Gloucester, n'oublie pas que tu es un fantôme anglais. »*

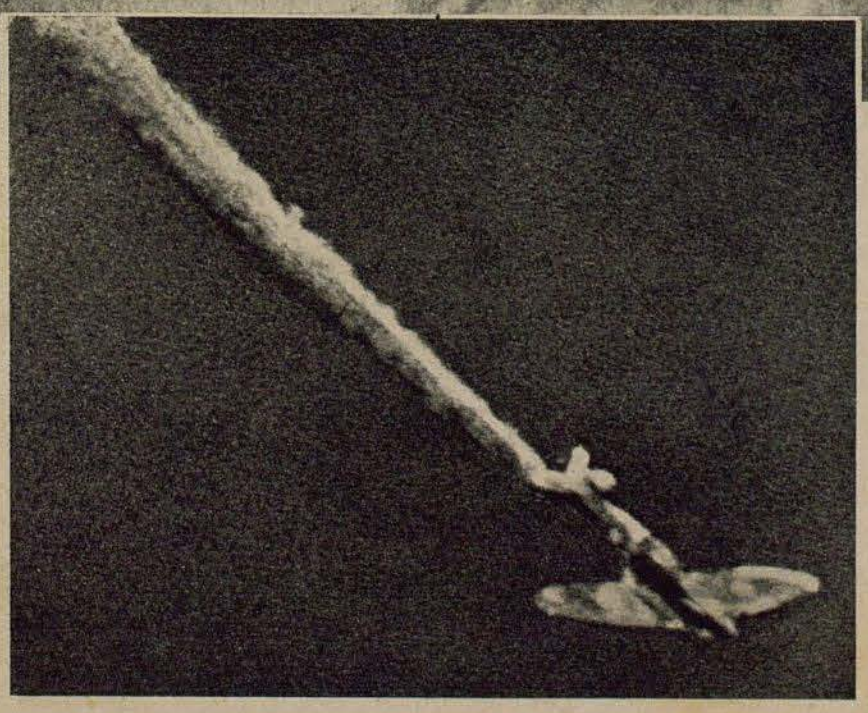
COPYRIGHT 1941 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN

# Le lieutenant-colonel Galland tire à la mitrailleuse et photographie

*Son film figure parmi les «actualités allemandes»*

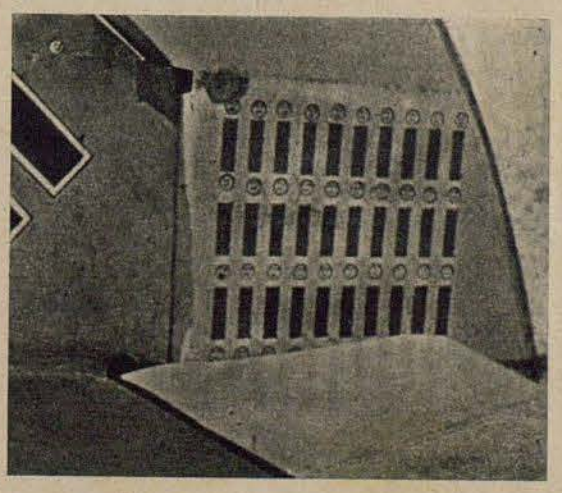
*Assis dans son Messerschmitt, son cigare habituel à la bouche, le lieutenant-colonel Galland attend le signal du départ. Un instant après, il a fermé la coiffe. Quelques minutes encore, et il volera dans les airs, poursuivant l'ennemi avec sa mitrailleuse et son appareil photographique*





**Le butin de son appareil photographique.** *Un appareil de prises de vues est installé sous l'aile gauche du Messerschmitt. Il fonctionne en même temps que la mitrailleuse. Chaque balle correspond à une prise de vue. Le lieutenant-colonel Galland a rencontré un Spitfire et il lui envoie sa première volée de balles. L'appareil de prises de vues travaille simultanément*

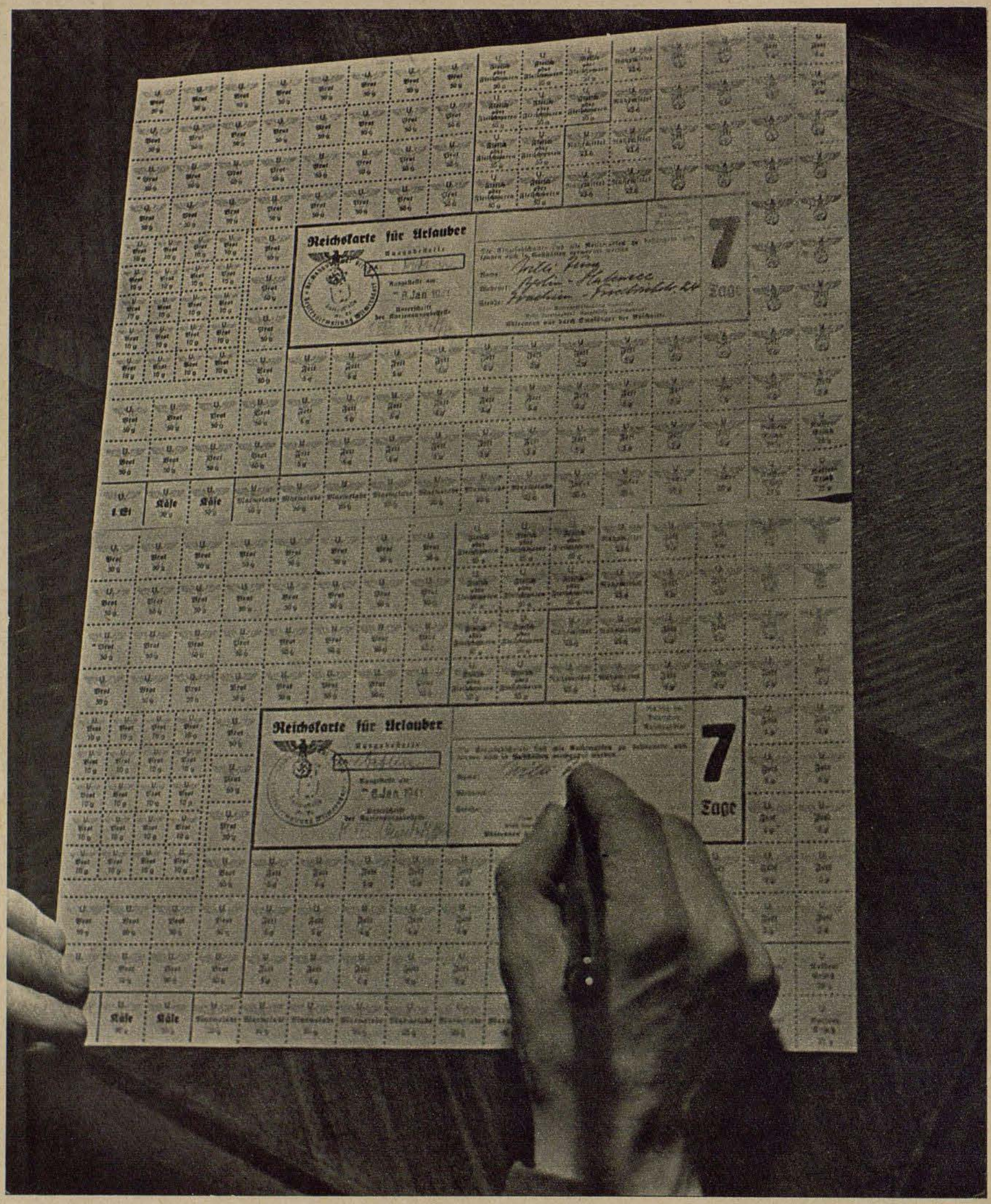
**La fin.** *La bataille n'a pas duré longtemps. La tactique de Galland ne se laisse pas éluder par des virages. Encore une fois, le Messerschmitt se lance à la poursuite du Spitfire déjà en train de tomber. Un dernier coup de feu de la mitrailleuse . . . une dernière prise de vue*



**Le symbole de la victoire du lieutenant-colonel Galland.** *Une nouvelle barre s'est jointe aux autres*

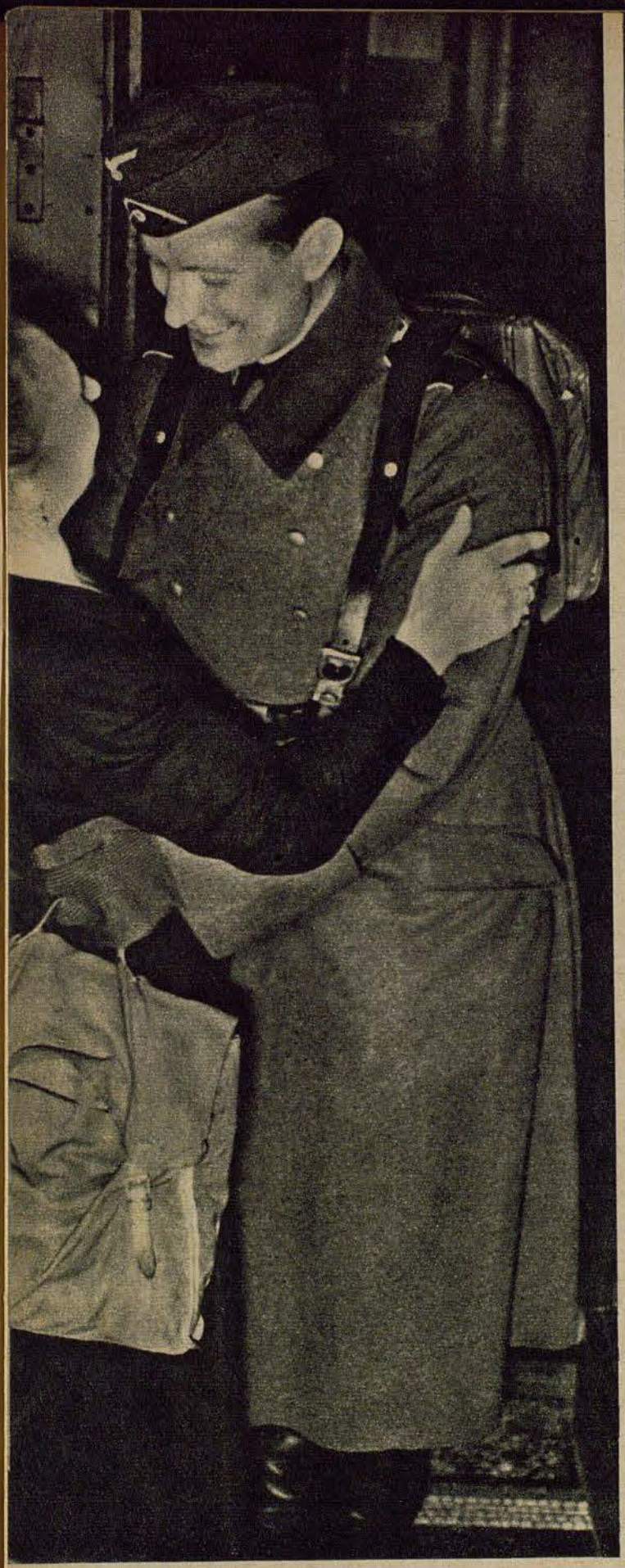
# Ce dont a besoin un soldat qui part en permission

**Avant toutes autres choses, le permissionnaire doit se munir de sa feuille de route, d'argent et de vivres en quantité suffisante. Et de fait, ses vivres de route sont abondants; ils consistent le plus souvent en une livre de saucisson, une livre de lard et un pain. De plus, on le ravitaille aux arrêts en gare; ce qui lui permet souvent d'apporter chez lui une partie de ses provisions.**




## 1. Une carte de ravitaillement

*Au bureau de cartes de ravitaillement de sa localité, le permissionnaire a un droit de priorité. Pour ses 15 jours de permission, il reçoit des tickets qui représentent 10 livres de pain et de gâteaux. 2 livres de viande, 1 livre de beurre, 1 livre de produits alimentaires, pâtes, etc.; ½ livre de confiture, ½ livre de légumes secs, 400 gr. de sucre, 200 gr. d'ersatz de café, 60 gr. de café véritable, 25 gr. de thé, 525 gr. de noix, de plus 125 gr. de chocolat, 2 oeufs et 4 portions de fromage; du savon pour la lessive, du savon pour la barbe et du savon en poudre. Muni de cette liasse de cartes, il a grande hâte de revoir . . .*



## 2. Sa mère

*. . . sa mère qui, comme toutes les mères du monde, a le pressentiment que son benjamin lui reviendra aujourd'hui. Il logera chez elle. Il commence d'abord par se débarrasser de sa giberne, puis il se rend à . . .*

## 3. Son ami

*. . . son atelier d'autrefois, où il retrouve son ami qui est revenu, lui aussi, du front, après avoir obtenu un congé de longue durée, parce que son patron, un architecte, doit remplir une tâche qui intéresse de près la guerre*

## 4. Sa fiancée

*Comme toutes les jeunes filles et les femmes allemandes sans enfants, la fiancée du soldat travaille, elle aussi, dans une usine de guerre. Mais celle-ci recevra, à son tour, un congé pour toute la durée de la permission de son fiancé*

Trois « cercles » de sentiments se croisent dans la vie de tout jeune homme: les cercles de l'amour maternel, de l'amitié et de l'amour tout court. L'âme du soldat se nourrit de ces diverses valeurs sentimentales. Les lettres de la mère, de l'ami et de la fiancée, tels sont les biens précieux qu'il enfouit dans sa giberne. Comme la vie du soldat de notre époque se distingue de la vie du lansquenet des siècles passés! Jadis, la patrie de l'homme à la solde, c'était sa troupe; en quelque lieu que cette troupe se dirigeât, le soldat était toujours chez lui. Aujourd'hui, le soldat porte en quelque sorte sa patrie en lui-même. Il n'est plus à la solde de quelqu'un, il est le délégué de sa patrie, le fils de sa nation, et s'il parcourt des pays étrangers, c'est surtout pour revenir au plus vite dans sa propre patrie. Les pensées du jeune soldat peuvent librement se mouvoir dans les cercles entrecroisés de l'amour maternel, de l'amitié et de l'amour, parce que l'organisation de la poste moderne l'alimente constamment d'un courant venu de la patrie.

Chaque soldat allemand a droit à quinze jours de permission, et le chef s'ingénie, dans cette guerre comme dans l'autre, à satisfaire ce désir de paix que ressent le soldat. Le permissionnaire quitte le rêve et reprend contact avec la réalité de ses trois cercles vitaux. Il serre de nouveau dans ses bras la mère, l'ami et la fiancée. Après quoi, tranquillisé, il peut reprendre sa lourde tâche.

## Et alors cela se fait tout seul:

*Auprès de sa mère, le rude guerrier se transforme en un tout petit bébé. Comme aux jours de son enfance, au lieu de se tenir tranquille dans sa baignoire, il s'amuse à faire glisser son savon sur l'eau et à transformer son éponge en arrosoir; puis, revenu à la vie . . .*

## Auprès de sa mère . . .

*A l'épicerie, elle présente son garçon à tout le monde, et tout le monde le connaît déjà d'avance. Gentiment, les vendeuses ferment les yeux, et livrent à la mère le poulet auquel elle n'avait droit que 15 jours plus tard*

*. . . il accompagne sa mère tout au long de ses achats. Avec quelle fierté, elle se promène au bras de son « grand garçon », tout en lui relatant les nouvelles du patelin*

## Auprès de son ami:

*A la sortie du bureau, le permissionnaire et son ami font une balade à travers Berlin. Arrivé devant la Gare de Potsdam intacte, le soldat se rend compte, de visu, de la véracité des informations anglaises*

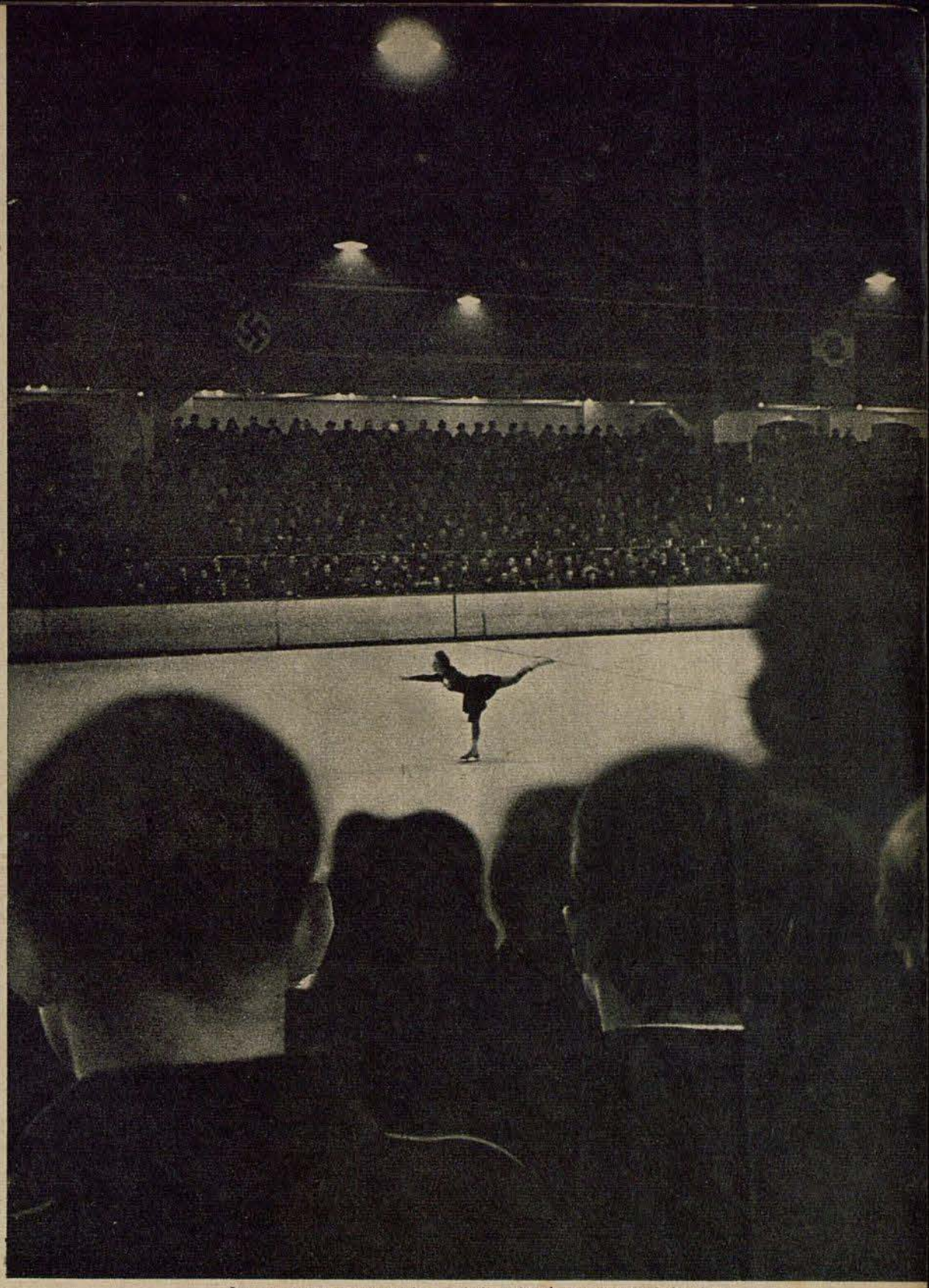
*La vie berlinoise n'a pas changé, si ce n'est au café. Ce dont le permissionnaire s'aperçoit, après avoir pénétré dans un établissement d'autrefois : la soirée y est plus courte qu'auparavant. A 8 heures du soir . . .*

*. . . l'établissement est encore vide, à 10 heures, il n'y a plus une seule place libre. En revanche, à 11 heures du soir . . .*

*. . . la plupart des clients sont déjà partis. Dans le temps, la vie berlinoise commençait précisément à cette heure là, aujourd'hui, par contre, à 11 heures . . .*

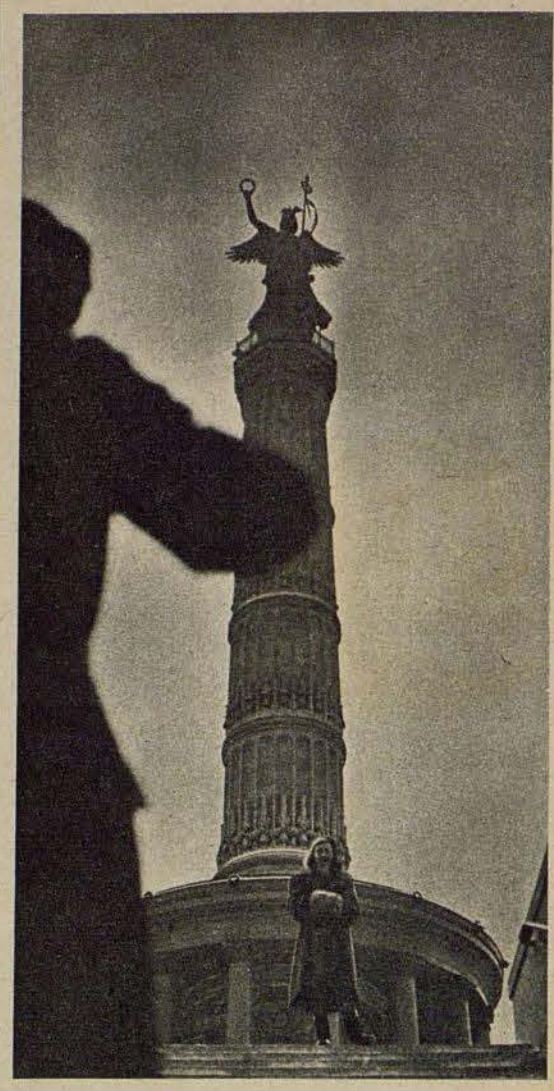
*. . . le permissionnaire et son ami sont les derniers. Trois heures ont passé comme une lettre à la poste ; rien d'étonnant à cela, ils ont tant de choses à se raconter !*

*En retournant chez lui, par les rues assombries de Berlin, le permissionnaire éprouve une nouvelle surprise. C'est la première fois qu'il contemple sa ville natale que la lune est seule à éclairer, c'est la première fois qu'il la trouve romantique*



*Le second changement que le permissionnaire observe dans les habitudes de la vie berlinoise, c'est au Palais des Sports de Berlin, où l'ami l'a conduit le lendemain. Les séances de patinage, les représentations des music-halls et des théâtres commencent déjà dans l'après-midi*

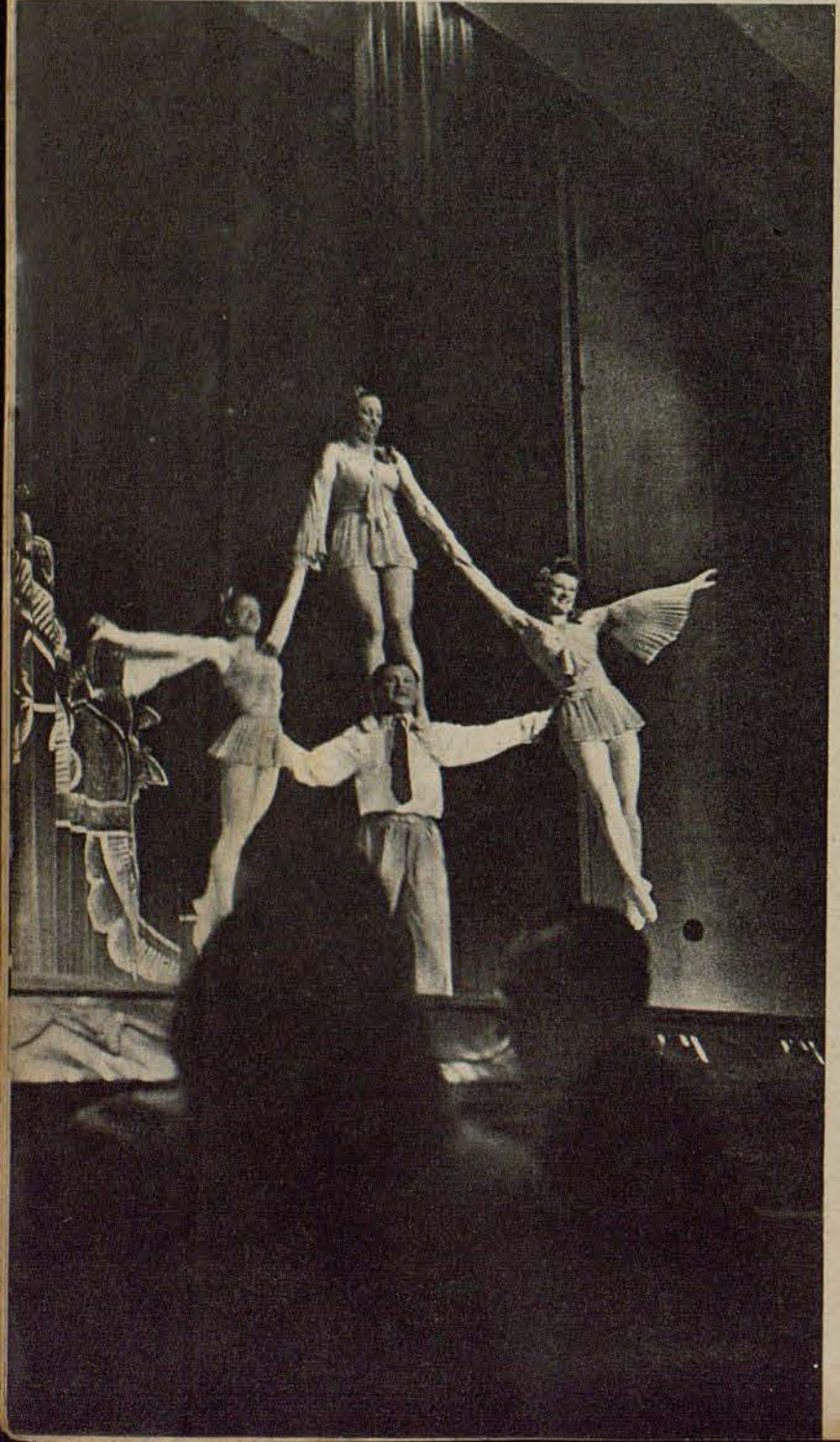
*Mais la plus grande partie de sa permission, il la réserve naturellement à sa fiancée. Grâce à elle, le soldat s'évade pour un certain temps d'une société trop exclusivement composée d'hommes; il goûte à nouveau tout le charme qui se dégage de la féminité. Arrêtée devant l'étalage d'un magasin de modes berlinois, la fiancée lui révèle les menus soucis que la carte d'habillement cause aux unes et aux autres*



# Auprès de sa fiancée:

*Un instantané à l'intention des camarades du front. Ceux-ci se réjouiront de voir les traits de la fiancée, et de s'assurer que la Colonne de la Victoire est toujours intacte*

*Le tout, sans carte d'alimentation. Au foyer des théâtres berlinois on peut consommer, pendant les entr'actes, de légers rafraîchissements, des salades de homard, etc. . . le tout, sans carte d'alimentation*



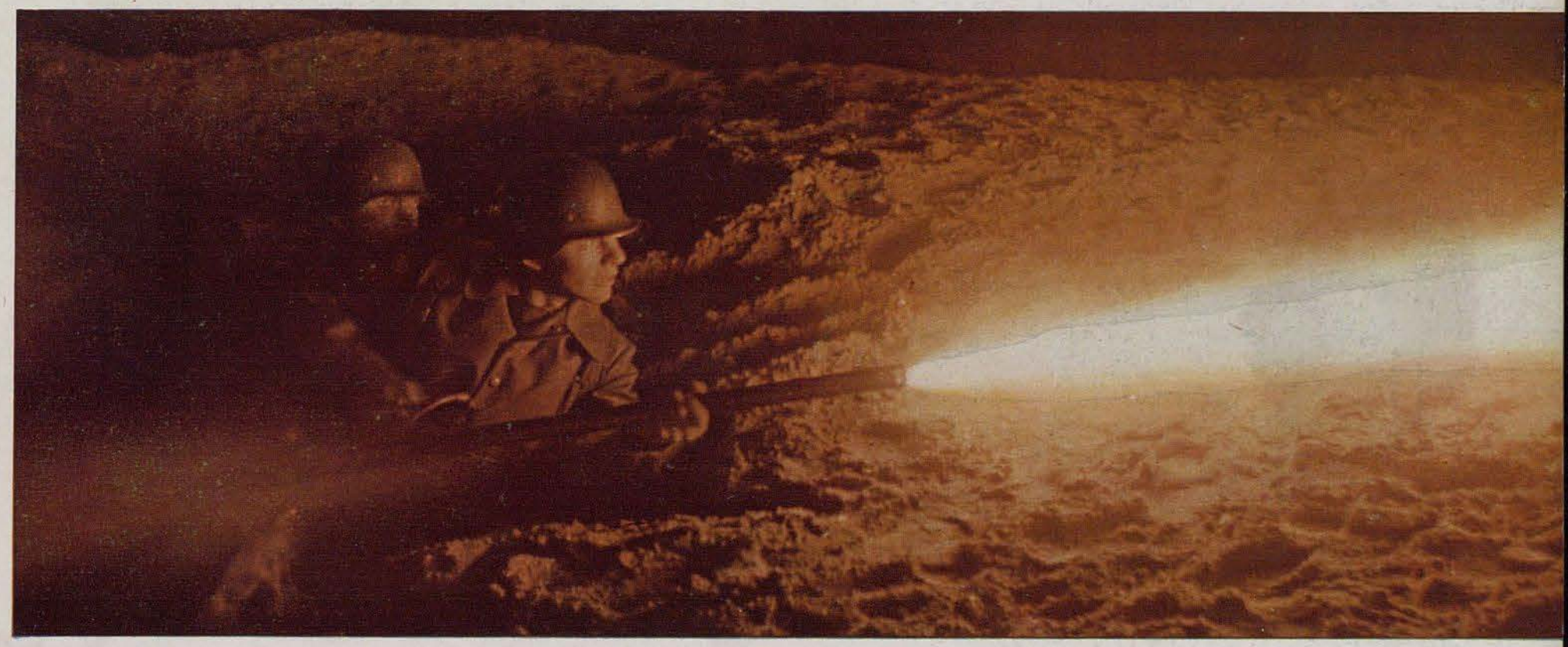
*Les music-halls internationaux existent toujours; les numéros de la Scala de Berlin sont de premier ordre et ne le cèdent en rien à l'excellence des numéros d'avant-guerre*

*Le retour nocturne dans un autobus vacillant est assombri. Rares sont les Berlinois qui sont encore en route à cette heure de la nuit. Nos deux amis ne s'en plaignent pas; ils feraient un voyage de noces qu'ils ne se sentiraient pas plus heureux*

**Fin**

## *« Des flammes qui brisent toute résistance »*

Au bois de Malancourt, près de Verdun, eut lieu le 26 Février 1915 la première attaque des lance-flammes allemands. Cette attaque eut un effet inespéré: l'ennemi, qui avait jusque-là tenu opiniâtrement son secteur, évacua en pleine débandade des positions atteignant une profondeur de 600 mètres. La 1ère section de lance-flammes de la Grande Guerre, section forte de 500 hommes, et qui s'était distinguée dans la guerre de position, fut bientôt renforcée, jusqu'à devenir un bataillon, puis un régiment. Les lance-flammes avaient une portée de 25 à 30 mètres. Une quantité de 10 litres d'huile suffisait pour près de 20 coups de flamme. Sur 653 combats livrés par le 1er régiment de lance-flammes de la Grande Guerre, il y en eut 82% de victorieux! L'armée de la Grande-Allemagne a perfectionné les lance-flammes de la Grande Guerre, et les a surtout utilisés pour la prise de positions fortifiées. Les photos montrent une attaque nocturne de lance-flammes contre un abri betonné



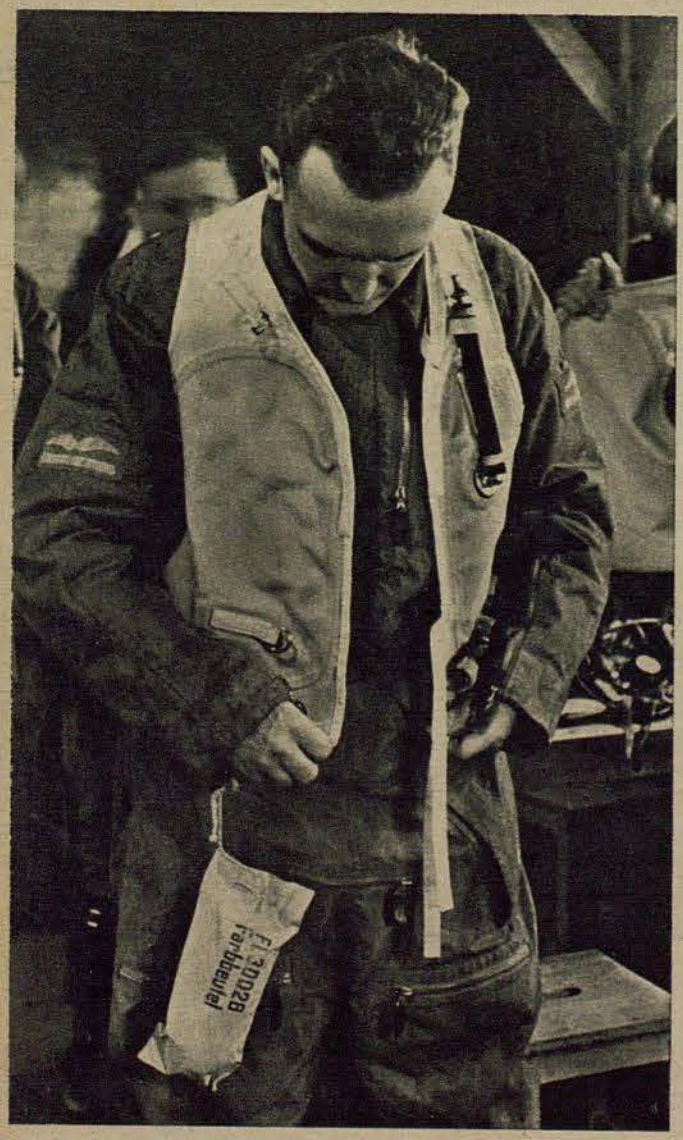
# *Ce que l'aviateur doit emporter en cours de route . . .*

**La carte d'identité du pilote,** *le seul papier que l'aviateur porte sur lui au cours de son incursion sur le territoire ennemi. Ce document mentionne le nom, le grade et l'adresse des proches parents, indications qui ne révèlent en rien le lieu de son aérodrome ni le nom de son escadrille*

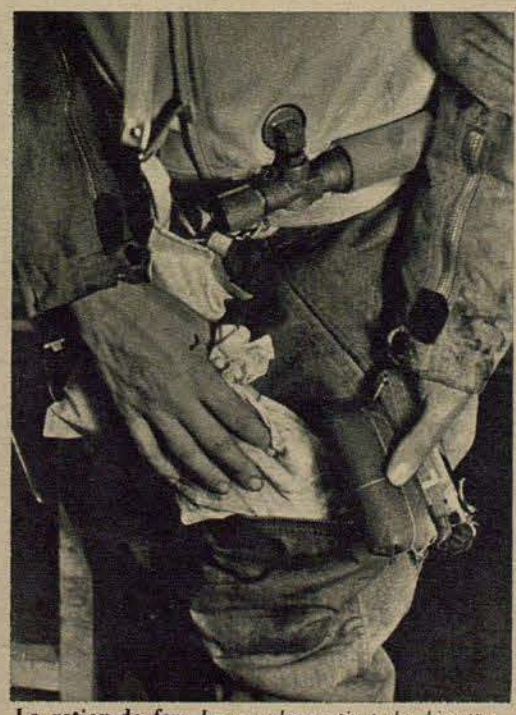
**Un couteau.** *Sa lame, dépliée, est fixe. Au cours d'une descente en parachute, les fils s'emmêlent parfois; l'usage du couteau, en pareil cas, peut sauver une vie humaine*

**Le gilet de sauvetage.** *On le gonfle au moyen d'une embouchure s'adaptant aisément aux lèvres; après quoi, il est merveilleusement en état de soutenir le nageur*

**Un foulard aux couleurs de l'escadrille.** *L'aviateur ne s'en séparerait pour rien au monde. Non pas que ce foulard soit réglementaire — mais il tient chaud, puis il a un tel chic que l'aviateur se passerait d'autres raisons pour le porter*




**Le sachet de couleur.** *Il renferme une étoffe d'un gris tranchant; en cas d'amérissage forcé, ce sac est jeté à l'eau; il se déploie de toute sa largeur, formant une tache immense, destinée à attirer l'attention des avions de secours en mer*



**La ration de fer.** *La sacoche contient des biscottes, du chocolat aussi. On la glisse, ainsi que le sachet de pansement à mousseline comprimée, dans les poches pratiquées aux genoux de la combinaison du pilote*

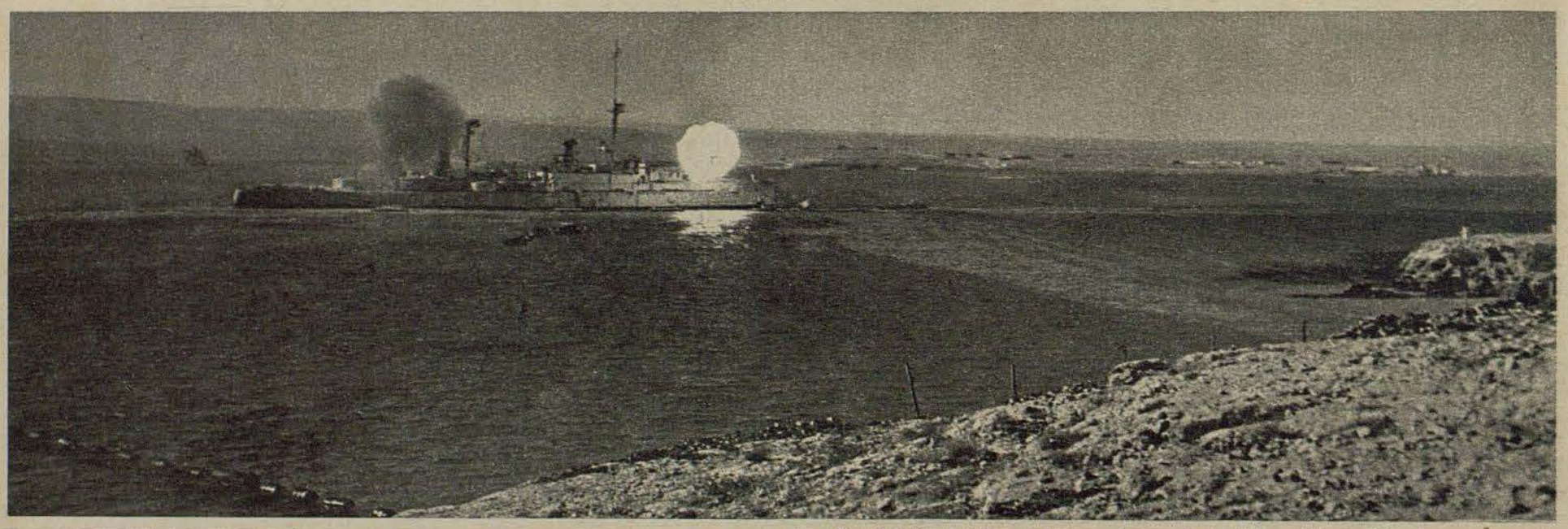
**Pour achever le tout: le parachute.** *La «ceinture de sauvetage aérien» est mise par-dessus la combinaison et le gilet de sauvetage. Tous les objets que l'aviateur emporte, sont à portée de sa main et immédiatement saisissables. Il est archiprêt!*

***. . . et . . .***

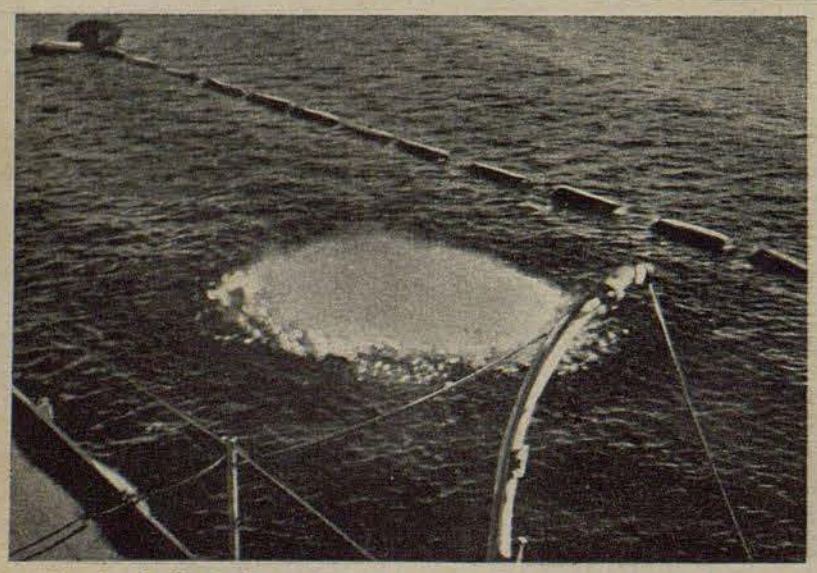
## ...tout ce qu'il laisse chez lui!

**Un tas de choses qui pourraient renseigner l'ennemi:** *Son livret individuel, des billets du théâtre du front, des lettres de camarades, des papiers d'ordre privé. Voici pourquoi: si le pilote avait le malheur d'être fait prisonnier, le service des renseignements ennemi pourrait facilement procéder à des recoupements, savoir à quelle formation appartient l'aviateur, le lieu de son champ d'aviation, et celui où cantonnent les camerades du prisonnier. L'aviateur procède donc sagement en laissant chez lui des papiers si compromettants, avant de s'élancer à l'assaut de l'ennemi. Ces papiers sont mis sous enveloppe, et ils ne bougeront plus jusqu'au retour de leur possesseur*

# Les combats de Cyrénaïque



**Un cuirassé italien fait feu:** *Le bâtiment de guerre bombarde les positions anglaises de Bardia, ville que la garnison italienne commandée par le général Bergonzoli a dû abandonner après une défense héroïque de plusieurs semaines contre un adversaire supérieur en nombre*



**Une bombe d'avion britannique a manqué son but...** *Elle a rasé le bordage, pour tomber dans la mer. Cette bombe n'a pas endommagé de filet d'acier destiné à protéger contre les torpilles le vaisseau de guerre italien*

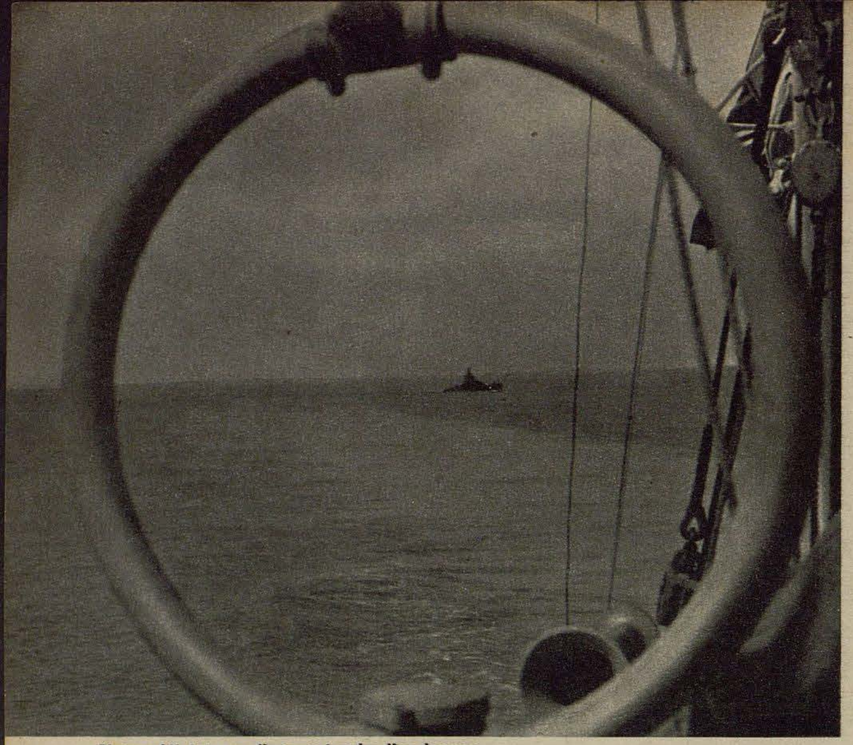
**Les avions de chasse italiens s'en mêlent!** *Un nuage de fumée noire s'élève en oblique. C'est tout ce qui reste d'un avion britannique incendié par un avion de chasse italien*

**Une bombe s'abat à proximité immédiate . . . mais la défense n'arrête pas son tir pour si peu.** *Une image qui évoque la lutte en Cyrénaïque: Des soldats italiens en route vers leurs positions ont été surpris par un avion de combat britannique; ils se sont aussitôt couverts à plein. Dispersés irrégulièrement sur le terrain, comme le prescrivent les instructions, ils attendent, aplatis sur le sol, le déroulement de l'attaque. Un fusilier-mitrailleur tire, sans se soucier de l'explosion, ni du danger dont le menacent les armes de l'avion. Un camarade l'aide dans son entreprise: il arc-boute la mitrailleuse du pied*

# Des saucissons en échange de chianti

## UN SOUS-MARIN ITALIEN REVIENT D'UNE ACTION CONTRE L'ENNEMI

Clichés: Uetrecht, de la PK



**Photographié à travers l'antenne à cadre d'un dragueur de mines allemand: un sous-marin italien émerge**

*Quelque part dans l'Atlantique, à un lieu convenu, le sous-marin italien apparaît à l'aube. Une escadrille allemande de dragueurs de mines doit assurer son entrée au port. Le sous-marin vient de passer plusieurs semaines en action contre l'ennemi. Il y a longtemps que sa dernière torpille a quitté le tube et que la mitrailleuse de bord a tiré sa dernière grenade. Même la nourriture commence à faire défaut*

**Un vieux briseur de barrages a pris la tête du convoi**

*Son grand tirant d'eau doit protéger le sous-marin contre les mines qui ont échappé aux dragueurs allemands. Le conducteur d'escadrille indique aux navires de son unité la route qu'il faut suivre*

**Un lasso vient d'être jeté de la proue du bateau allemand en direction des camarades italiens . . .**

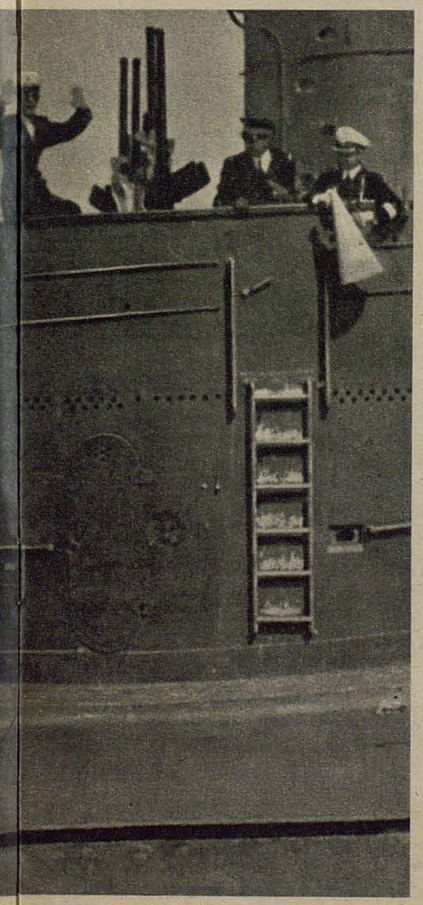
*La première fois, le coup ne réussit pas. Mais l'on recommence, et maintenant les hommes du sous-marin peuvent attraper le lasso et l'attacher à la tour*

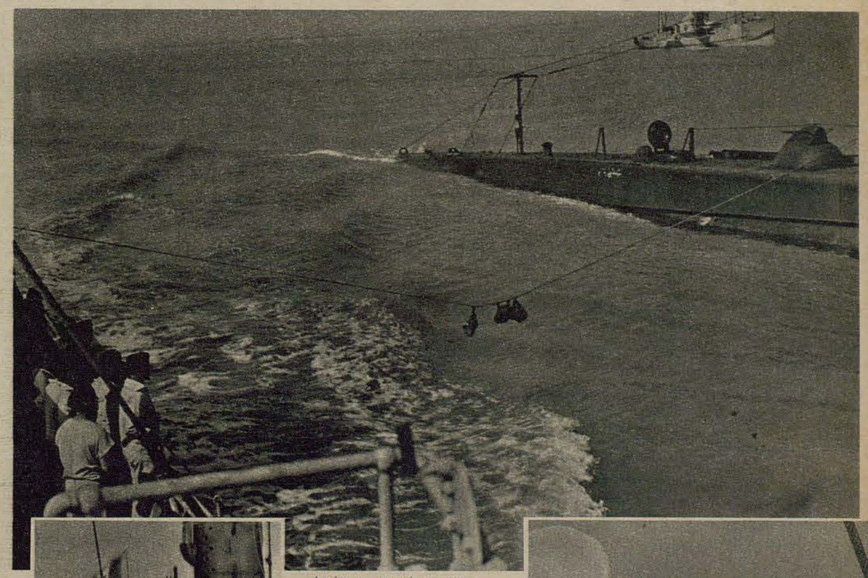
**«Nous suivons le vent! Joignez-nous!»**

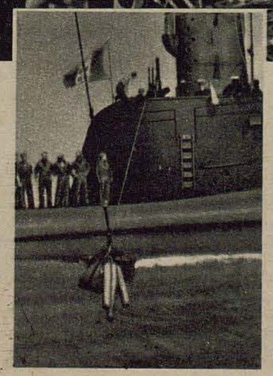
*Le bateau du commandant intercepte un signal du navire italien: «Toute nourriture mangée! Pouvez-vous nous céder quelque chose?» — «Nous suivons le vent! Suivez la même route!» répondons-nous. Le sous-marin s'approche et*

**des pains volent de bord à bord**

*Le sous-marin et le dragueur de mines se trouvent maintenant sur la même hauteur. Des matelots allemands lancent des pains que des mains italiennes saisissent aussitôt. Mais quand un pain rate son but et tombe dans le ruisseau, le commandant s'écrie: «Attendez, on va changer cela»*







Le lasso se tend souvent . . .

*et chaque fois, les sacs transportent des denrées du bateau allemand au bateau italien*

*A gauche:* **Quand les saucissons dépassent le sac . . .**

*on les attache tout simplement aux deux côtés: une joyeuse cargaison, nourrissante et très bienvenue. Jamais les sacs ne reviennent vides*

*A droite:* **Du chianti en récompense**

*Le commandant allemand boit à la santé de ses camarades du sous-marin qui, accompagné de l'escadrille, se dirige sur le port. «A votre santé! Et bonne chance!»*

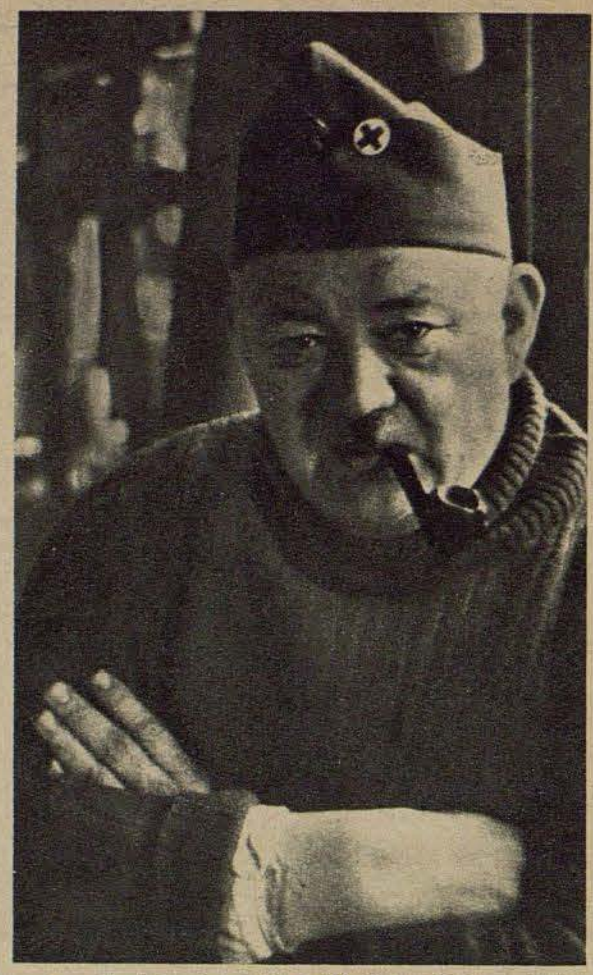
# Le retour en France

## *Des prisonniers français rentrent au pays*

*Les prisonniers français, blessés à la guerre, ont reçu un traitement soigné dans les hôpitaux militaires allemands. Après leur guérison, le Reich allemand s'occupe de leur transport dans la patrie. Reconnaissants, ces prisonniers apprécient l'humanité et les soins médicaux, dont ils ont été l'objet dans le Reich. Notre rapport évoque quelques cas individuels*

*Le sergent René Michelot, 27 ans, professionnel de football, originaire de Dompierre (Allier), photo ci-dessus: il raconte:*

« Du mois de septembre au mois d'avril, le 31e régiment d'infanterie française occupait la frontière de la Sarre, près de Forbach. J'appartenais à ce régiment, et au cours d'une action d'avant-poste, au mois de mars, je fus blessé à la cuisse, blessure qui me gêna beaucoup, même après la guérison. Tout de même, je dus retourner à la troupe. — Bientôt, on nous manda dans les Ardennes, peu après en Champagne. Le 9 juin, notre régiment est attaqué par les bombardiers allemands, à proximité de Reims, près de Berry-au-Bac. Je me trouve du coup auprès d'une unité qui n'est pas la mienne, quand un de nos lieutenants s'approche de moi, me donne un message et me dit: « Prends l'auto et cherche le colonel! Donne-lui ce message! » « Je saute dans ma voiture et je me précipite vers le petit bois, près de Coulonges, où je dois trouver le colonel. Je cherche partout; en vain. Peut-être est-il déjà prisonnier? Je continue à marcher à travers la forêt. Soudain, un bruit de moteur! 30 soldats allemands s'approchent sur un camion. Déjà, ils m'ont repéré, ils sautent de leur voiture — je suis prisonnier. Sur leur camion, je continue jusqu'à la Marne; leur adjudant chef m'offre des cigarettes et du pain; le soir, un potage ... Plus tard, à l'hôpital militaire allemand pour prisonniers de guerre, on commence par bien soigner ma jambe. Mais je ne puis plus jouer au football. »



*Le médecin-capitaine Jean d'Halluin, 53 ans, médecin à Lallaing, près de Douai, photo ci-dessus; il raconte:*

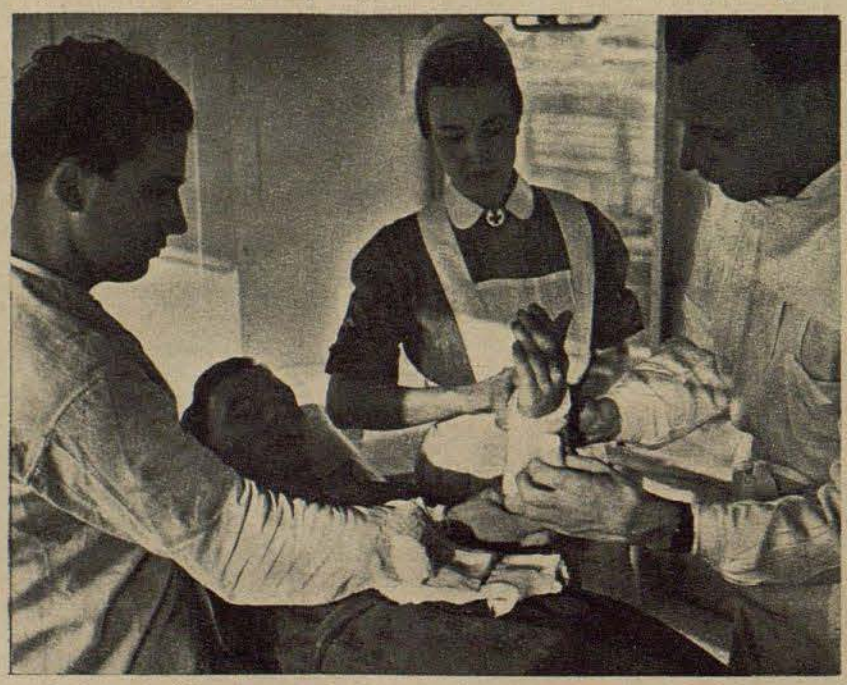
« Médecin de la deuxième réserve, j'étais au moment de l'offensive allemande médecin-chef au dépôt du génie, à Arras. D'abord nous n'avions que nos malades à soigner, puis arrivèrent les blessés du front. Tout-à-coup un ordre: « En arrière! » Les routes de communication jusqu'à Abbeville, notre première destination, sont déjà coupées. Nous nous dirigeons donc sur Boulogne, où se trouvent les bateaux. Ma voiture avance à peine sur les routes embouteillées de véhicules et de colonnes de toute sorte. Les Anglais ont fait sauter la plupart des ponts. C'est une course terrible. Finalement je trouve place dans un camion de l'artillerie. Même chaos à Boulogne: pas de bateaux, pour accueillir ces masses de troupes multicolores.

Déjà nous sommes encerclés par les Allemands. La citadelle se rend. A l'hôpital Mariette à Boulogne, j'ai soigné des prisonniers français et anglais. Après la désorganisation de notre hôpital militaire, on m'envoya en Allemagne et finalement en Prusse Orientale, où nous n'étions pas moins de dix médecins et un dentiste français, chargés du traitement des prisonniers de guerre. Je puis seulement affirmer que nos malades et nos blessés recevaient une nourriture excellente et que le traitement médical que leur accordaient les officiers de santé allemands était exemplaire. »

*Le chauffeur d'auto blindée, Louis d'Halluin, raconte comment il a été blessé et fait prisonnier:*

« Au mois d'août 1939, j'échangeai ma profession d'expert en droit pour assurances, à Lille, contre le métier des armes. Je joignis le régiment blindé nº 509 — cette arme m'était déjà familière, car — en 1920-21, au Maroc, j'avais servi dans une compagnie de mitrailleuses motorisée et une formation de tanks. Je conduisais donc un tank de 35 tonnes — un travail peu commode pour commencer — mais nous avions vite fait de nous y habituer. Nous passâmes ensuite des mois et des mois dans les Vosges. Ce fut à ce même endroit, au mois de mai 1940, qu'une rencontre avec les troupes allemandes nous fit subir notre baptême du feu. Pendant 7 jours, l'action dura, tank contre tank; c'était une retraite sans fin. Soudain, un ordre, un transport, et l'on nous remit en action au canal de l'Oise, près d'Origny-Sainte Benoîte.

« On etait, le 17 mai. Nous nous trouvons tout près du canal de l'Oise. Les Allemands ont déjà passé le fleuve et nous devons les repousser. — L'ordre de départ: ma voiture blindée frémit, saute un peu et démarre. Les premiers coups sont à peine partis, là — un coup sourd, métallique, un éclair, un fracas — une flamme gigantesque dans notre voiture — je suis complètement aveuglé. Le tank s'est arrêté; sans rien voir, je tâte autour de moi, trouve l'écoutille, sors avec peine. Ma figure noircie est couverte de sang; ma main droite brûle comme du feu.



*Il se conçoit que le train qui les transporte est muni des installations médicales les plus modernes*

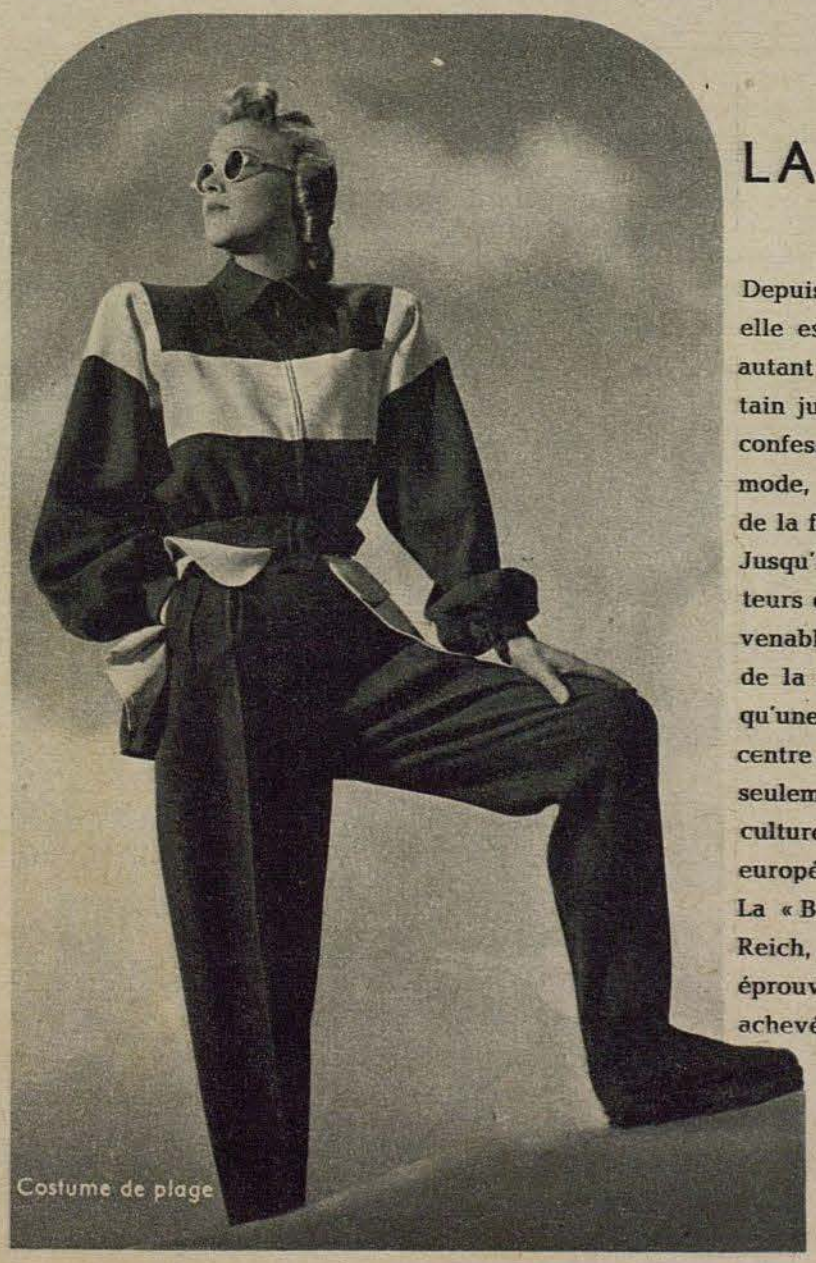
*La frontière germano-suisse est atteinte. Les autorités suisses se chargent de la continuation du transport jusqu'en France*

*Le train sanitaire qui doit les transporter dans leur patrie est avancé. Les soldats français, rétablis de leurs blessures, montent dans le train*

J'aperçois un autre homme de notre équipe, son bras gauche s'en va par lambeaux. Les trois autres ont été tués au même instant. Le coup du canon antichar avait porté en plein . . .

« Deux minutes passent, les Allemands arrivent. Aussitôt, des infirmiers militaires s'occupent de moi, me lavent les yeux et la figure, enlèvent le sang et la boue. Mon œil gauche recommence à voir, l'autre reste encore vitreux. Derrière moi, mon « 35 tonnes » est tout en feu; des flammes jaillissent tout autour. Les infirmiers me donnent du cognac, ils ont soin de me panser la main. Nous sommes transportés au poste de secours où le bras fracassé de mon camarade est amputé. Ensuite, des camions nous conduisent jusqu'à Luxembourg. A Trèves, on nous confie à un hôpital de prisonniers de guerre. Deux fois, je dois me rendre chez un oculiste où je reçois un traitement spécial. Je ne peux que louer l'amabilité et l'attention du service médical allemand. »

*La blessure de sa jambe est si grave qu'on ne pouvait pas attendre la guérison complète. Un assistant de la Croix Rouge le porte sur le dos*

Costume de plage

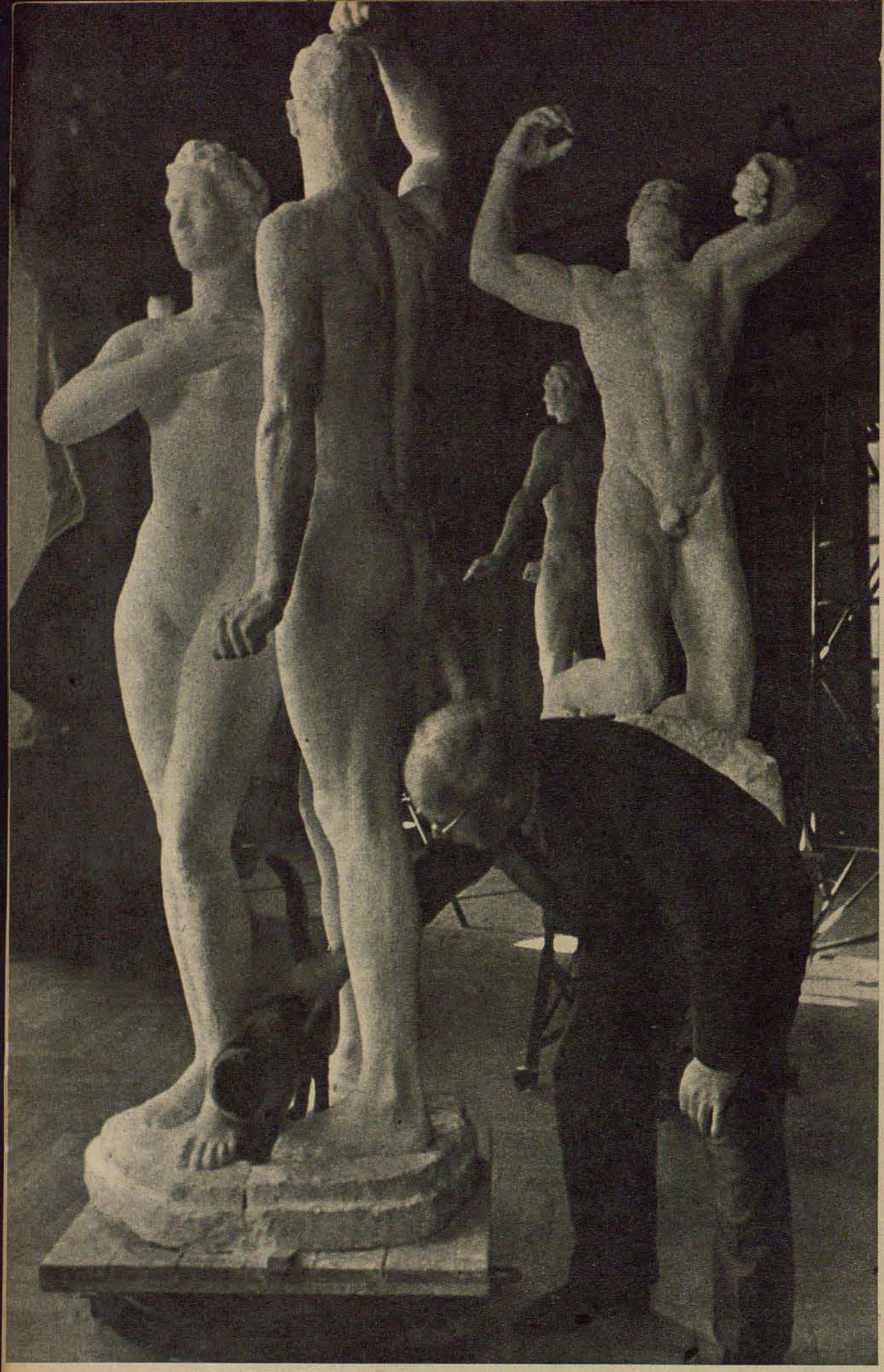
# LA SÛRETÉ DU *Goût*

Depuis toujours, la mode représente la nostalgie de beauté qu'éprouve la femme ; elle est en même temps une question de goût pour ceux qui « font » la mode et autant pour celles qui la portent. Goethe disait une fois que le goût « était un certain jugement général du bon et du mauvais, du médiocre et du convenable. » La confession de ce maître en tous problèmes humains s'applique aussi à la mode. La mode, c'est tout ce qu'il y a de bon, de beau, et de convenable dans le vêtement de la femme.

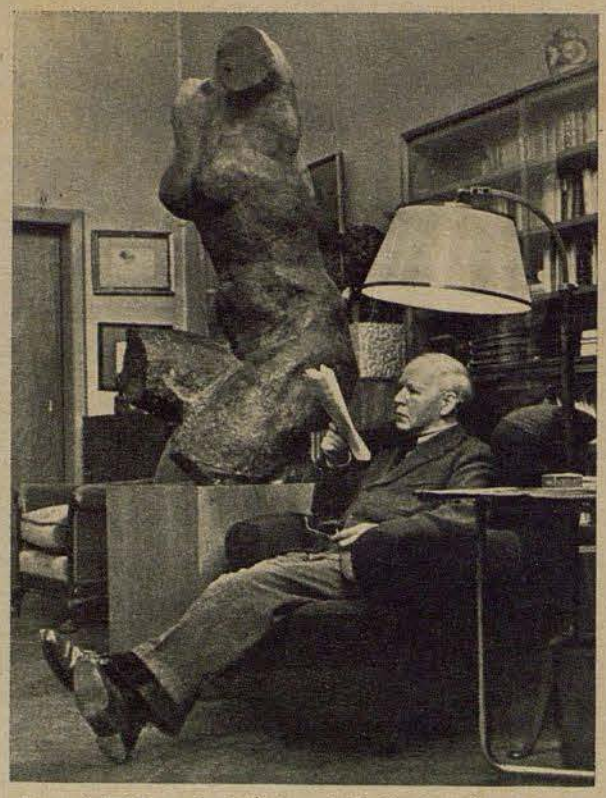
Jusqu'ici, Paris a été l'œil du monde dans le domaine de la mode ; mais les créateurs de la Seine ont été troublés dans leur jugement du vraiment bon, beau et convenable, par l'éclat des livres et des dollars. Il y a cinq ans qu'un expert étranger de la mode internationale disait : « La mode parisienne doit passer par Berlin avant qu'une femme de goût puisse la porter. » Aujourd'hui, le rôle que joue Berlin comme centre de la mode européenne, est devenu plus important encore. Ce n'est pas seulement une conséquence de la guerre ; le développement de la mode et de la culture en général ont prescrit le chemin que Berlin a suivi : la création de la mode européenne, en tenant compte des connaissances et du bon goût.

La « Berliner Modelle GmbH. », un cercle de créateurs de mode de la capitale du Reich, réuni sur une base idéale, comprend les artistes et les praticiens les plus éprouvés de la culture de la robe. De l'idée du tissu et des lignes jusqu'au modèle achevé, le « modèle berlinois » garantit la « sûreté du goût » qui, elle seule, est capable de créer la mode vraiment belle que l'étranger a déjà reconnue comme exemplaire.

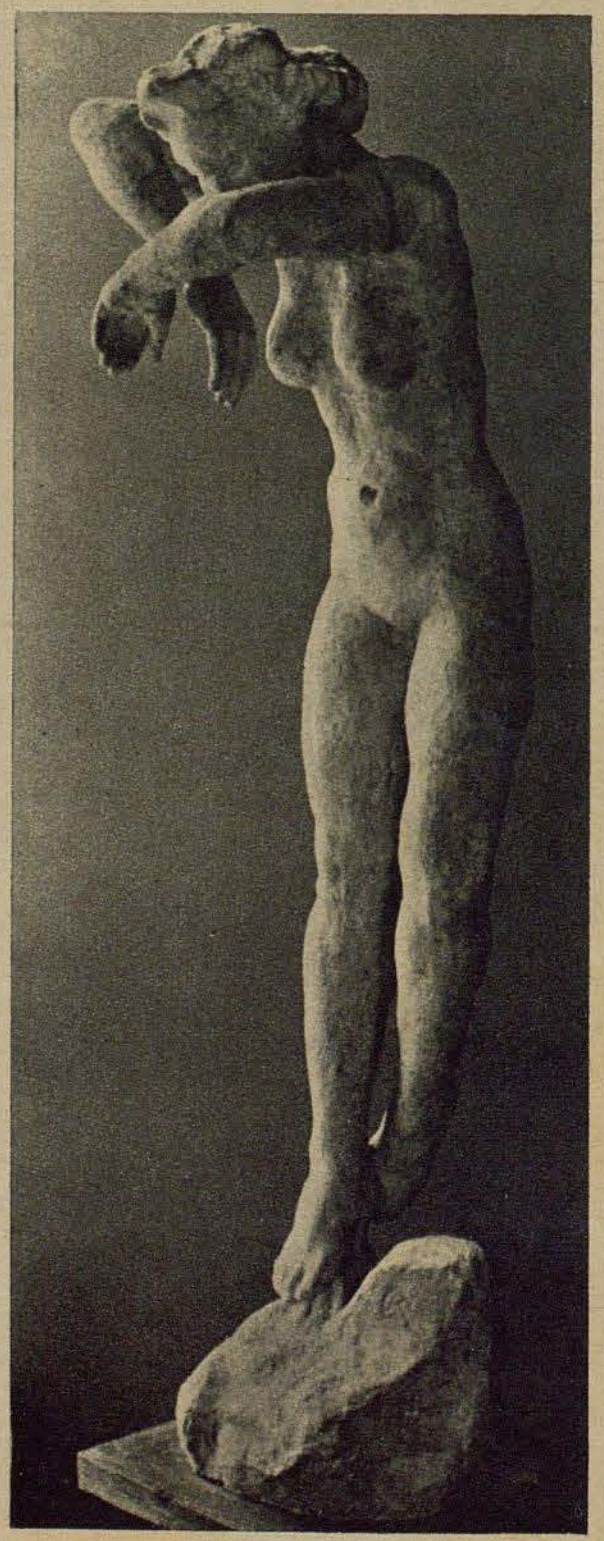
WIRTSCHAFTSGRUPPE BEKLEIDUNGSINDUSTRIE BERLIN W 62



**"Mars et Vénus"**, *une création plus récente, domine le studio du maître. «Bobbie», le chat siamois, est seul admis pendant le travail. Dans le fond, la sculpture puissante du «Tombant»*



**A proximité du stade olympique de Berlin,** *le professeur Kolbe mène une vie solitaire, consacrée à son art et à ses études. En été, sa place préférée est le jardin; en hiver, c'est un fauteuil dans la bibliothèque, à côté d'un torse de femme en bronze*

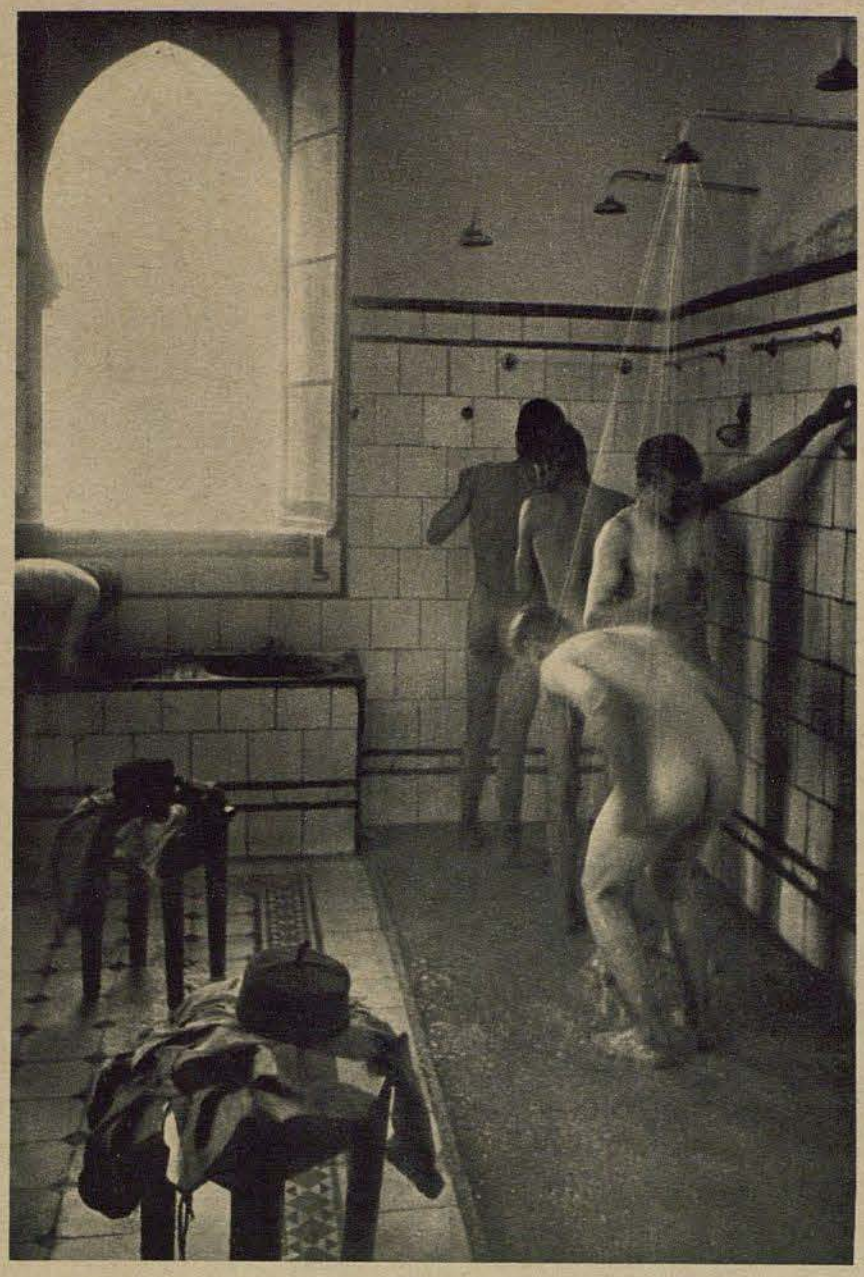


# Grâce et pesanteur

*Une visite chez Georg Kolbe*

Le sculpteur allemand, professeur Georg Kolbe, est aujourd'hui sexagénaire. Le cercle de ses amis enthousiastes admire son œuvre; mais au cours de la dernière décade — et voici ce qui est remarquable — Kolbe a su gagner la grande masse des amateurs d'art. Il n'y a pas de librairie ni de magasin d'art qui n'expose un des livres magnifiques sur l'art de Kolbe ou quelques photographies de ses créations. Par conséquent, ses œuvres originales se trouvent dans les vitrines et sur les bureaux, dans des jardins et des places publiques. Il y a des cours de caserne qui se parent d'une œuvre de Kolbe.

**«La Nuit»** *est une des oeuvres les plus connues de Kolbe, dont la célébrité ne se limite pas à l'Allemagne. Elle est propriété de l'Etat allemand*

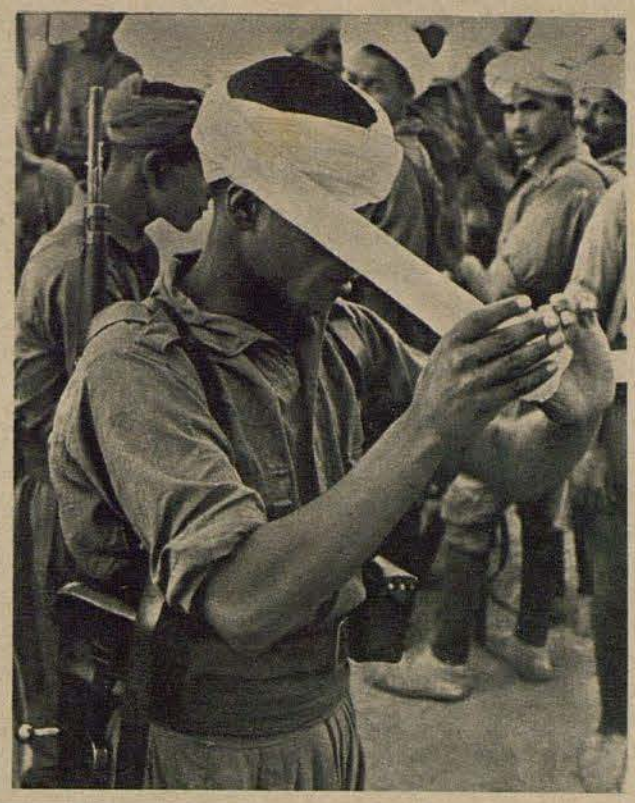


## Les Maures
### se mettent en rang

*A gauche:* **Sous la douche froide:** *Des soldats indigènes du Protectorat espagnol prennent un bain dans la salle des douches d'une des grandes casernes du Maroc espagnol; ce sont des casernes d'un cachet moderne*

*A droite:* **L'extrémité du turban . . .** *est fixée selon un procédé tout spécial. Le « képi » des Maures a plusieurs mètres de long*

*Au-dessous:* **La compagnie s'aligne:** *Un officier espagnol contrôle l'alignement et la distance par rapport au chef de file: ce sont des officiers espagnols qui commandent aux Maures; les Marocains n'accèdent que rarement au grade d'officier*



# *Au soleil comme à la lueur d'une allumette*

ou à n'importe quel éclairage, le CONTAX II de Zeiss Ikon s'adapte toujours aux conditions de lumière lorsqu'il est monté avec le Zeiss Sonnar 1:1,5 f=5 cm, l'objectif le plus lumineux pour le petit format. Mais aussi des objectifs de focales plus longues ou plus courtes non-atteints au point de vue ouverture et correction sont disponibles pour le CONTAX II, p. e. le Sonnar 1:2 f=8,5 cm, le Sonnar 1:2,8 f=18 cm ou le Biogon 1:2,8 f=3,5 cm. Tous les objectifs Contax peuvent être facilement interchangés à l'aide de la monture à baïonnette. D'autres avantages du Contax II: Télémètre-viseur (viseur et télémètre dans une seule visée), rideau métallique (vitesse maximum 1/1250e de seconde), autodéclencheur encastré, dispositif de sûreté contre les doubles expositions et dos amovible. Demandez tout autre renseignement — aussi sur le CONTAX III avec posomètre photoélectrique encastré — à votre fournisseur habituel. Il tient aussi le nouveau film Zeiss Ikon 21/10° Din pour Contax à 36 ou 12 poses 24 x 36 m/m! Pour recevoir des imprimés illustrés, écrivez à la Zeiss Ikon AG., Dresden, S. 130.

CONTAX

| PRIX DU CONTAX II | | | PRIX DU CONTAX III | | |
|---|---|---|---|---|---|
| avec Tessar Zeiss 1:3,5 f=5 cm | RM 360.— | | avec Tessar Zeiss 1:3,5 f=5 cm | RM 470.— | |
| avec Tessar Zeiss 1:2,8 f=5 cm | RM 385.— | | avec Tessar Zeiss 1:2,8 f=5 cm | RM 495.— | |
| avec Sonnar Zeiss 1:2 f=5 cm | RM 450.— | | avec Sonnar Zeiss 1:2 f=5 cm | RM 560.— | |
| avec Sonnar Zeiss 1:1,5 f=5 cm | RM 585.— | | avec Sonnar Zeiss 1:1,5 f=5 cm | RM 695.— | |

*Les trois éléments du succès: Appareil Zeiss Ikon, Objectif Zeiss, Film Zeiss Ikon.*

# Importance et déroulement de la guerre actuelle

par

le Colonel Chevalier von Xylander

*Nous continuons aujourd'hui la publication de notre série d'articles sur «l'Importance et le déroulement de la guerre actuelle», articles émanant de la plume de l'un des écrivains militaires les plus éminents d'Allemagne. Dans les précédents numéros, l'auteur a exposé le cours des opérations jusqu'à l'entrée des Allemands en Norvège; il commence aujourd'hui le récit des événements qui se sont déroulés à l'Ouest.*

La lutte pour l'occupation de la Norvège était terminée. Rappelons-en rapidement les résultats: L'entreprise de débarquement la plus ample et la plus audacieuse de l'histoire des guerres avait été victorieusement tentée par une puissance continentale contre la plus forte puissance navale du monde étayée d'alliés. Les sacrifices de la marine allemande avaient largement porté fruit. Après avoir efficacement collaboré jusqu'alors avec elle dans les opérations du blocus, l'arme de l'Air venait d'étendre cette collaboration dans des proportions qui étaient une révélation. C'était la première fois qu'on l'avait affectée à des mouvements de troupes par voie aérienne ainsi qu'à un important service de transports. L'armée avait combattu dans des conditions tout à fait nouvelles pour elle, le fantassin et le pionnier s'étaient trouvés aux prises avec des tâches dont ils n'avaient pas la moindre idée jusqu'alors et dont ils avaient cependant su s'acquitter, l'artilleur et le chasseur de chars de combat avaient frayé les voies à la victoire dans des montagnes balayées par les intempéries de l'hiver. Les pertes relativement minimes des troupes prouvaient qu'elles avaient reçu l'instruction qui convenait. De l'arrêt des opérations en hiver et au printemps, les ennemis de l'Allemagne avaient conclu à l'incapacité de celle-ci de se dégager par des actes d'une étreinte agissant progressivement. Le début de la campagne de Norvège aurait dû leur ouvrir les yeux. Et avant son terme définitif le commandement allemand, qui était magistralement venu à bout en Scandinavie d'un thème absolument inédit, avait trouvé la solution suprême de la nouvelle guerre terrestre, tandis qu'Anglais et Français demeuraient bouche bée devant ces phénomènes.

## La bataille d'anéantissement de Flandre et d'Artois

Le désir de «contraindre l'Allemagne à sortir de son expectative», désir formulé par le général Gamelin lors de la présentation du «Plan de guerre pour l'année 1940», subsista même après l'échec de l'entreprise norvégienne des Puissances occidentales. Comme le Proche-Orient n'entrait plus en ligne de compte pour l'extension du théâtre des hostilités, il ne restait plus à cette fin que les Pays-Bas «lato sensu». Le seul fait de l'entrée des armées de l'Angleterre et de la France en Belgique et en Hollande était de nature à procurer aux Alliés des avantages considérables. La guerre se trouvait portée sur le territoire d'États neutres, et l'on s'approchait de la région de la Ruhr, d'importance capitale pour l'Allemagne. Ceci suffisait déjà pour compromettre le fonctionnement des entreprises indispensables à l'économie de guerre allemande. En outre, on pouvait certainement plus aisément diriger une attaque de ce côté contre le Reich qu'à travers la ligne Siegfried. Depuis le début des hostilités, les fortifications avaient bien été ici prolongées jusqu'à la mer, mais cette dernière partie avait vraisemblablement pour le moment encore peu de valeur. L'artillerie lourde dont la France était si fière, pouvait probablement dans ce secteur faire merveille. Mais c'était, sans doute, surtout la Grande-Bretagne qui était disposée à engager largement ses forces terrestres sur un théâtre d'opérations si proche d'elle. De sorte que si les Allemands, lors de l'entrée en Belgique et en Hollande des Puissances occidentales, ne se bornaient pas à une pure défense mais, pour diminuer la menace qui pesait sur leur pays, allaient à la rencontre de l'ennemi, il était possible de livrer bataille en rase campagne dans des conditions favorables. Car, il ne fallait pas oublier que si les Alliés réussissaient à obtenir la coopération de la Belgique et de la Hollande, c'était pour eux un renfort de 1 million de soldats, puisque l'armée belge comptait 600.000 hommes et l'armée hollandaise 400.000.

Il y avait toutes chances pour les Puissances occidentales d'obtenir le concours des deux États. La Belgique avait dans les derniers mois considérablement modifié son attitude qui, au début, avait été neutre. Les deux royaumes avaient en outre procédé à d'intenses mesures d'armement. Les lignes de fortifications avaient été développées. Il s'en trouvait partout une le long de la frontière occidentale et arrière d'elle, entre son tracé et les réduits nationaux construits aussi bien en Belgique qu'en Hollande, s'étalaient d'autres systèmes d'ouvrages. Dans le premier de ces pays, on avait organisé comme dernier refuge la région au Nord-Ouest de l'Escaut avec Gand comme tête de pont et Anvers comme appui. Mais ce qu'on appelait la «forteresse Hollande» comprenait toutes les villes les plus importantes entre le Zuyderzee et la mer. Entre ceux-ci et la frontière allemande, en Belgique, l'Ourthe et la Meuse, entre cette dernière et Anvers la position de la Dyle, puis en Hollande celle de Peel au Sud des bras du Rhin et la ligne de Grebbe au Nord de ceux-ci, constituaient des barrages de défense préparés. Il y avait encore d'autres secteurs de moindre importance. Le Nord de la Belgique en direction de la Hollande était surtout couvert par le canal Albert — nouvellement construit et en partie profondément encaissé — allant de Liége vers Anvers. L'ouvrage le plus septentrional du camp retranché de Liège, le grand fort nouveau d'Eben-Emael était comme saillant des positions belges à la frontière, organisé de façon particulièrement puissante. Les Alliés pouvaient donc aussi dans ces deux pays recourir à cette forme de lutte qui leur paraissait particulièrement efficace, celle de la défensive sur des positions préparées. Il ne s'agissait pour eux que d'être à point nommé sur place et que Hollandais et Belges résistassent jusqu'à leur arrivée.

Le désir maintes fois exprimé à la Belgique et à la Hollande par l'Angleterre et la France d'être appelées à l'aide à temps, n'avait jusqu'à présent pas été réalisé. Mais on pouvait être certain qu'il le serait si la situation devenait critique. Tout avait été préparé pour être aussitôt sur place. Car le long de toute la frontière franco-belge entre la région à l'Est de Sedan et la mer se tenait un groupe d'armées commandé par le général Billotte. A droite, occupant le prolongement de la ligne Maginot, des environs de Longuyon jusqu'à l'Ouest de Sedan, la 2e armée sous les ordres du général Huntziger, faisant suite jusqu'à Hirson, la 9e armée que dirigeait le général Corap, puis de Fourmies à Valenciennes la 1re armée que conduisait le général Blanchard et près de Lille le corps expéditionnaire anglais confié au général lord Gort. Une 7e armée tenue pour le moment en réserve sous les ordres du général Giraud devait en cas de besoin constituer l'aile extrême le long de la côte. Les meilleures divisions de la France, la plupart de ses formations rapides étaient réparties entre ces diverses armées. L'Angleterre avait présentes toutes ses forces pleinement utilisables dans une guerre européenne. Derrière ces armées, il y avait encore de nombreuses divisions à disposition. Il fallait donc s'attendre à ce qu'en entrant en Belgique ce groupe d'armées pivotant sur son aile droite pénétrât fort avant sans rencontrer d'adversaire. On estimait à 4 ou 5 jours la résistance que les Belges et les Hollandais opposeraient sur leurs lignes avancées. Peut-être n'en faudrait-il pas davantage pour les rejoindre, ce laps de temps suffirait dans tous les cas pour occuper à l'arrière des positions de repli où l'on aurait le temps de s'organiser au cas où l'on voudrait rester sur la défensive.

Il va de soi que les Allemands n'ignoraient pas ces préparatifs. Les mesures s'imposant à l'encontre avaient été soigneusement pesées et arrêtées. Au début de mai les informations annonçant l'intention des Anglais et Français de traverser immédiatement la Belgique pour attaquer le territoire allemand, informations confirmées depuis par les documents capturés, devinrent plus précises. Une fois de plus, comme pour la Norvège, il importait de prévenir l'ennemi car son rapprochement du Nord-Ouest de l'Allemagne était en effet de nature à inquiéter. Aussi convenait-il d'agir vite et énergiquement. Il ne fallait pas permettre aux Français et aux Anglais d'atteindre sans encombre les fortifications frontières hollandaises et belges. Il convenait au contraire d'enlever celles-ci par une attaque brusquée.

Abstraction faite des troupes se trouvant à l'Est et en Norvège, l'armée allemande était bien intégralement disponible pour l'Ouest. Elle n'avait toutefois pas la supériorité numérique pour l'opération qui se préparait. Deux seulement de ses trois groupes d'armées pouvaient participre à cette contre-attaque, car le groupe C sous le commandement du colonel général chevalier von Leeb avait à défendre la ligne Siegfried entre Moselle et Rhin ainsi que le long du Haut-Rhin jusqu'à Bâle. Le groupe du Nord B que dirigeait le colonel-général von Bock s'étendait du golfe du Dollart à la région d'Aix-la-Chapelle et comprenait l'armée du général d'artillerie von Küchler et celle du général d'artillerie von Kluge. Il se raccordait au Sud au groupe d'armées A du colonel-général von Rundstedt comportant à l'aile droite l'armée du général d'artillerie von Reichenau, au centre celle du colonel général List et à l'aile gauche celle du général d'infanterie Busch. Les deux groupes B et A étaient ensemble plus faibles que les armées réunies que leur opposaient les quatre alliés, quoique, d'après la doctrine de guerre en honneur, précisément dans les milieux militaires des puissances occidentales, la supériorité numérique fût indispensable à celui qui attaquait. Mais le Führer pouvait avoir confiance dans la

supériorité militaire de ses troupes. Deux flottes aériennes sous les ordres des généraux d'aviation Kesselring et Sperrle étaient également engagées. Tous, depuis le haut commandement jusqu'aux plus humbles combattants, étaient convaincus qu'il ne s'agissait pas seulement de refouler l'ennemi mais de remporter une victoire décisive.

Certes, il n'était pas aisé de se décider, la situation de départ était, en effet, tout autre qu'en Pologne où une volonté de vaincre équivalente avait en peu de temps abouti à un anéantissement complet de l'adversaire. Ici, l'ennemi était plus nombreux, il possédait de meilleures troupes ainsi qu'un matériel plus abondant et plus satisfaisant sur terre et dans les airs. Et surtout on se trouvait en présence d'un adversaire sur un front en ligne droite, adversaire qui était à même d'utiliser des systèmes de fortifications échelonnés en profondeur. On risquait de consacrer beaucoup de temps à avoir raison de ceux-ci. Même si l'on obtenait des avantages tactiques dans une lutte frontale, il était difficile de les exploiter en succès opératifs décisifs. Seule l'action presque téméraire pouvait triompher de ces difficultés. La vigueur des coups portés et la parfaite utilisation des armes modernes de terre et de l'air devaient empêcher le «blocage» de l'attaque. Il fallait tout d'abord obtenir une rupture se développant ensuite de telle manière que les éléments de l'armée ennemie qu'elle séparait ainsi ne pussent plus jamais se rejoindre. Au printemps de 1918, le commandement suprême de l'armée allemande avait tenté, sans réussir, quelque chose d'analogue dans la direction d'Amiens. Alors, la distance à parcourir aurait été infiniment moindre que celle de mai 1940. L'assaut allemand n'en devait être maintenant que plus puissant. Si l'on réussissait à percer jusqu'à la mer, les forces combattantes au Nord se trouvaient coupées sur terre, réduites aux communications maritimes dont l'Arme de l'Air venait précisément en Norvège de montrer l'aléa et qui étaient de plus extrêmement menacées sur les bords de la Manche par la marine de guerre du Reich. Plus étaient nombreuses les formations adverses ainsi visées, plus ample devait être le succès. Ce qui supposait que la rupture devait avoir lieu le plus loin possible vers le Sud, et éliminait, par suite, les régions de moindre résistance qui étaient bien la Hollande et, sans doute aussi, la Belgique. Car il était certain que le front français se raccordant au Sud aux fronts précédents était plus fortement organisé que ceux-ci. Le commandement allemand jouait la difficulté pour obtenir de haute lutte le summum de résultats après minutieuse réflexion et préparation impeccable. Du coup d'œil des grands capitaines, Adolf Hitler avait embrassé la situation. C'était déjà passer à l'acte et à sa réalisation intégrale jusqu'au terme victorieux.

De sorte que le 10 mai de grand matin sur tout le front de la côte de la mer du Nord à la Moselle, les groupes d'armée B et A se mirent en mouvement, immobilisant ainsi partout l'ennemi qu'ils avaient en face d'eux et empêchant l'entrée en ligne des réserves belges et néerlandaises ainsi que du groupe d'armées de manœuvre du général Billotte. Toutefois, les forces allemandes n'étaient pas également réparties sur tout le front qui mesurait 450 km. La grande affaire à la guerre est d'être fort sur les points les plus importants. Le haut commandement allemand avait constitué trois de ces points d'action principale. Il s'agissait tout d'abord de mettre la Hollande aussi rapidem nt que possible hors de combat; ensuite de culbuter le pilier Nord du système de défense belge et, enfin, ce qui était capital, de marcher vers la Meuse en territoire français pour y percer la ligne Maginot.

L'armée allemande s'acquitta simultanément de ces trois tâches. Contre la Hollande, elle ne se contenta pas de prononcer une attaque de rupture qui, de fait, eut immédiatement raison de la résistance à la frontière, elle marcha vivement ensuite contre la seconde position, la ligne Grebbe et le Peel. Car elle utilisa une nouvelle arme avec une ampleur inconnue jusqu'alors et qui surprit absolument l'adversaire. Chasseurs parachutistes et troupes transportées par la voie des airs s'abattirent au début de l'opération au beau milieu de la «forteresse Hollande». Bien que l'adversaire cherchât à se débarrasser d'eux par des attaques concentriques, ils réussirent à tenir jusqu'à ce qu'au Sud du Rhin, les troupes allemandes ayant aussi rapidement forcé la position du Peel eussent atteint à Moerdjik le pont de 5 km franchissant l'embouchure du fleuve, pont que les chasseurs parachutistes avaient également aussitôt atteints et dont ils étaient restés maîtres. On pouvait maintenant amener des renforts aux troupes transportées par les airs. Et comme à ce moment-là la ligne Grebbe était sur le point de succomber, les Hollandais reconnurent eux-mêmes l'inutilité de la résistance. Le 14 mai, leur armée capitulait. La conséquence fut que tout le royaume fut occupé par les troupes allemandes. Il n'y eut encore à se maintenir pendant peu de jours dans la province de Zélande que quelques formations qui avaient été seules à recevoir des renforts des Puissances occidentales, quelques milliers de Français. Car si l'aile gauche du groupe d'armées Billotte avait dans sa conversion en avant atteint Bréda, elle ne s'était pas trouvée en mesure de venir en aide aux Hollandais, les Français ayant été, au contraire, immédiatement refoulés sur Anvers par les Allemands.

Le pilier d'angle des fortifications de la frontière belge, le groupe le plus septentrional du solide camp retranché de Liége, le fort Eben-Emael, avait également été le 10 mai le point d'atterrissage des chasseurs parachutistes allemands qui avaient pu se maintenir dans le vaste dispositif du groupe jusqu'à ce que, le jour suivant, des troupes allemandes avançant par Maestricht contraignissent la garnison d'Eben-Emael à se rendre. On passa de même le canal Albert entre Maestricht et Hasselt. Les Belges voyant que la ligne du canal était ainsi devenue intenable l'abandonnèrent. Depuis le 12 mai, le flanc méridional hollandais se trouvait, par suite, dégarni, ce que le généralissime de l'armée hollandaise, le général Winkelmann, avait prévu plusieurs semaines auparavant. Mais la reddition d'Eben-Emael eut aussi son contre-coup vers le Sud. Elle compromettait en effet la défense de Liége. Les troupes allemandes pénétrèrent dans le camp retranché, s'emparant successivement de la citadelle, des ouvrages intérieurs et, finalement des nouveaux groupes de défense à l'Est de la ville. L'entrée des Allemands dans la zone fortifiée de Liège ébranlait de plus le front des Ardennes où les divisions s'engagèrent en dépit des dispositifs d'arrêt étendus qui s'y trouvaient. Au Sud, le grand-duché de Luxembourg fut traversé sans que l'on rencontrât de résistance. Devant le centre du groupe d'armées B une importante formation motorisée et mécanisée sous les ordres du général von Kleist précédait ici les divisions d'infanterie. Elle prit le premier contact

Suite page 33

# Jour de lessive à la «Ligne Siegfried»

**Il y a un an seulement qu'on chantait partout dans les bars, les dancings et les rues de France et d'Angleterre: «Nous pendrons notre linge à la Ligne Siegfried.» Nos photos donnent une idée de la réalisation que trouva cette chanson légèrement précipitée : après le retour au Westwall de la population allemande, la vie domestique des habitants s'étend jusqu'aux abris et aux ouvrages fortifiés.**

**«Nous pendrons notre linge à la Ligne Siegfried.»** *La population de la région du Westwall est rentrée dans ses maisons qui — auparavant — devaient former une partie des ouvrages fortifiés. Il y a ici vraiment du linge qui sèche sur la Ligne Siegfried — avec la seule différence que ce linge appartient à la ménagère allemande*

**Un abri du Westwall devient jardin d'enfants.** *Un abri, camouflé en vieille maison de campagne, sert maintenant de jardin d'enfants. A l'étroit escalier des ouvrages fortifiés, les enfants s'exercent à grimper*

*(Photo à droite)*

**Le mess de l'équipe, transformé en chambre d'enfants.** *Le sous-officier F., le constructeur de cet abri, profite d'un voyage de vacances pour se rendre compte de la vie nouvelle qui règne dans l'ancien mess. La décoration du mur date encore du temps de la guerre*

*(Photo à gauche)*

*Selon la vieille tradition: des gardes du corps, revêtus de leurs uniformes multicolores, entourent d'une pompe décorative le Régent de Hongrie*

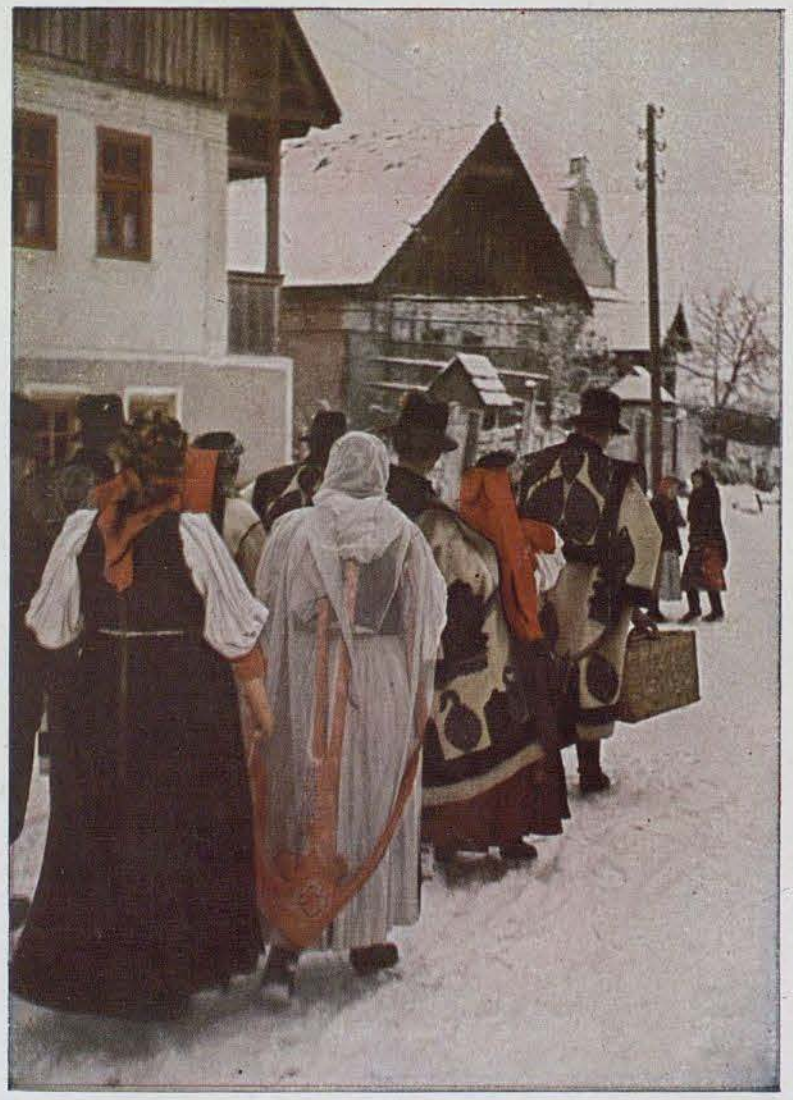
## M. Nicolaus Horthy de Nagybanya, régent du Royaume hongrois, amiral

*Très droit et très assuré, M. Horthy qui, depuis 1920 porte les responsabilités de son pays, domine de sa personnalité supérieure la conversation avec le reporter de «Signal». Sa vivacité et son élan étonnent pour ses 72 ans et donnent une majesté spéciale à ses mouvements et à ses remarques. La résignation et le léger humour presque imperceptible d'un grand seigneur nous font supposer une personnalité mûrie et très bonne*

# LA GARDE
## au
# DANUBE

Deux grandes tâches s'imposent à l'armée hongroise, excellemment entraînée et brillamment équipée : d'abord la protection de la patrie contre la menace et la tutelle étrangères; ensuite par sa propre indépendance, elle se porte garante de la liberté du commerce entre l'Europe Centrale et l'Europe Sud-Orientale, entre la Grande-Allemagne et les Etats Balkaniques — d'un commerce qui forme la base de l'ordre nouveau en Europe et dont la voie la plus importante est le Danube

*« Combien d'heures faut-il jusqu'à Budapest? Toute une nuit? Où allons-nous habiter? Allons-nous voir l'administrateur Horthy? » Des paysans qui, selon la sentence arbitrale de Vienne, furent réintégrés en Hongrie, parlent de leur voyage dans la capitale*



*A droite: on se prépare longuement à ce voyage. Un éclat de blanc et de rouge brille dans les coffres. 70 rubans bordés décorent la jupe et le tablier de plus d'une femme, ce tablier qui porte le nom caractéristique de « ruha » (robe)*

*A gauche: c'est le grand jour du départ. Munis de petites corbeilles en guise de bagage, les paysans descendent la rue du village jusqu'à la gare*

# Réintégrés en Hongrie!

*Après l'arrivée: première promenade dans les rues asphaltées de Budapest baigné de pluie. Les passants et même le sergent de ville tournent la tête pour voir les costumes dont la capitale avait perdu l'habitude depuis vingt ans*

*Le soir, au théâtre municipal, la lumière des projecteurs fait reluire les drapeaux des paysans: les habitants de Budapest acclament chaleureusement les paysans pour leurs traditionnels jeux folkloriques. (Voir photo ci-dessous)*

*La grande sensation de la jeune paysanne: trois jours dans la capitale, trois jours de promenades à travers les châteaux, les musées et le long des étalages . . .*

**H. LORENZ**

*Nous publions ce récit, espérant par là vous distraire un peu, et, qui sait, vous causer un plaisir délectable: il s'agit d'une femme qui affronte les feux de la rampe; deux bonheurs, un petit et un grand, s'offrent à son choix. Lequel choisir? Lisez jusqu'au bout, et vous connaîtrez sa décision.*

# *L'illuminateur*

Un coup de sonnette retentit à travers le bâtiment. Desebrock grimpa dans sa cabine de bois, au-dessus de la scène où, sur le grand tableau de distribution électrique, brillaient de petites lampes jaunes, rouges et bleues. Il poussa un levier et s'assura, en même temps, par le «judas» que le magnifique lustre de la salle de spectacle était allumé. Les murmures de l'assemblée montaient comme une mer et venaient battre le rideau.

Desebrock s'assit, en attendant, sur son tabouret et jeta un regard de mépris sur le décor du premier acte, qu'on venait précisément de dresser. Bois, carton, toile grossièrement peints, cela n'était encore qu'un tas de choses banales, matières premières informes pour lui, l'illuminateur, qui allait bientôt les rendre magiques! Peu à peu, les acteurs s'essaimaient sur la scène. Costumés et fardés, ils semblaient des bourgeois comiquement habillés et, partant, de mauvaise humeur. Eux non plus n'étaient rien encore, marionnettes dont le maître devait d'abord tirer les ficelles.

Un autre coup de sonnette. Desebrock éteignit la lumière de la salle. Comme par miracle, les chuchotements s'éteignirent. Il alluma la rampe; le rideau s'illumina mystérieusement avant de se lever. Quelques coups de levier au tableau de distribution animèrent le paysage. Jaune dans les coulisses, rouge dans les frises, déjà vivait la forêt de bois peint; il y eut un rayon de soleil sur la scène: du chaos surgit la création d'un dieu amoureux de splendeur. La lumière transforma les acteurs indifférents en artistes pleins de tempérament. L'ingénue, malgré ses quinze ans de service, eut soudain de l'éclat dans les yeux et de la grâce dans les gestes. Le frac usé du jeune premier resplendit d'une gloire d'élégance, d'un reflet de victoire. Un fluide de vie se dégagea de la personne d'un homme barbu qui, cinq minutes auparavant, était encore un père de famille soucieux. Toutes les énergies de Desebrock étaient tendues. A ses yeux, qui suivaient fixement le déroulement de la pièce, cette scénerie vivante apparaissait comme sa création et ces acteurs, comme ses créatures. Il suffisait d'un tour au commutateur central pour tout éteindre. Desebrock se tenait devant son tableau comme Hélios dirigeant son char de feu. En proie au délire de la puissance créatrice, il rêvait d'une pièce où il aurait dirigé orages, explosions, pluie d'étoiles et cataclysmes. Mais il entend les mots de signal: «Sois maudit dans l'éternité!» Il éteint la rampe et les lumières latérales; un coup de vent lugubre gémit à travers la forêt. Il laisse, en fiche de consolation, un mince rayon de lune effleurer les cîmes des arbres et lentement, mystérieusement, les étoiles briller à l'horizon circulaire.

Fin de l'acte!

Réussi! Desebrock écoutait, triomphant, le halètement du public.

Avec l'allure et le pas d'un homme à succès, Desebrock, après la représentation, rentra chez lui, par cette nuit d'hiver. Il jeta les yeux sur le ciel clair semé d'étoiles et son regard marqua qu'il approuvait l'effet produit. Arrivé chez lui, Kitty l'accueillit joyeusement en seigneur et maître, et — suivant son désir — l'attendait à la porte avec une bougie à flamme tremblotante.

«Comment cela a-t-il été aujourd'hui?» demanda-t-elle, lorsque tous deux se furent assis pour souper.

«Nous avions «Mystère»; j'ai été très bien. Pièce très intéressante, mais le régisseur est un veau! Il laisse la fin du deuxième acte se noyer dans le bleu, il faudrait naturellement du rouge. Rien à faire.»

Pendant le repas, Desebrock exposa son avis sur les conditions de lumière et de couleur à réaliser pour la représentation parfaite d'un mystère. Le couvert enlevé, ils goûtèrent les douceurs de leur soirée d'hiver.

«Je mettrai ma soie blanche!» dit Kitty. Entretemps, Desebrock était entré dans la chambre à coucher pour y contempler sa progéniture. Une pression sur le bouton, près de la porte, et d'un tube du plafond tombe un faisceau de lumière rouge-sang exactement dirigé sur le chevet d'un berceau et sur le visage de l'enfant qui dort.

«Ah, fils de démon!» grommela Desebrock, encore sous l'influence de la pièce. «Dors bien, mon petit moineau!» Une nouvelle pression sur le bouton, la lumière rouge s'éteint et, au-dessus du berceau, reluit doucement un transparent représentant la reine du ciel.

«J'ai fini», dit Kitty à demi-voix. Gracieuse, elle monte sur un tabouret à taie blanche, tandis que Desebrock se tient devant le tableau de distribution qu'il a lui-même construit. Il éteint la lampe de table et ils jouent le «Cygne mourant», «Andromède sauvée» et une foule d'autres choses.

Le petit bonheur

**Le grand bonheur**

Il était déjà tard lorsque Kitty déclara qu'elle en avait assez. Elle était heureuse et fatiguée. En se couchant, elle osa répéter à Desebrock l'expression de son grand désir: «Fais-moi donc une belle lampe claire pour la table de nuit de sorte que je puisse lire au lit! »

«Non», dit Desebrock, décidé, «le fluide de l'heure ne supporte pas de kilowatts!» Puis il s'endormit. Comme on le voit, les Desebrock menaient une vie de famille qui dépassait de beaucoup celle qui est d'usage chez les artistes. Ici se passait une histoire dans le genre de celle de Pygmalion, seulement en sens contraire. Kitty était si complètement femme qu'elle se transformait volontiers en statue. De son côté, Desebrock jouissait du bonheur inouï de posséder une créature qui, suivant son caprice, était tantôt épouse, tantôt œuvre d'art. Quel artiste posséda jamais matériel si noble! Cependant, ce destin si bien «balancé» perdit un jour son équilibre. Le motif de ce malheur constitua pour notre dieu de la lumière Baldur ou maître Pygmalion, c'est-à-dire pour notre illuminateur Desebrock, une vraie révolution.

Madame Kitty apportait un matin à son mari, au théâtre, le déjeuner qu'il avait oublié à la maison. Comme il y avait précisément répétition et que Desebrock était occupé dans sa cabine de bois, elle regardait, de la coulisse, le travail des acteurs. Soudain apparaît le directeur, avec une mine extrêmement mécontente: L'actrice principale est malade. Situation stupide, car on perd la matinée. Mais l'homme a une idée, il met le rôle dans la main de Kitty et lui dit: «Belle madame, soyez assez aimable de lire les mots d'arrêt de façon que nous puissions continuer. On remplacera l'actrice plus tard!»

Kitty s'exécute avec plaisir et remplit sa tâche de façon charmante. Bien plus: elle s'enflamme; ce qu'elle dit prend corps, car elle connaît visiblement la pièce; elle ne lit plus, elle joue et joue même très bien, et le sourire amusé des comédiens fait place à un étonnement sans bornes et à une admiration non déguisée.

Le directeur demande, intéressé, si elle a déjà été actrice. Non, pas précisément, mais elle a déjà étudié les rôles pour son plaisir. Il la prie de rejouer tel et tel passage et, après quelques instants, il se prend à travailler vraiment avec elle. Il déclare pour finir, au grand étonnement de tous: «Madame Desebrock, c'est vous qui devez jouer le rôle! Je vous prie de venir chez nous en représentations.» Les répétitions des jours suivants démontrèrent que le directeur avait vu juste. Kitty récolta des applaudissements qui l'encouragèrent et la rendirent heureuse.

Desebrock éclatait de fierté. Sa femme, sa créature fascinerait des milliers de regards, recueillerait des bravos enthousiastes! En elle, c'était lui qui vainquait et triomphait! Pour emprunter une autre comparaison à la mythologie: il éprouvait les sentiments de Candaule qui, dans l'excès de sa joie de posséder une telle femme, en révélait les charmes. Il n'y eut plus à la maison de «Cygne mourant» et d'«Andromède sauvée». Kitty étudia son nouveau rôle et Desebrock l'illumina, avec les orgies lumineuses les plus raffinées dont il fût capable.

Cependant, il n'avait, manifestement, pas bien étudié l'affaire, car, lors de la répétition générale, il y eut dans la cabine de l'illuminateur une désharmonie regrettable. Mais personne ne fut enclin à la remarquer. Au mot convenu, Kitty entre en scène et s'y montre délicieuse. Les spectateurs la contemplent, sa Kitty, sa créature, dans un nuage vaporeux de soie blanche. L'envelopper d'un jet de lumière rouge à reflets de rubis, jaillissant du grand tube, fut l'œuvre d'un instant. Le cœur lui battait à éclater, il avait le sentiment d'assister à l'accomplissement de son chef-d'œuvre. Les mains tremblantes de bonheur, il pousse les leviers, dirige le projecteur, pour donner à cette apparition de rêve, en l'entourant d'une auréole, le maximum de beauté, la suprême magie. Il avait dans la tête le titre «Santa Kitty».

Au même moment, le directeur, nerveux, criait déjà dans les frises: «Quel est l'idiot qui illumine là-haut!» Desebrock ne fit pas attention à cette remarque et imprima au projecteur un mouvement circulaire, ce qui devait produire un effet fabuleux.

«Enlevez le rouge, imbécile!», cria le directeur, devenu furieux.

Desebrock atterré eut l'impression d'une douche froide dans les oreilles. On le rejetait au rang d'un ouvrier. Il n'était en effet qu'un mécanicien et c'était le monsieur d'en bas qui le payait. D'un coup, il remit les leviers à leurs places. «Idiot», il avait dû se laisser appeler ainsi — cela rentrait dans le martyre du prédestiné! Mais, devant sa femme, c'était blesser au vif son honneur! Effrayé, il regarde ce qui se passe en bas. Kitty ne s'était pas aperçue de l'incident, elle était déjà rentrée dans son rôle. Attitude pleine de tact; pourtant Desebrock, débordant d'amertume, se mordait la lèvre. Il se résolut, cependant, par un refoulement intérieur — en dépit de l'injure et de la résistance — à sauver le succès de Kitty.

L'espoir de voir une nouvelle étoile dans une nouvelle pièce avait, le soir de la première, rempli la salle. Kitty éveilla, dès son entrée, la sympathie. L'impression était bonne. Desebrock n'était point encore satisfait. Le public ne s'imaginait pas les surprises qu'on lui réservait en lumières et en couleurs! Fiévreux, Desebrock attendait son moment et, au même passage que le jour précédent, il inonda sa créature bien-aimée de ce flot rouge-rubis, de cette splendeur éblouissante où se résumait toute la magie de l'art. Il souriait, enivré; mais, dans son bonheur, il se sentait déchiré par le porte-voix où retentissait l'organe du directeur, qui ne choisissait pas longtemps les mots.

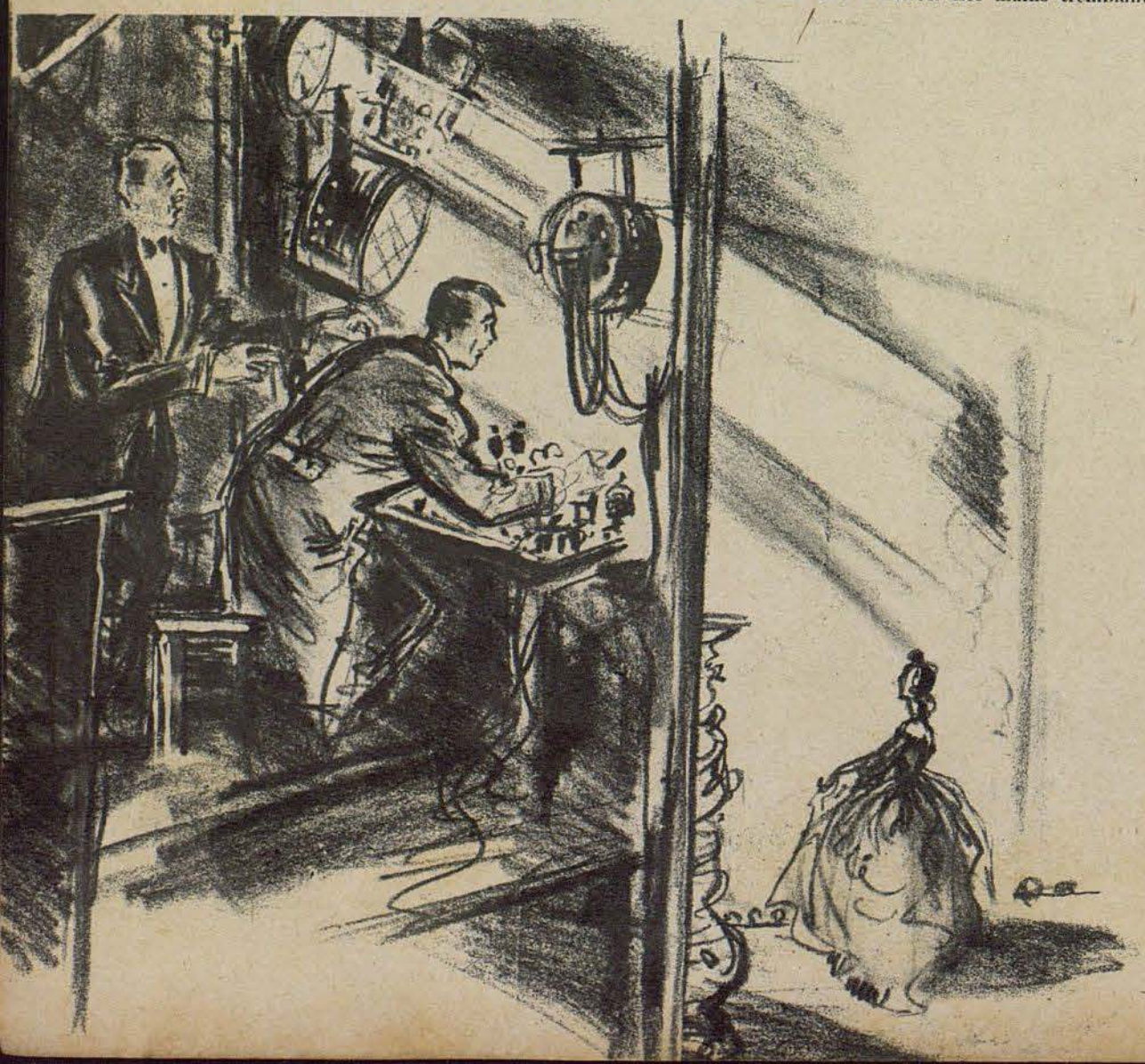
Une fois encore, Desebrock s'efforça, à sa façon, de donner à la représentation le caractère rêvé. Le directeur hurla. Desebrock perdit son sang-froid. Il donna «jaune», ce qui, en d'autres temps, lui aurait paru à lui-même inexcusable. Puis, dans son ardeur à réparer la faute, il donna, en sus, vert avec le réflecteur. Il fallut tout un temps pour retrouver l'échelle chromatique prescrite.

Mais alors, se produisit l'événement terrible qui lui fit l'effet d'un coup de marteau sur la tête. Il constata que le public n'avait rien remarqué, étant beaucoup trop absorbé par le jeu des acteurs et le son des paroles pour faire attention à l'éclairage!

Il ne pouvait comprendre. Mais une chose était certaine: Kitty jouait avec un «feu» excluant toute hésitation et l'auditoire haletant était suspendu à ses lèvres. Desebrock avait le sentiment d'être quelqu'un qui a été reçu comme un hôte important et qu'on oublie ensuite complètement. Lui, l'illuminateur, être méprisé — cela était-il humainement possible? Il maniait peureusement le commutateur d'éclairage des frises: personne ne s'en apercevait. Il renforça le «jaune» de la rampe, cela passa également inaperçu.

C'en était trop. Desebrock serrait les dents. Sur toutes les illusions qui s'écroulaient en lui à cette minute, brochait un sentiment de colère indomptable. Maintenant, il allait montrer ce que méritaient ceux qui croyaient pouvoir ignorer un illuminateur. Il le montrerait à cette crapule incompréhensible, qui n'avait aucune notion de sa participation au succès, à ce directeur qui le traitait comme un zéro, à ces comédiens, que le public aurait dû voir, seulement une fois, avant l'épreuve de l'éclairage, et aussi, oui aussi, à Kitty! S'imaginait-elle peut-être qu'elle était quelque chose sans lui? N'avait-elle pas besoin de ses commutateurs et ses fusibles? Voulait-elle le mettre de côté et rafler tout le succès? Car il était le maître, elle n'était que la créature!

Desebrock se tenait — cette fois comme Jupiter en courroux — devant le tableau et saisissait le levier. Un éclair sabrait l'horizon. Entre les arbres de carton et de bois peint se formaient des nuages sombres. Un rayon de lumière blafard rasait le sol et effleurait les acteurs. De gauche et de droite, les réflecteurs éclairaient violemment la scène et recouvraient tout comme d'un arc-en-ciel en folie. A certains endroits de la salle, des spectateurs formulaient hautement leur désapprobation, mais on les sifflait.



**La catastrophe**

N'était-ce pas encore assez? Desebrock recourut au moyen extrême. Un orage éclata, brutal, lugubre, sinistre comme un ouragan dans le chaos. Des éclairs giclaient sans trêve; le jour et la nuit se combattaient avec furie. Tout de suite, le directeur escalada le petit escalier, écarta brusquement Desebrock et mit à la raison, sur le tableau de distribution électrique, la nature déchaînée. «Nous aurons un mot à nous dire, mon mignon!» hurla-t-il. Nous «éclairerons» votre cas après la représentation. Faites donc le service qu'on vous prescrit, idiot ridicule!»

Le reste de la représentation s'acheva dans une froide indifférence chromatique. Desebrock s'était écroulé. Il n'entendait plus ni Kitty, ni les applaudissements qui s'accentuaient après chaque fin d'acte. Effondré, il s'était accroupi sur son tabouret, dans la pâle lumière d'une lamponnette rouge, pareil à un dieu déchu, banni dans une étroite grotte.

Kitty, elle, était dans toute l'ivresse de la victoire, elle ne cessait de reparaître devant le rideau, le visage en fièvre, toute brûlante d'enthousiasme. Elle n'avait pas la moindre idée de la catastrophe qui s'était produite dans la cabine de l'illuminateur. Elle rentra dans sa loge, escortée de hourras; on la félicitait, on la comblait d'amabilités, on lui prophétisait un brillant avenir. Enfin, elle reparut, en toilette ordinaire, sur la scène, débarrassée de ses décors, et remarqua, avec frayeur, l'absence de Desebrock. Il était déjà rentré chez lui. Au même moment, le directeur, souriant, s'avance vers elle avec une porte-plume dans une main et le contrat dans l'autre. «Maintenant, Madame Desebrock, vous passerez, j'espère, cette première année chez nous. Que dites-vous d'un contrat de douze cents?»

Kitty était nerveuse et n'avait déjà plus l'esprit à l'affaire. «Laissez-moi réfléchir jusqu'à demain, Monsieur le directeur. Je dois d'abord rentrer à la maison.» Déjà elle était partie . . .

«Elle a vite compris», pensa le directeur, «mais je ne puis donner beaucoup plus.»

Chez lui, Desebrock était assis, déprimé, devant la fausse cheminée. Derrière le revêtement de fer blanc, brillaient des bûches de bois artificiellement illuminées, — création de Desebrock, foyer de paisibles dialogues. Kitty s'assit dans le fauteuil, en face de lui.

«As-tu déjà vu comment l'enfant se portait?» — «Non, le tube rouge est cassé, quelqu'un doit avoir tourné le bouton pour la Madone!»

De nouveau, un terrible silence. Kitty souffre effroyablement. Avec son sûr instinct, elle comprend le danger qui menace de dévoyer son mari. Mais son bonheur, à elle, n'est pas une faute! . . . Elle cherche un mot qui sauve la situation!

«Si l'on essayait ton nouveau projet de lentille?» C'est déjà le mot libérateur. Desebrock veut d'abord rire ironiquement, mais son visage grimace tristement, il ne peut cacher son désespoir.

«A quoi bon, Kitty, je n'en ai plus aucune envie! On a découvert ton talent. Mais personne ne se demande d'où

**Le petit bonheur**

il vient. Demain, je ne serai plus que l'époux de ma femme! Mais cela je ne pourrais le supporter! Peut-être toutes mes illuminations ne sont-elles qu'une saleté. Va donc ton chemin seule; cela ira si l'homme au projecteur n'est plus derrière toi pour te déranger.»

Tout cela fait du mal à Kitty. Mais la situation, maintenant, est claire. Après un temps de réflexion, elle sait ce qu'elle veut dire et sa résolution lui donne une éloquence ravissante.

«Attention, Desebrock, je vais te tenir un petit discours. Tu es un imbécile si tu ne comprends pas. Il y a un fait: c'est que j'ai remporté un grand succès. Je ne veux d'ailleurs pas nier qu'il m'a rendue très heureuse. Peut-être parce que je ne pensais pas à toi. Ne t'excite pas, ce n'est pas là le pire! Je jouerai le rôle, disons, encore trois fois, parce qu'on ne peut laisser le directeur dans l'embarras. Et, mon Dieu, parce que cela me fait plaisir! Mais cette carrière, je ne veux pas de cela, Desebrock! Tous les soirs, me farder, me trouver avec des gens que je ne supporte pas, jouer la comédie devant le public! et le jour suivant me laisser dire dans le journal ce que j'ai de joli et de charmant, et ce que les hommes n'aiment pas . . . Je n'en ai pas la moindre envie, Desebrock. Cela plaît peut-être à des femmes qui ne sont ni aussi heureuses ni aussi satisfaites que moi. Ici, je t'ai, j'ai l'enfant, et peut-être en aurons-nous encore un autre.»

Desebrock avait un chat dans le gosier. C'était là un discours que ni le projecteur, ni la rampe n'auraient pu rendre plus beau.

«Mon chéri», dit Kitty. «Sans toi je ne suis rien; je t'aime bien trop!»

Desebrock ne pouvait plus se contenir. Pour sauver la situation il tourna le commutateur principal et la lumière s'éteignit. Seules les bûches de bois artificielles continuèrent à briller dans la cheminée de fer blanc. Il capitulait. Ce moment fut pour lui plus beau même que celui où, lors d'un grand feu d'artifice, dans un parc, il avait pour la première fois embrassé Kitty.

**Ainsi elles montaient sur la scène en 1900,** *les belles femmes des Folies-Bergères — et aujourd'hui c'est la même chose. Il y a pourtant une différence: les spectateurs se composent en majeure partie de soldats allemands*

# Folies Bergères –

## Paris 1941: aujourd'hui comme autrefois

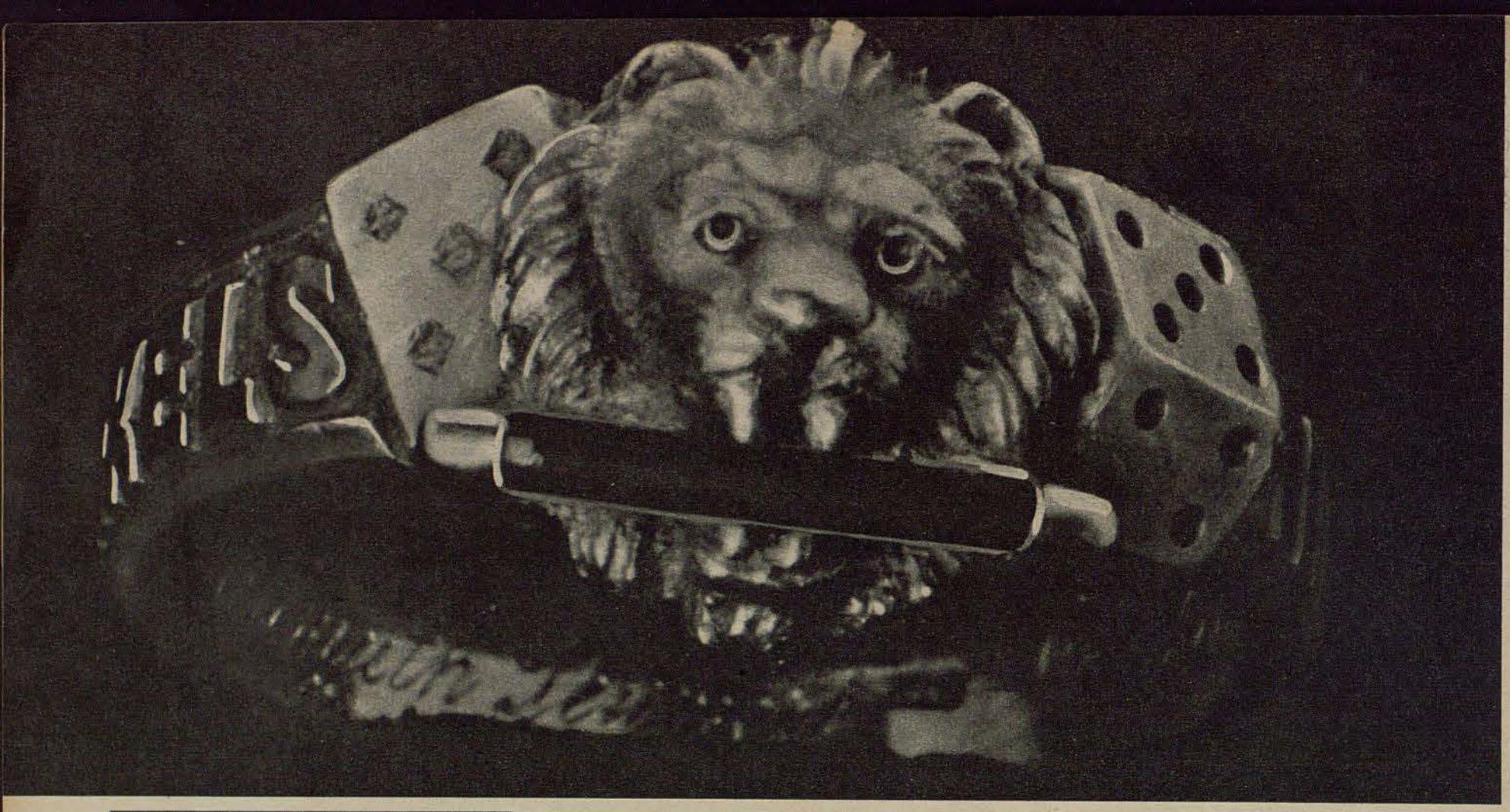
**Un duo 1800** *de la grande revue qui représente Eve au cours des* ← *siècles*

**Eve, cette fleur humaine,** *descend d'un bouquet multicolore: la fille la plus belle de Flore* →

**„La danse est notre monde".** *Les deux ballerines le déclarent en souriant au photographe qui leur rend visite dans leur loge*

**Le triomphe de la beauté.** *Eve — multiforme et toujours pareille — trône au-dessus de toute vicissitude des temps et des modes*

**La Bohème du Second Empire:** *cet ancêtre de tous les autobus va de la Madeleine à Montmartre. Le petit peuple d'artistes qu'il transporte est si léger qu'il suffit de deux chevaux peints en blanc pour les tirer*

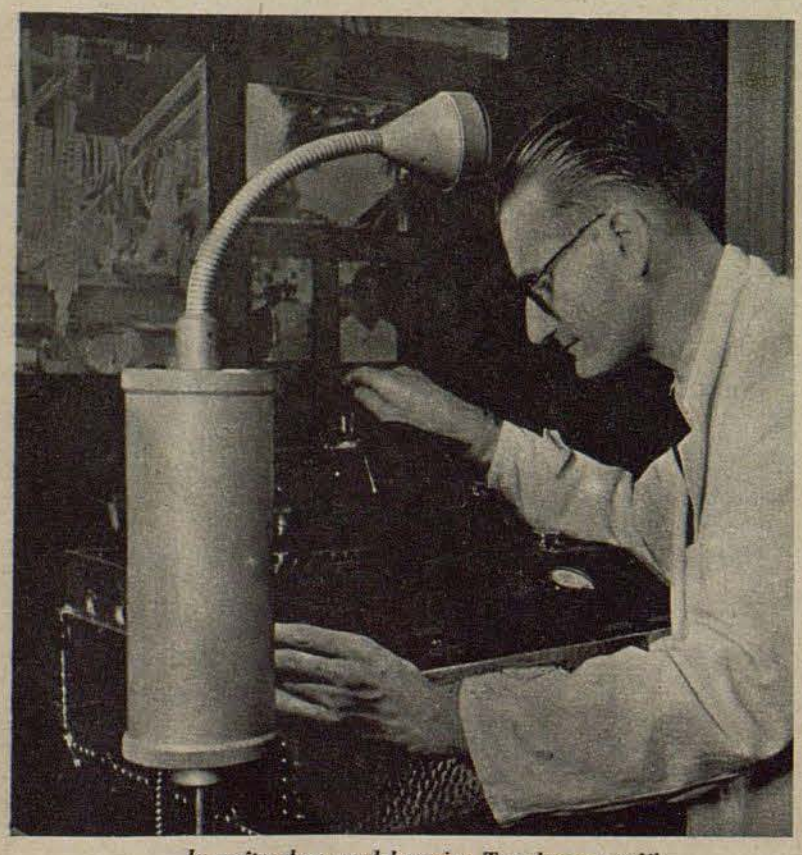


*Le charme moderne par excellence: au sel! De quoi faire pâlir les vétustes formules magiques. Quand il s'agit de numéros particulièrement compliqués, Marvelli jette quelques petits grains sur les objets qu'il doit métamorphoser — et le tour est joué!*

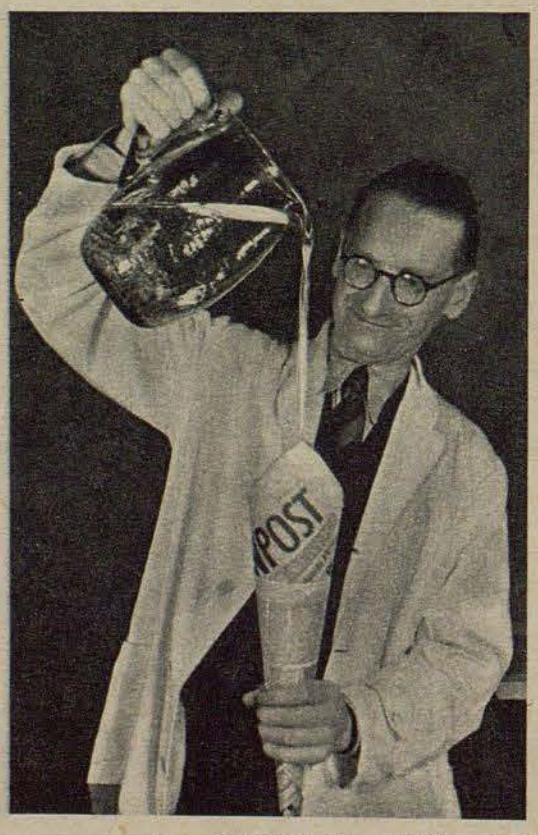
## *Cet anneau appartient à l'homme le plus extraordinaire qui soit au monde . . . .*

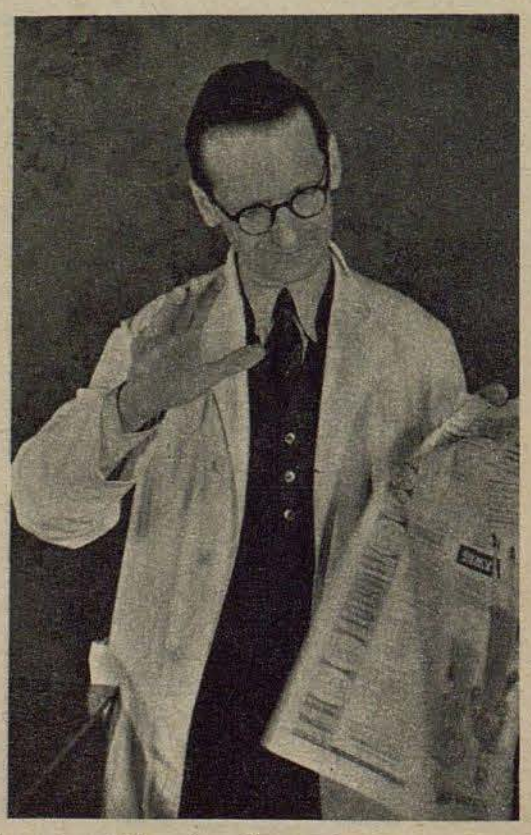
**. . . le magicien par excellence! l'anneau est en or, la petite baguette magique du milieu est en ébène. Au dernier Congrès international de prestidigitation, ils ont été décernés pour la seconde fois au magicien allemand Marvelli. Celui-ci est aujourd'hui l'expérimentateur le plus averti de la magie noire. Le public prend place. Son attention est souvent mêlée de scepticisme, sinon d'irritation; cela ne dure guère: Marvelli les désarme tous. La méfiance s'efface bientôt devant une impatience d'en savoir davantage; jusqu'aux hommes d'affaires les moins impressionnables qui retrouvent la foi de leur enfance, et qui s'écrient: celui-là, il s'y connaît! Exemple merveilleux des résultats qu'on obtient en s'attachant aux principes d'un «entraînement rigoureux de plusieurs dizaines d'années». Et Marvelli est très réellement un homme d'une rare ambition. Il s'entraîne journellement. Il y a plus: dans son propre laboratoire, il fait figure d'un savant qui travaille en silence à son art — la magie. Et pourtant, bien que sa vie extérieure ne révèle aucun mystère — à l'exemple de tant d'autres, son nom (avec la mention «prestidigitateur») figure dans l'annuaire des téléphones berlinois — il a tout de même quelque chose d'inquiétant pour le commun des mortels. Sans compter que ses confrères le considèrent avec quelque envie. Ils ne demanderaient pas mieux que d'en faire autant, mais voilà, cela n'est pas donné à tout le monde . . .**

**Sa dextérité est étonnante. Sur la scène, il fait preuve d'une élégance et d'un charme sans pareils. Il n'a besoin de l'aide de personne, et son habit ne dissimule certainement aucun lapin que ce soit — pour la bonne raison qu'il n'en fait ni apparaître ni disparaître aucun. C'est que Marvelli est un magicien moderne. Il ne perd pas son temps à des tours de valeur aussi minime. Sa gloire éblouit aussi bien les grands que les petits.**



*Le maître dans son laboratoire. Tous les mots qu'il prononcera sur la scène, il les enregistre d'abord sur disques, et les écoute lui-même très consciencieusement*



*Son tour le plus mystérieux: Il déplie un journal, le roule en forme de cornet, puis y verse le contenu d'une carafe d'eau, après quoi il déplie le cornet . . . sans que la moindre goutte d'eau s'en échappe!*

Suite de la page 21

avec les Français dans la région de Neufchâteau. Une de ses divisions légères mécanisées n'avait pu poursuivre sa marche, en dépit des préparatifs minutieux faits depuis des mois pour entrer en France par le secteur de Charleville, et éprouva un échec. Les forces rapides allemandes suivirent l'unité qui en avait été victime dans la direction de Sedan. Ici, elles se trouvaient en présence du prolongement de la ligne Maginot, qui, primitivement, ne dépassait pas la région de Montmédy mais au cours des deux années précédentes avait été continuée le long de la frontière franco-belge jusqu'à la Manche, et à laquelle se heurtait partout dans sa marche contre elle en conversion l'aile gauche allemande. Entre la région de Montmédy et la Moselle l'armée du général Busch se bornait à prendre possession de positions avancées ainsi que de Longwy et du groupe le plus occidental des ouvrages blindés de la plus ancienne partie de la ligne. Mais dès le 13 mai, à Sedan, les troupes du général von Kleist faisaient irruption dans le front français à la jonction des 2e et 9e armées françaises. Des divisions d'infanterie suivaient en hâte élargissant la brèche le 14 mai, de telle manière que dès le 15, il y avait un large vide entre les deux grandes formations françaises. Ainsi, en très peu de temps, non seulement on avait eu raison des fortifications de la frontière — ce que les Français considéraient comme absolument impossible — mais on avait bel et bien réalisé le point capital du programme. A d'autres endroits encore en aval de la Meuse jusqu'au Sud de Namur les Allemands s'étaient ménagé depuis le 13 d'autres têtes de pont sur la rive gauche du fleuve contre lesquelles les retours offensifs des Français demeurèrent sans résultat. De sorte que s'ouvrait ici la perspective de la grande rupture d'où l'on pouvait transformer l'attaque de front en mouvement enveloppant et cela, qui plus était, au point idéal. Car si d'ici on poussait l'attaque jusqu'à la mer, non seulement les armées belges mais encore les armées françaises du groupe Billotte accourues à leur secours et le corps expéditionnaire anglais, se trouvaient coupés de l'intérieur de la France.

Le haut commandement des Puissances occidentales eut d'ailleurs conscience de l'importance de cette percée. Le général Corap, commandant de la 9e armée, fut la première victime de cette défaite et fut remplacé par son collègue de la 7e armée, le général Giraud. En outre, le commandement de la 6e armée en retrait sous les ordres du général Touchon eut l'ordre de combler la brèche, cependant que l'aile gauche de la 2e armée entreprenait du Sud une attaque contre les Allemands qui avaient fait irruption par Sedan. Mais cette attaque n'eut aucun succès. Les Allemands la repoussèrent dans la région de Stonne. Et quant aux troupes du général Touchon elles arrivèrent trop tard au point à colmater, d'autant plus que les aviateurs allemands, par leurs attaques incessantes, rendaient inutilisables les lignes de chemin de fer que ces troupes devaient emprunter. Par la brèche de plus en plus élargie vers le Nord à l'aide de nouvelles attaques allemandes, les forces rapides allemandes se répandirent à une vitesse extrême dans l'intérieur de la France, tandis que des divisions d'infanterie au prix des plus grands efforts arrivaient en toute hâte pour les flanquer vers le Sud.

L'impression accablante produite par ces événements entraîna en France un remaniement du Cabinet. Le 18 mai, Daladier, ministre de la Défense nationale, dut abandonner son portefeuille et deux jours plus tard le ministère Reynaud subissait une nouvelle modification. Celui qui était à la tête, tenant de l'union la plus étroite avec l'Angleterre, conservait, indépendamment du ministère repris à Daladier, la présidence du conseil, mais en attribuait la vice-présidence à celui qui avait été le «vainqueur de Verdun», le maréchal Pétain, âgé de 84 ans. Etait promu généralissime le prédécesseur de Gamelin comme chef d'état-major, le général Weygand, qui, depuis cinq ans déjà, avait quitté le service actif à la limite d'âge, et avait eu jusqu'alors le commandement suprême des forces du Proche-Orient. L'opinion publique voyait en lui le représentant d'une conduite énergique des opérations. Une grande mission avait été d'ores et déjà réservée à cet élève et collaborateur du maréchal Foch pour le cas où la France passerait à la réalisation de ses projets balkaniques. Maintenant il s'agissait pour lui de sauver son pays. A ce moment, une parfaite harmonie paraissait encore régner entre la France et la Grande-Bretagne. En Angleterre également, le représentant du «jusqu'auboutisme», Churchill, venait d'être placé à la tête du nouveau ministère muni des pouvoirs les plus étendus. Les débuts d'un commun péril avaient, semblait-il, soudé davantage encore l'une à l'autre les Puissances occidentales.

En réalité, l'alliance était devenue fragile, car les choses prenaient un tour de plus en plus favorable aux Allemands grâce aux mesures que ceux-ci adoptaient. Dans le secteur Nord des opérations ils demeuraient aux talons de l'ennemi. Les îles de Zélande avaient été rapidement déblayées. On avançait contre Anvers où, en sus de Belges, se trouvait la 7e armée française. Sur la position de la Dyle qui s'étendait de là à Namur en passant par Malines et Louvain, les Anglais, qui n'étaient pas allés plus loin, et la 1re armée française, avaient recueilli les Belges. Devant cette ligne, le corps de cavalerie français qui s'était risqué au Nord de Namur avait éprouvé une grave défaite contre des unités blindées allemandes. Et si une partie des ouvrages de cette ville tenait encore quelques jours, cela était sans importance, les Allemands continuant à avancer vers l'Ouest, également au Sud de ce camp retranché. L'arrêt momentané de la marche allemande devant les positions de la Dyle et celles d'entre Sambre et la frontière française ne pouvait qu'être favorable à l'issue de l'ensemble des opérations. Car cela ne faisait que retenir les Alliés alors que dans le Nord de la France la rupture se parachevait à une allure angoissante. Les formations motorisées et mécanisées allemandes précédant les armées à un train d'enfer étaient arrivées sur un terrain non seulement extrêmement favorable à leur emploi, mais de plus dégarni d'éléments ennemis d'une certaine importance. On était dans la zone des services arrière du groupe d'armées Billotte. Cela facilita aux formations rapides allemandes leur impétueuse course à l'embouchure de la Somme, qu'elles atteignirent le 20 mai près d'Abbeville, via Saint-Quentin et Amiens. Mais en poussant ce coin jusqu'à la côte on ne pouvait obtenir de succès réellement décisif qu'en lançant derrière ces unités un nombre de divisions d'infanterie suffisant pour permettre de dresser une solide muraille

Suite page 43

## *Les progrès techniques réalisés au moyen de matières nouvelles*

L'électrotechnique, avec son développement rapide et multiple dans tous les domaines, emploie depuis plusieurs années des matières nouvelles; parmi celles-ci, la matière moulée est parvenue à prendre une place importante parce que l'on a reconnu qu'elle constituait une substance que l'on pouvait utiliser opportunément au point de vue technique et qu'elle permettait de solutionner de façon avantageuse des questions d'esthétique.

Comme exemple caractéristique, nous pouvons mentionner à ce sujet le nouvel appareil téléphonique Siemens modèle 36. Toutes les pièces avec lesquelles on est en contact lors de son emploi sont fabriquées en matière isolante moulée. La boîte et le disque sélecteur sont chacun fabriqués tout d'une pièce, ce qui épargne tout travail supplémentaire et constitue une simplification particulièrement précieuse. Le récepteur est tout d'une pièce. Les filets des viroles servant à y fixer le microphone et le récepteur sont pressés dans la matière. De cette façon, les viroles peuvent être vissées ou dévissées à la main, ceci permet un facile remplacement sans le moindre outil.

A l'aide de la matière moulée, on a pu donner au récepteur une forme des plus simples, celle que l'on estima être la meilleure après avoir procédé à 5000 mesurages de têtes de formes les plus diverses. De cette façon, il s'adapte à plus de 98% de personnes comme s'il leur était fait sur mesure.

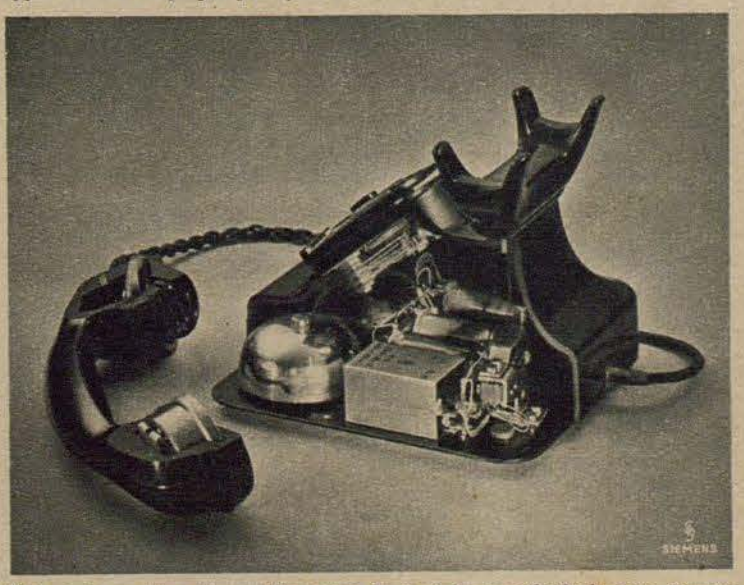
La perception de la voix au microphone est d'une telle perfection que la plupart des bruits parasitaires ne sont pas perçus.

Egalement pour les établissements industriels ou commerciaux, où très souvent les appareils téléphoniques sont soumis à des efforts exagérés par un emploi maladroit, la matière moulée s'est montrée comme particulièrement qualifiée. La qualité mécanique de l'appareil est établie par un essai spécial au cours duquel il est chargé en son milieu d'un poids de 180 kilos. Cette charge est plus élevée que le poids normal de deux hommes. Le poids de l'appareil Siemens a pu être encore réduit pour autant que sa stabilité sur la table le permettait.

C'est ainsi que par un emploi sans prévention de cette nouvelle matière pour la fabrication d'appareils téléphoniques Siemens, on parvint à donner à ceux-ci une nouvelle forme qui, dans sa particularité, constitue, du reste, le prototype des téléphones modernes.

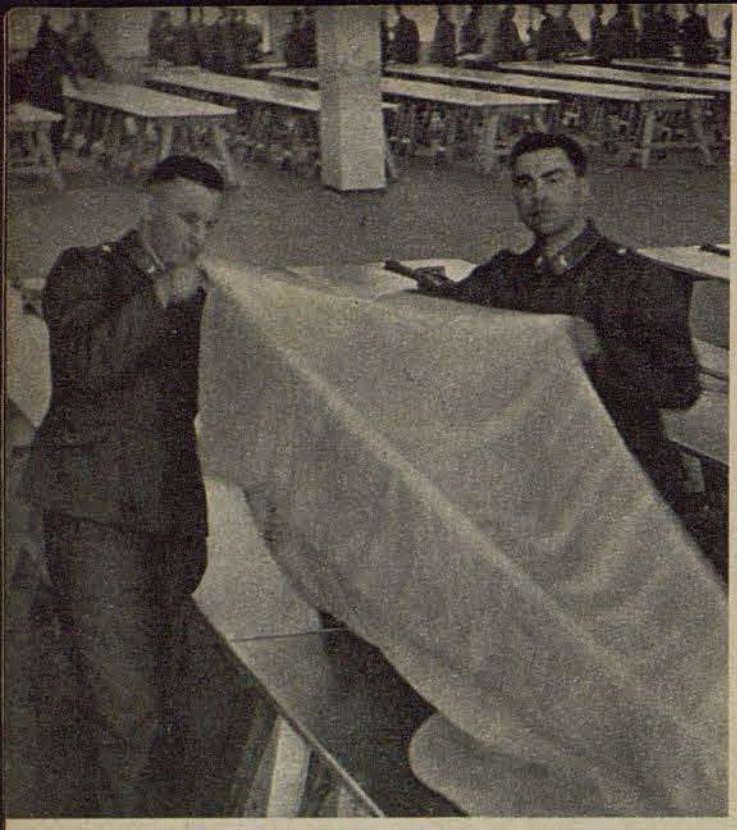
Des exemples semblables pourraient être mentionnés dans la technique de la signalisation, transmission à longue distance, des mesures dans la construction de petits appareils et d'interrupteurs, dans la technique des installations et celle des câbles et dans beaucoup d'autres domaines, dans lesquels la matière moulée a fait réaliser des progrès techniques et s'est révélée comme un matériel de construction de grande valeur.

*Un combiné du nouvel appareil téléphonique Siemens est sorti de la presse. Deux appareils sont chaque fois fabriqués simultanément.*

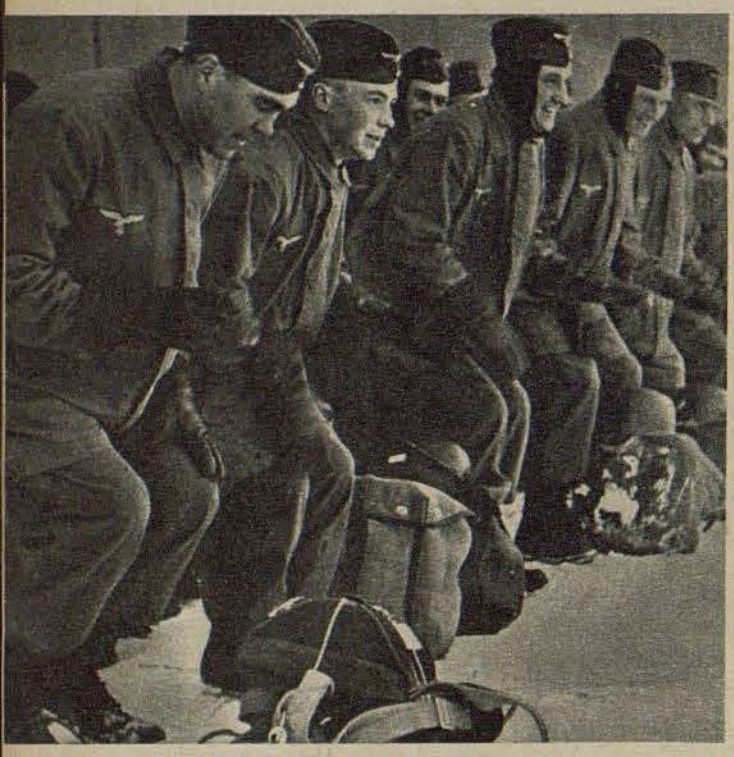


*Cette coupe montre nettement les pièces du nouvel appareil téléphonique Siemens fabriquées en matière moulée.*

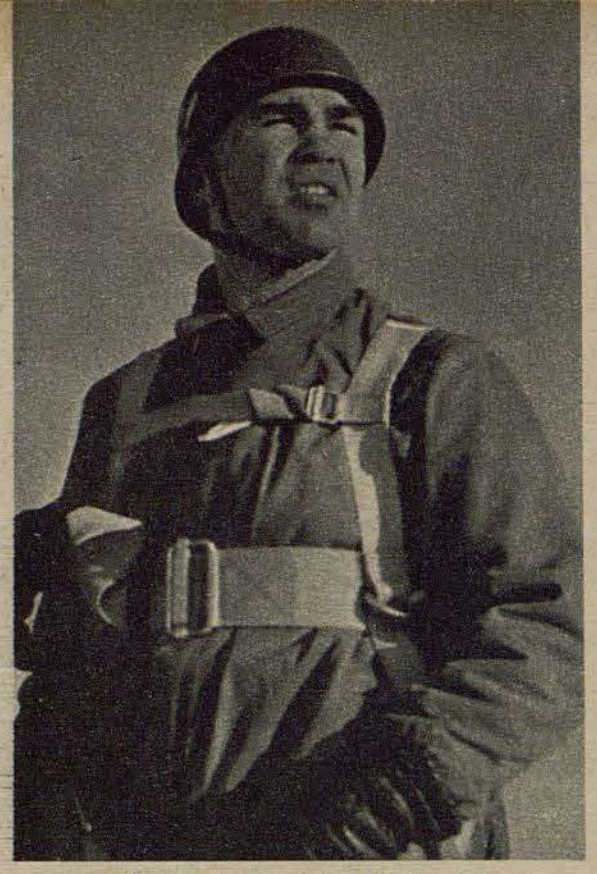
# Le parachutiste Max Schmeling



**Le parachutiste Schmeling plie son parachute.** *Sur de longues tables, les parachutes sont soigneusement pliés après le travail. C'est tout un art, qui réclame un exercice journalier*



**Schmeling, homme de file de sa compagnie.** *« Et maintenant 'feu roulant' ». Les parachutistes accroupis se frappent les cuisses, le meilleur moyen de se réchauffer*



**Comme le monde ne l'a jamais vu.** *Max Schmeling, champion allemand de boxe, toutes catégories, comme parachutiste*

Dans un régiment allemand de parachutistes sert actuellement un homme connu dans le monde entier. C'est Max Schmeling dont on a pu apprécier les hautes qualités dans le ring où il apportait ce faisceau de vertus combatives qui font le véritable champion de boxe: le courage, la force et la concentration d'esprit. Ce sportsman s'est acquis sans partage la sympathie de tous ceux que le sport enthousiasme dans le monde entier.

Quand la guerre éclata, Max Schmeling, alors âgé de trente-quatre ans, n'avait jamais eu l'occasion, pas plus du reste que tous les Allemands de son âge, de recevoir une éducation militaire. Au moment où il atteignait l'âge de milice, l'Allemagne n'avait encore pu rétablir le service militaire obligatoire et quand vint le temps où Adolf Hitler rendit au peuple allemand le droit de s'armer et de se défendre, comme il convient à des hommes libres, Max Schmeling, devenu boxeur de renommée mondiale, devait obéir aux devoirs qui incombaient à sa profession. Ulan, tel est le surnom qu'on lui avait donné en Amérique, ne put donc, comme il l'aurait désiré, s'engager comme volontaire dans la jeune armée allemande. Cependant, Schmeling, de nature était soldat, et il l'est toujours resté.

On le remarque aussitôt qu'on le voit, maintenant dans sa tunique gris-bleu, aux écussons jaunes. Son attitude, sa façon toute militaire de répondre aux questions de l'officier, tout dénote en lui le vrai soldat. Schmeling n'est plus maintenant qu'un Allemand entre tant d'autres, comme lui parachutistes du Maréchal du Reich. Et il ne veut pas être autre chose.

Sur ses traits, comme sur ceux de tous ses camarades, on lit sa fierté d'appartenir à une telle troupe. Les épreuves de saut hors de la machine de transport, il les a accomplies impeccablement. Comme il dépasse de la taille tous les camarades de sa compagnie, il est le chef de file, « l'homme de bas » sur lequel les autres doivent s'aligner. Il aime à sauter le premier de l'avion.

Voici de nombreux mois déjà que Max Schmeling fait son service chez les parachutistes et personne n'en a jamais rien su. « A quoi bon, dit le soldat Schmeling, faire tant de bruit d'une chose si naturelle? » Les vertus du soldat allemand et les habitudes d'un « as » n'ont rien de commun.

Comme tous les parachutistes, Max Schmeling est volontaire. Il ne lui a pas été facile d'entrer dans cette troupe, il avait dépassé la limite d'âge et, en outre, à la suite d'un accident survenu dans sa jeunesse, un raccourcissement de tendon l'empêchait d'étendre un doigt. Le poing fermé il pouvait bien boxer, mais au point de vue strictement militaire, il était impropre au service. La volonté de Schmeling brisa tous ces obstacles. Quand on lui objecta qu'il était « trop vieux », il fit valoir ses succès dans le ring. On admit l'argument et il put s'engager. Alors il se rendit chez un spécialiste et se fit opérer. Au risque de ne plus jamais pouvoir rentrer dans le ring, il se soumit à une opération chirurgicale assez compliquée. Pourtant, l'opérateur réussit à redresser le doigt dont Schmeling ne pouvait plus bien se servir depuis sa dixième année. Schmeling fut ainsi capable de manier l'arme.

Entre-temps, il a achevé son instruction de parachutiste, subi toutes les épreuves de saut de l'avion avec le plus grand succès et, comme ses camarades, il attend maintenant le moment d'être envoyé contre l'ennemi.

« Je me suis engagé dans le corps des parachutistes, nous dit Schmeling, parce que j'ai été boxeur et que dans le ring, j'ai appris bon nombre de choses nécessaires au parachutiste: la discipline intérieure, l'obéissance aux « ordres du cœur ». Dans le ring comme dans le saut hors de l'avion, personne ne peut vous venir en aide. Se présenter à l'étranger sur le ring, devant des milliers de spectateurs qui n'éprouvent d'abord pour vous que des sentiments hostiles, ce n'est pas non plus si facile! Alors on apprend, ce que doit savoir aussi tout parachutiste, à ne compter que sur soi-même. »

Schmeling nous faisait ainsi entendre que ce n'était pas seulement pour les sensations que produit le saut hors de l'avion qu'il est devenu parachutiste, mais en vue de

**Après le saut.** *Max Schmeling et ses camarades se rendent au point de rassemblement. Sous le bras droit il porte le parachute soigneusement roulé, et son camarade de droite le sac-enveloppe*

l'action après l'atterrissage et de l'activité de combattant. Pour lui, comme pour tous ses camarades, le saut hors de l'avion n'est que la dernière étape du transport qui conduit à la bataille. Les parachutistes sont des soldats et non des artistes.

« Le saut, nous confirme Schmeling, doit toujours réussir s'il est accompli suivant le règlement, et c'est précisément l'objet de notre instruction. La première fois, il faut du courage pour surmonter les inhibitions intérieures et sauter dans le vide; mais le courage est une qualité du soldat allemand. Quelle indicible impression, une fois ce premier moment passé, de se sentir glisser dans l'espace! On se sent renaître, corps et âme envahis par une ivresse de liberté et comme immatérialisé. Au premier saut, mes camarades et moi, nous poussions involontairement des cris d'allégresse. Les fois suivantes, nous nous sommes mieux observés, attentifs à la position du corps que, du sol, observait l'instructeur. Nous nous préparions au contact avec la terre, à la juste façon de « rouler » à l'atterrissage.

Voilà comment les parachutistes sautent au fort de la bataille. Ce n'est ni l'ambition personnelle, ni la recherche de la gloire, le besoin de se faire valoir ou le goût de l'aventure, l'amour de la sensation, qui guident le soldat allemand, mais le sentiment du devoir, la fidélité envers le peuple et le Führer. — Si nous avons parlé ici plus spécialement de l'un d'entre ces millions de soldats allemands, dont le sort et les propres mérites ont fait un homme de réputation mondiale, c'est seulement afin de montrer par l'exemple d'un seul les principes dont s'inspirent tous les soldats allemands. Pendant la paix, Max Schmeling s'est montré loyal adversaire dans le ring; dans la guerre, il s'est rangé modestement dant le front des armées, à la place où l'on a besoin de soldats qui ont de telles qualités, et il s'est fait parachutiste.

**Le parachutiste Schmeling saute.** *Il aime sauter, le premier de son groupe, de l'avion de transport (en haut). Comme du tremplin d'un bassin de natation, le voilà qui bondit et quelques secondes plus tard, parachute ouvert, il descend vers le sol (à droite). En bas, à l'atterrissage, le parachutiste doit exécuter un rétablissement pour laisser filer sous lui le parachute dégonflé*

*Au beau milieu d'une des vastes plaines neigeuses de la Warthegau, une longue file de voitures de chasse stationne. Joyeusement, les chiens aboient. Des fusils de chasse s'entrechoquent, l'air glacial et limpide résonne d'une claire sonnerie de fanfare . . .*

# Huit pays participent à la chasse au lièvre

*. . . Le Reichsstatthalter a invité à une battue des journalistes étrangers qui visitaient ce qui fut la Pologne. Ils attendent, au lieu de ralliement, que commence la chasse*

**Le Reichsstatthalter Greiser** *qui, par l'entremise du professeur Dr Karl Böhmer, chef de la section de la presse étrangère au Ministère de l'Education Nationale et de la Propagande, a invité les journalistes étrangers à une partie de chasse*

**Le Dr Segala,** *le correspondant berlinois du « Corriere della Sera », est un chasseur expérimenté. Son butin ne déçut pas l'attente des autres*

**« Je n'ai jamais tenu de ma vie un fusil dans les mains »** *dit M. Louis P. Lochner, de l' « Associated Press ». Il s'est contenté de la chasse aux nouvelles. Mais il est égayé par l'animation générale*

**Le correspondant japonais à Berlin, M. Teramura, et Señor del Campo Argüelles de la Solidaridad Nacional, de Barcelone,** *étaient les meilleurs tireurs du lot, et dont les coups portaient le plus loin. Il leur arrivait de tirer leur lièvre à 130 m. de distance*

**« Quoi, c'est ça des cartouches? »** *demande Ernst Lemmer, le correspondant berlinois du « Pester Lloyd ». « Et comment fait-on donc pour tirer? » Malgré son ignorance, il abattit un lièvre. Il ne se tenait pas de joie*

**Ivan Filipoff de l'agence soviétique TASS.** *Il se fit passer d'abord pour un débutant. Son premier lièvre abattu pouvait encore passer pour l'œuvre du hasard. Mais après le premier, il en tira un second, puis un troisième, et ainsi de suite jusqu'au treizième, tant et si bien qu'on le démasqua enfin: c'était un chasseur et un tireur émérite*

**Les deux représentants de la Suède, Svahnström et Gunnar Pihl.** *Ils se sont bien comportés au cours de la chasse. Ce qui les remplissait d'aise, c'était l'air frais et la neige profonde qui leur rappelaient leur patrie*

**L'Américain Pierre J. Huss,** *le représentant berlinois de l'International News Service*

**Butin de la chasse: 270 lièvres**
*Les invités emportent chacun leur part*


Le principe rigide

**Non, elle n'est pas pliable. Elle obéit à sa propre loi, à un «principe immuable». En renonçant délibérément au moindre détail étranger à la photographie même, elle a su atteindre une précision exemplaire.**

**Rolleiflex et Rolleicord sont impérissables. Elles conservent leur précision du premier jour malgré l'emploi le plus réitéré. Elles sont constamment prêtes à être utilisées. La précision proverbiale de la Rollei est, ne l'oublions pas, la condition fondamentale des photos détaillées avec un objectif d'une grande puissance lumineuse.**

**Un nombre prouve-t-il quelque chose?**

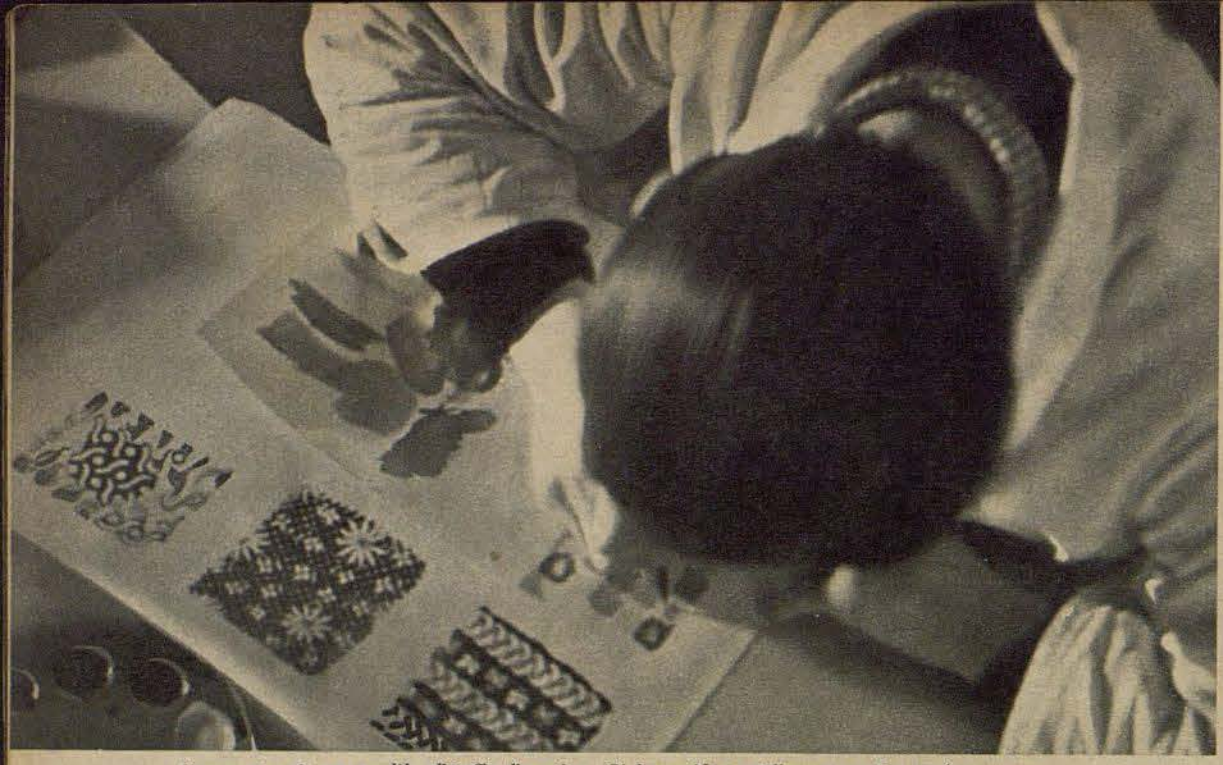
**A la Rollei se sont ralliés**

**400,000**

**amateurs, que des premiers prix ont récompensés à d'innombrables reprises.**

Rolleiflex
Rolleicord

**FRANKE & HEIDECKE / BRAUNSCHWEIG**



*Comment naît un modèle d'étoffe: l'esquisse. Si le motif est réellement neuf et intéressant, on recourt aux meilleures combinaisons de couleurs, et du petit croquis se dégage le motif véritable*

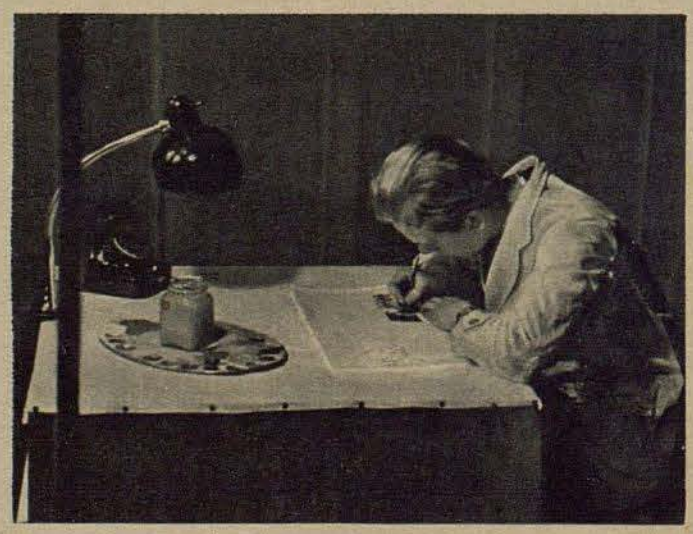
*Les fées modernes au travail: la copie des patrons coloriés d'un modèle s'effectue par un procédé entièrement nouveau, la lumière étant traitée par une technique toute spéciale. Chaque patron est examiné et corrigé avec une exactitude des plus minutieuses: il s'agit d'obtenir une correspondance absolue avec les autres patrons du modèle*

*Dans le laboratoire enchanté: l'impression des étoffes. Au premier plan l'un des patrons achevé, avec lesquels on imprime des pièces d'étoffe*

# Diligentes comme

**La « Manufacture de la Mode allemande », s'est spécialisée dans les étoffes imprimées artistiques; on y forme également la jeune génération d'artistes que réclame l'industrie textile. Tout ce petit monde voit l'avenir en rose; rien d'étonnant à ce que les uns et les autres revêtent si joyeusement la blouse blanche**

*Mme Mara May, la directrice de l'Institut (à gauche), montre, dans un «Service d'information» de la mode, les créations des meilleurs dessinateurs de la mode; des dessins, des échantillons de couleur et des étoffes originales complètent les suggestions mensuelles*



*Une nouveauté sans précédent: un gardien appliqué dans la loge du concierge! Il faut naturellement à l'entrée de la manufacture quelqu'un qui montre le chemin aux visiteurs — mais au lieu de confier ce poste à un portier grognon, on a préféré les jeunes élèves, qui accomplissent ce «service» à tour de rôle. Pour ne pas perdre de temps, ils apportent tout leur matériel de travail*

*Un hôte exotique : un Hindou qui s'initie sur place aux secrets de l'impression des étoffes. Photo de droite : une jeune fille, experte en matière de mode, compose la gamme des couleurs qui se porteront la saison prochaine. Au-dessous : des élèves et leurs nouvelles étoffes étalées devant elles*

# les abeilles

A la «Manufacture de l'Institut de la Mode allemande» de Berlin, on s'applique avec la diligence des abeilles. Cet institut exerce son influence féconde sur la mode tout entière, et plus spécialement sur les esquisses d'étoffes. Des tendances et des inspirations nouvelles se réalisent grâce à un continuel échange d'idées entre les artistes du textile et les créateurs de la mode. Les jeunes gens doués reçoivent l'enseignement qui leur convient. A l'atelier lui-même, pourvu des moyens techniques les plus modernes, on peut suivre toutes les phases de la fabrication, depuis l'esquisse jusqu'à l'étoffe imprimée. La manufacture s'adresse aussi à des artistes qui travaillent pour leur propre compte. Tous les mois, un «Service d'informations» de la mode publie des suggestions et des propositions intéressant l'industrie de la mode.

*

# Le Vésuve remue

*Des masses de lave se précipitent dans la vallée:*

## un torrent de feu ardent de 1000 degrés de chaleur

*Le centre liquide de notre terre semble vouloir se révolter de nouveau dans la région de Naples. Une surpression de matières gazeuses à l'intérieur pousse la masse brûlante contre la croûte terrestre. Elle est soulevée dans le tube du cratère et surgit par à coups de l'intérieur. Un torrent de lave de plusieurs mètres de large se roule lentement du haut du Vésuve; déjà, il a atteint la route qui passe sur la montagne, qu'il a vite rendu impraticable, et maintenant il se lance contre le premier vallon (Photo à gauche). De très loin on peut voir le feu pendant la nuit. En s'approchant on l'entend aussi. Tels des glaçons, les roches laviques se poussent en avant tandis que les masses de pierres devenues liquides bouillonnent sous elles du ventre de la terre. A cinq pas de distance, la chaleur devient insupportable. Si l'on y jette un journal, il s'allume aussitôt et commence à brûler d'une grande flamme (Photo ci-dessus)*

*Le chef de l'observatoire du Vésuve, en train de faire un tour d'inspection à proximité du cratère. L'avancement de la lave est l'objet d'observations minutieuses. Encore, les villages et les champs ne sont pas en danger. Le premier vallon les protège et absorbe le torrent de lave*

**Un témoin de la grande catastrophe vésuvienne de l'année 79**

*Il y a presque 2000 ans que cette petite tête fut enterrée sous les pierres. Des 16 mètres de lave qui, en son temps, avaient enseveli les villes de Pompéi et d'Ercolano, elle est maintenant remontée à la lumière du jour*

**Un cratère terrivome**

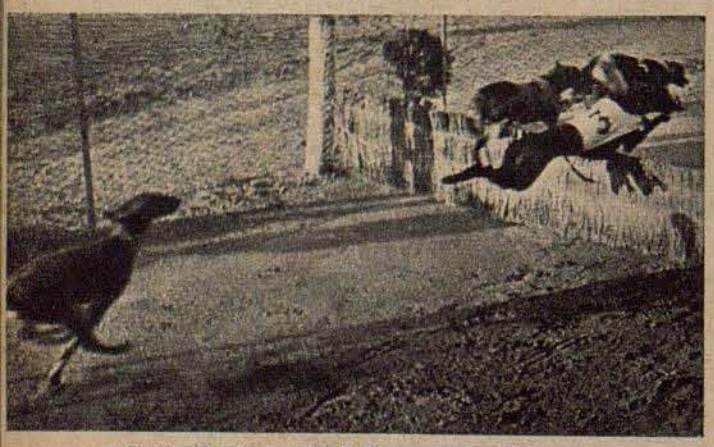
*Depuis toujours, le limon y bouillonne. L'énergie qui le remue ne diminue jamais; jamais sa température ne baisse. D'où vient la force qui se gaspille ici?*

Photos par Kenneweg

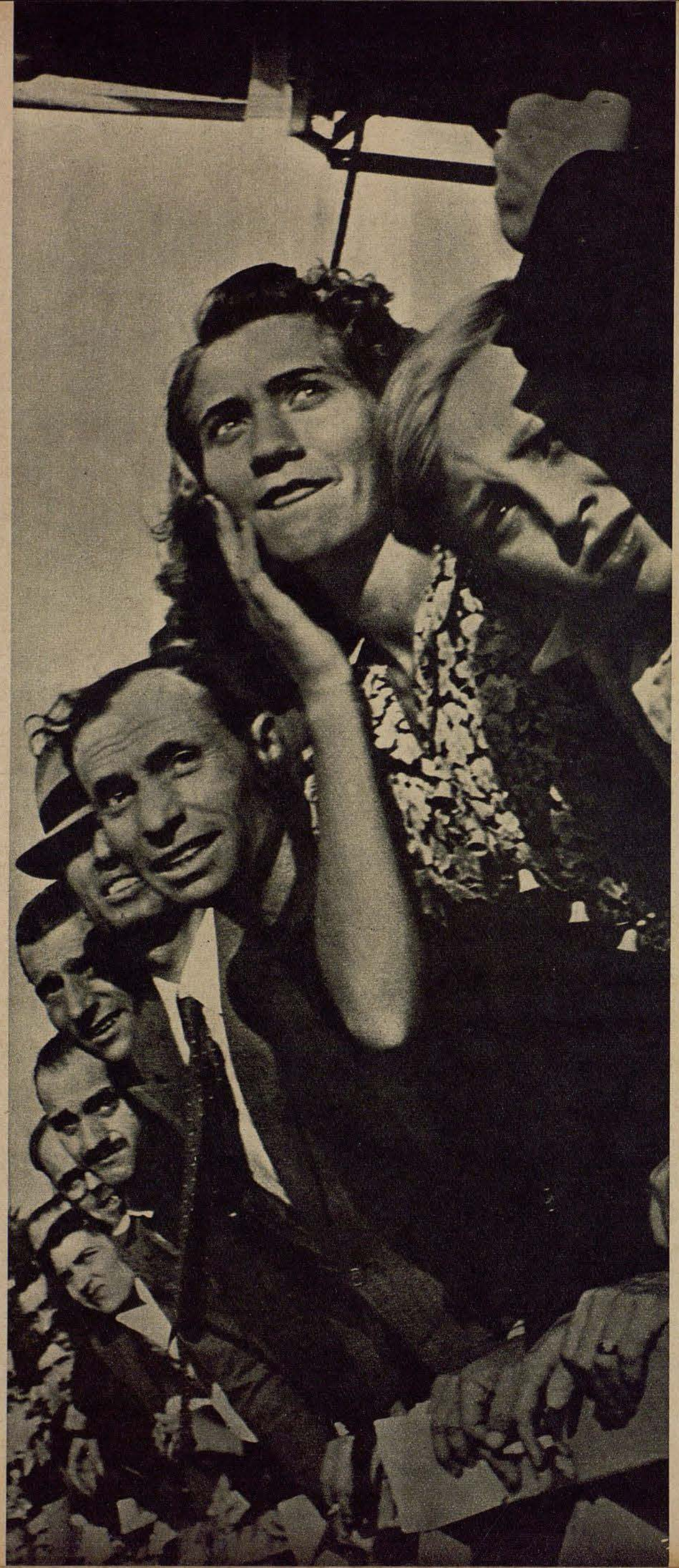
Les photos nous montrent:

# des nerfs surexcités...

*Les foules se pressent. Sur les tribunes, on allonge le cou, on regarde absorbé, on halète ... Là! Maintenant! Toutes les lèvres poussent un seul cri, toutes les têtes se retournent d'un même mouvement. L'effroi et l'angoisse font battre les coeurs, mais ils espèrent encore, tous. Quel spectacle se présente à ces hommes? Quel spectacle peut les entraîner, leur porter sur les nerfs à un tel point? ...*



*Voilà: c'est le tour final d'une course de lévriers. L'événement sensationnel se déroule en Italie, et les spectateurs prennent part à chaque phase de la course, avec le tempérament et la passion qui caractérisent le méridional*



Suite de la page 33

humaine entre les armées du Nord des Alliés et l'intérieur de la France. Réalisation qui devait soumettre l'endurance à la marche des troupes allemandes à une formidable épreuve que celles-ci soutinrent. Vers le Sud, les Allemands établirent une ligne de défense s'étendant peu à peu de la Meuse vers la Somme inférieure en passant par Rethel, la région de Laon et Amiens, tandis qu'au Nord ils élargissaient la rupture par une conversion contre Maubeuge, Valenciennes et Cambrai. La position de la Dyle fut bientôt tournée au Sud. De front les Allemands l'attaquèrent avec succès tout d'abord à Malines. De sorte que les Alliés l'évacuèrent et même Bruxelles en plus qu'ils abandonnèrent sans faire de résistance. Ce n'est que derrière la Dendre qu'ils pensèrent un moment pouvoir tenir tête à l'ennemi.

Dans ces circonstances la situation se trouvait donc extrêmement tendue pour les Alliés vers le 20 mai. L'armée du Nord ne disposait derrière elle que d'un étroit espace jusqu'à la mer. Chaque jour ses efforts tentés de la région de Cambrai et d'Anvers, tout d'abord avec de faibles éléments des formations d'étapes, de se replier vers le Sud, se heurtaient à des difficultés croissantes, les Allemands ne cessant de renforcer leur position. La surprise produite avait provoqué la plus grande confusion dans cette partie de la zone de l'arrière. Et l'ordre donné par les Français et les Anglais avec extension brutale à la Belgique de faire évacuer la zone de combat par la population civile, augmenta encore le désarroi. D'innombrables colonnes de fugitifs encombraient les routes empêchant les mouvements des armées.

Comme l'arme de l'Air française continuait à s'avérer absolument inférieure à celle des Allemands, les Français placèrent leur espoir et virent le salut tout d'abord dans un dégagement venant du Sud. C'est ce que l'opinion publique attendait de Weygand, qui chercha à s'y employer. Mais il dut constater que la formation d'une armée à cette fin au Nord de Paris, sous les ordres du général Frère, s'effectuait lentement. Retirer des troupes des fronts non attaqués était délicat en présence de l'attitude active du groupe d'armées allemand C qui leur était opposé. De plus, les transports ferroviaires duraient longtemps par suite des attaques de l'aviation allemande. De sorte que les Allemands qui étaient sur la Somme purent, sans être autrement inquiétés, renforcer leur front défensif vers le Sud et établir au Sud de la rivière des têtes de pont.

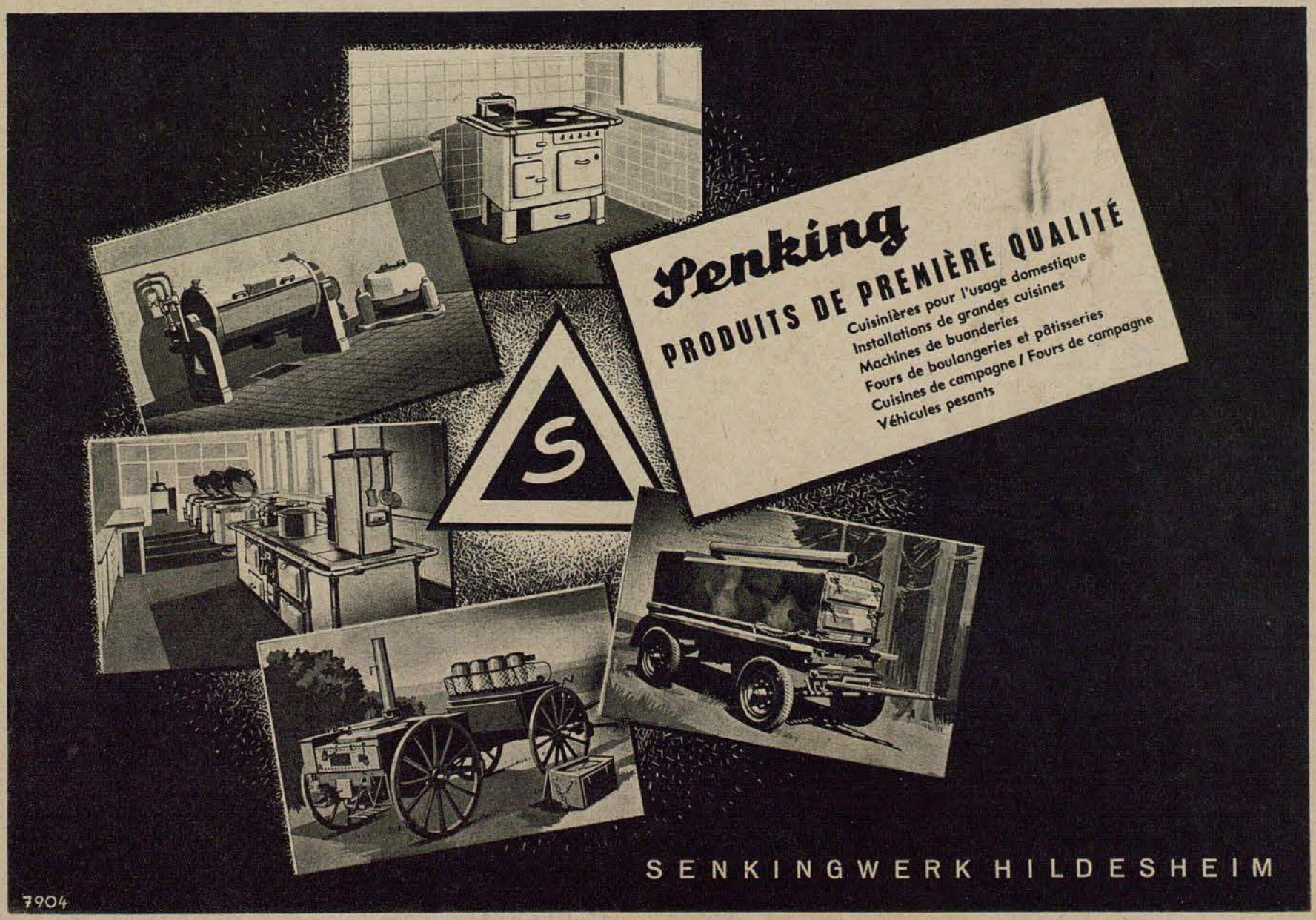
A cela s'ajoutèrent, au moment où l'unité de la direction des opérations aurait été le plus nécessaire, des dissensions dans le camp des Alliés. C'était en vain que le général Gamelin avait déjà exigé à plusieurs reprises, entre le 15 et le 17 mai, l'intervention intégrale de l'arme de l'Air anglaise dans la bataille. Peu après le 20 mai, on eut déjà les premiers indices du fait que les Anglais attachaient moins d'importance à continuer la résistance qu'à sauver leur mise et à faire regagner l'Angleterre à leurs contingents. Le nouveau généralissime français se rendit à deux reprises en avion à l'armée du Nord. Le résultat de ses constatations était que, seule, une mise en marche du général Frère vers le Nord et, surtout, de l'armée du nord, dans la direction du Sud, au même moment, pouvait rompre l'encerclement allemand qui se formait. Pour obtenir ce résultat, Weygand pria Churchill de venir le 22 mai au quartier général français pour y arrêter les mesures à prendre en conséquence.

Le commandant suprême des armées françaises exposa ce jour-là quelle était la situation: au Nord du front de l'Est, face aux Allemands, se trouvaient le long du canal de Gand, deux divisions françaises sous les ordres du général Fagalde. Leur faisaient suite près de cette ville et le long de l'Escaut environ jusqu'à Audenarde l'armée belge sous le roi Léopold, puis quatre divisions britanniques, derrière lesquelles il y en avait deux autres en réserve près de Lille, et, finalement, jusque vers Valenciennes, le long de la ligne Maginot prolongée qu'elle occupait, la 1re armée française couverte au Sud par le corps de cavalerie. C'était la 7e armée française qui dans la région au Nord de Cambrai faisait front vers le Sud à l'irruption allemande. A l'Ouest d'Arras elle était en contact avec trois divisions anglaises devant lesquelles les unités allemandes rapides passaient en poursuivant leur marche vers la Manche et en commençant à obliquer vers le Nord en direction de Boulogne et de Calais. Plus de 40 divisions — sans les Belges — se trouvaient ici coupées de leurs bases, sous les ordres du général Blanchard — qui avait pris le commandement à la place du général Billotte victime d'un grave accident d'automobile — et incapables par leurs propres moyens de se frayer un passage vers le Sud. Or, le général Frère n'avait encore que quatre divisions à pied d'œuvre dans la région de Beauvais, les quatre autres se trouvant encore en cours de transport. Plus à l'Est, d'importantes forces allemandes fixaient déjà les armées françaises des généraux Touchon et Huntziger (6e et 2e) qui, en direction de la Meuse, prolongeaient le front français.

Weygand vit le salut pour l'armée du Nord dans une attaque anglo-française à entreprendre le 23 mai contre la ligne Bapaume-Cambrai, tout d'abord avec huit divisions en employant toute l'aviation exclusivement comme aviation d'assaut. Toutes les autres unités des deux armées, couvertes sur leur flanc droit par les corps de cavalerie français et belge contre les forces rapides allemandes ayant percé, devaient suivre le mouvement. Il fallait donner la main au général Frère déclenchant une attaque du Sud, la protection des derrières vers l'Est étant assumée par l'armée belge qui devait, d'après Weygand, à cette fin, se replier sur la ligne de l'Yser, à renforcer par des inondations dont la réalisation comportait évidemment des sacrifices au profit des Alliés.

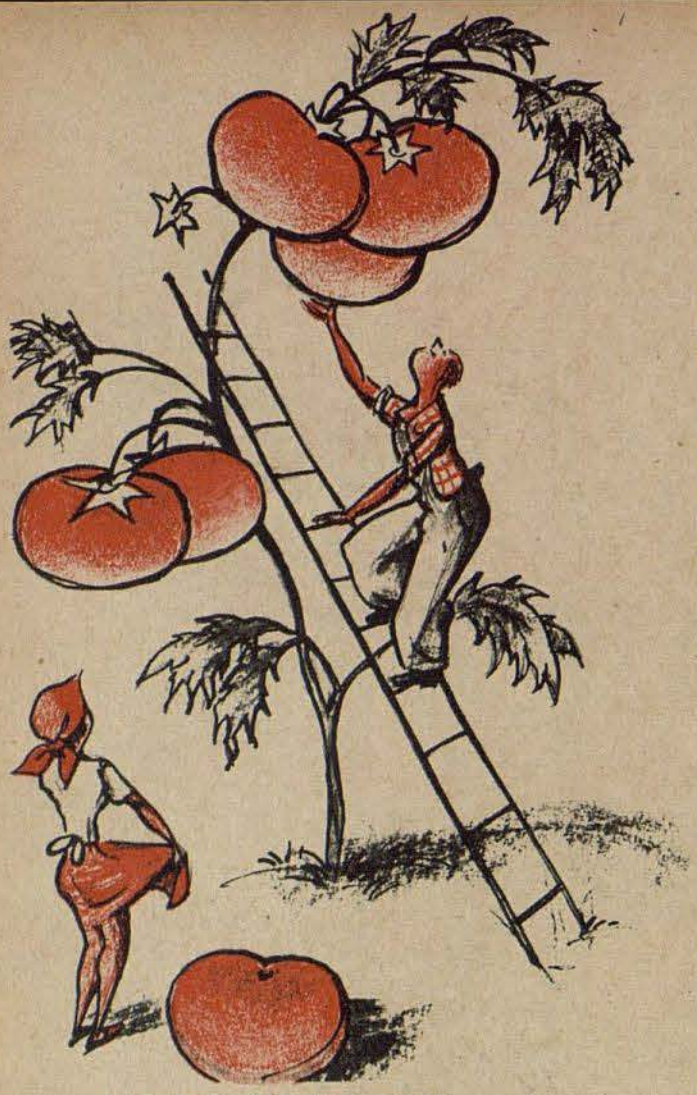
Sur ce point déjà une opposition se manifesta. A l'état-major belge on s'éleva contre l'évacuation presque complète du territoire belge qui était exigée, inclinant pour le cas où il faudrait reculer encore, à poursuivre la retraite en direction générale d'Ostende, intention dont la réalisation aurait également entraîné une séparation d'avec les Français et les Anglais attaquant vers le Sud, sans cependant couvrir leurs derrières. Aussi le général Weygand s'était-il énergiquement opposé à cette solution. Mais on avait reçu l'information que le roi des Belges, qui, au début, ne s'était pas prononcé, aurait fini par se résoudre à un repli dans la direction de l'Yser. De sorte que ce danger paraissait conjuré et que la conversation du 22 mai se termina, apparemment, sous les meilleurs auspices, Churchill s'étant déclaré d'accord avec le plan de Weygand.

La suite au prochain numéro



# Le jardinier chimiste

*Par le Dr Heinz Graupner*

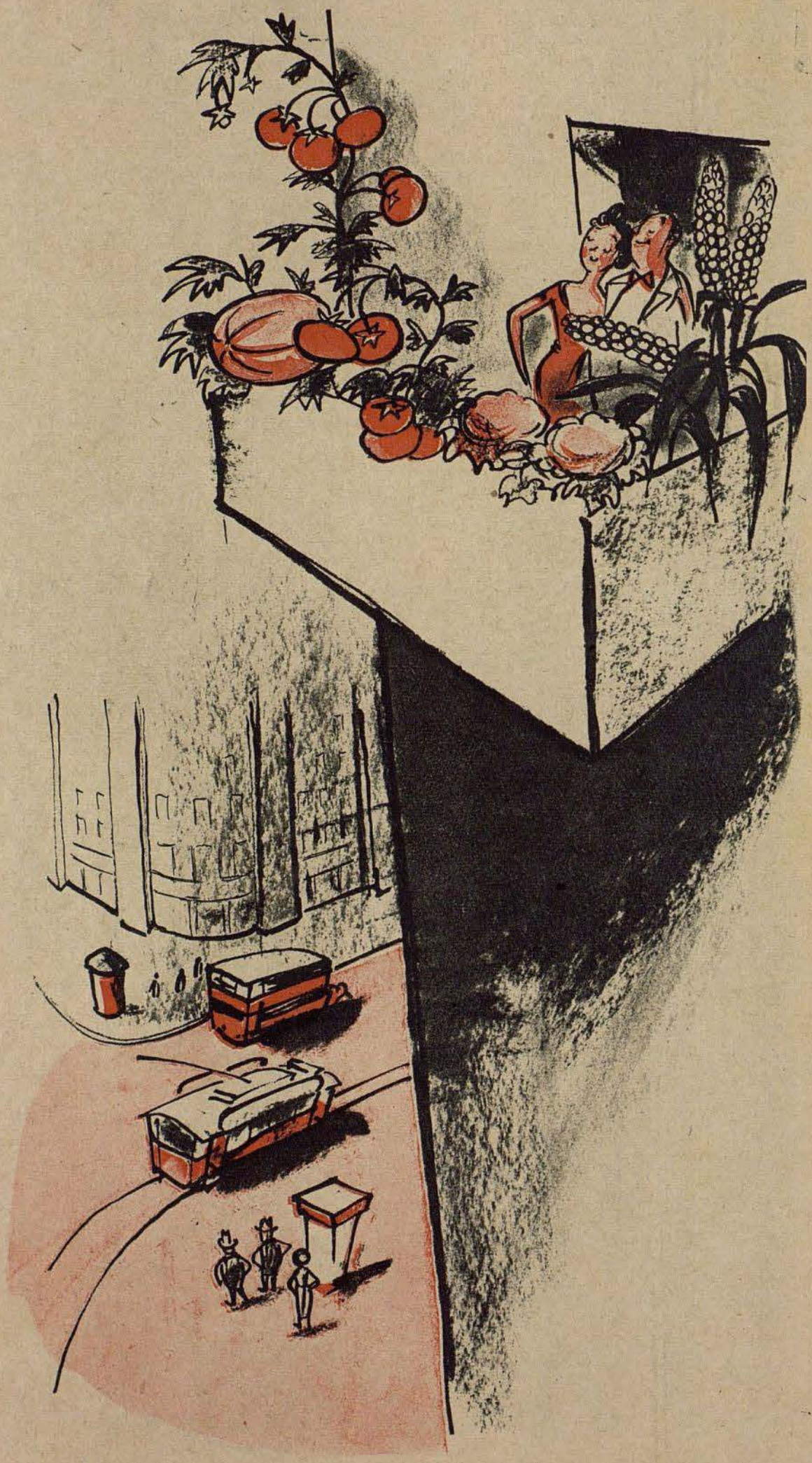


**La récolte chez les Gulliver.** *Que diriez-vous, si vous étiez obligé de recourir à une échelle pour récolter les tomates de vos jardins, parce que celles-ci atteignent une hauteur de 3 à 4 mètres?*

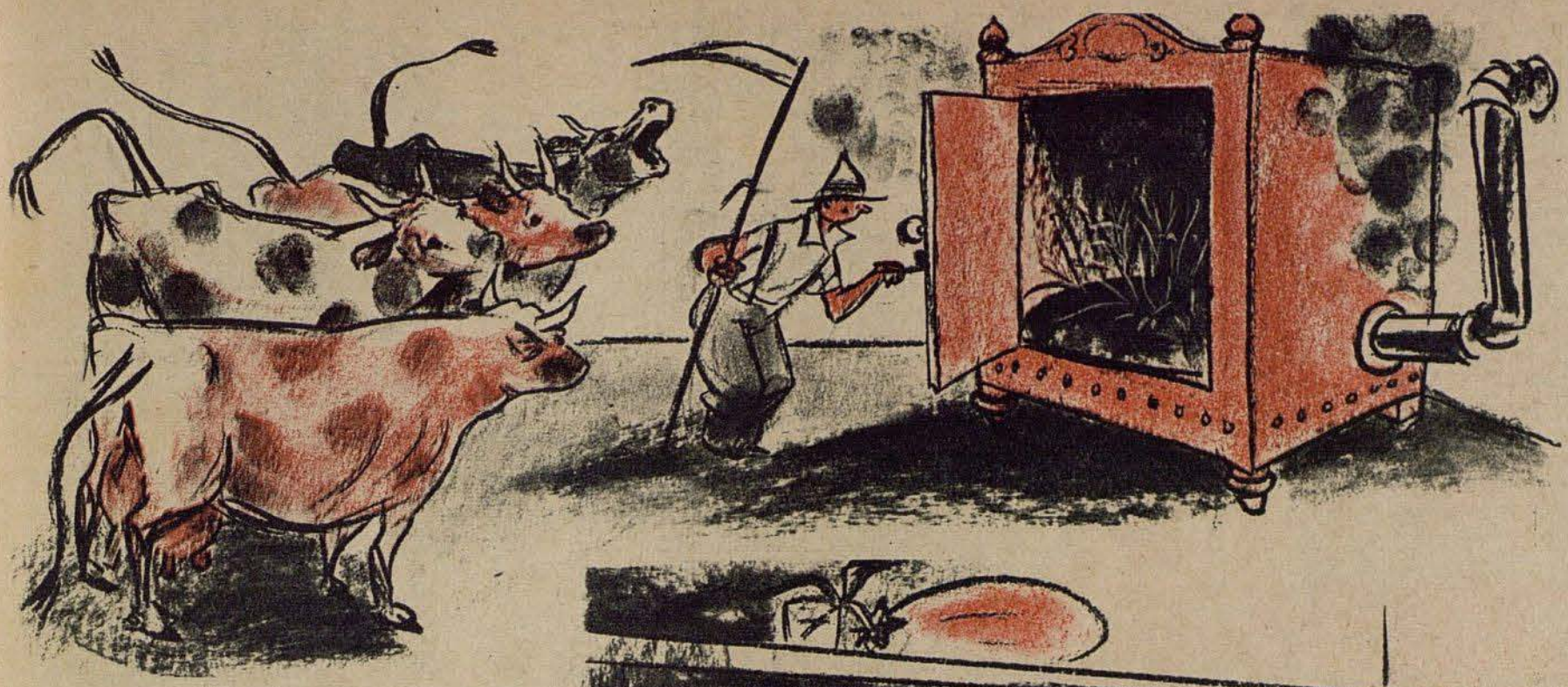
Que diriez-vous, si vous étiez obligé de recourir à une petite échelle pour récolter les tomates de votre jardin, tout simplement, parce que celles-ci atteignent une hauteur de trois à quatre mètres? Et que penseriez-vous d'un jardin de dix mètres carrés qui produiraient des récoltes de ce genre: 15 kilos de tomates, 20 têtes de salade, 9 kilos de haricots, 7 kilos de courges, 20 kilos de maïs à sucre? Vous vous croiriez sans doute transporté au paradis, ou dans une sorte de pays de cocagne, où il paraît que les cailles vous tombent toutes rôties dans le bec.

Non, il n'y a pas maldonne, nous sommes en pleine réalité. Il s'agit là d'expériences qui ont déjà trouvé leur application pratique aux Etats-Unis, mais voici le plus incroyable: des récoltes battant tous les records, et cependant aucune intervention de l'élément vital des plantes, la terre. De sol, point, mais une solution nutritive; de jardinier, point — plus de mains calleuses qui manient la bêche, qui ameublissent et fument la terre, plus rien de tout cela: le chimiste a remplacé le jardinier. Il n'est pas d'optimistes qui ne se frottent les yeux en apprenant les résultats obtenus par le professeur Gerickes au terme de ses expériences à l'Université de Californie: les récoltes quadruplées et même décuplées, la consommation de l'eau réduite au dixième de ce qu'elle était jusque-là, plus de ravages causés par les coléoptères, les rongeurs, les mauvaises herbes, plus de dos endoloris après usage de la pioche ou de la herse, et les frais réduits au minimum. Ne dirait-on pas qu'on assiste à la découverte de la pierre philosophale? Sur chaque balcon, sur n'importe quel toit-terrasse, on peut réaliser des chefs-d'œuvre de jardinage — et on les réalise déjà de l'autre côté de la mare aux harengs.

Jusqu'ici tout va bien, mais toute chose peut se présenter sous deux aspects différents — nous nous proposons de considérer notre problème en profondeur. Ce problème consiste à cultiver des plantes uniquement dans des solutions nutritives; il y a très longtemps qu'on s'en occupe, nombreuses sont les solutions suggérées jusqu'ici, mais en fait ce ne sont là que des demi-solutions. Voici quelques années, un allemand a fait de la réclame en faveur d'une «prairie de fer-blanc», il avait placé dans une étuve des grains de maïs, d'avoine, d'orge, de lupin, etc., afin de les y faire germer, ces grains étant plongés deux fois par jour dans une solution nutritive. A en croire notre savant, le succès dépassait toute prévision. Une étuve de huit mètres cubes devait produire le fourrage de vingt têtes de bétail, le produit d'une «récolte» devait s'élever à deux cents kilos de fourrage vert, et il n'y avait plus qu'à aligner les moissons les unes à côté des autres! Et sur ces chiffres, on échafauda les prévisions les plus fantastiques: la production du lait accrue de 20%, celle de la graisse de 15 à 20%, et un excédent de poids de 40% par rapport à celui du fourrage actuel. Les frais de chauffage s'élevaient à 5 pfennigs par jour. Les biologistes et les agriculteurs avertis ont examiné ces chiffres de près, et sont arrivés aux conclusions suivantes: Une étuve réclame annuellement 15.000 kilos de maïs, pour produire 80.000 kilos de fourrage vert. La même quantité de grains semés dans un champ de deux cents hectares produit 10 millions de kilogrammes de maïs de silo. D'autre part, l'étuve est privée de la lumière du soleil, par conséquent, les plantes ne sauraient



**Tout le monde peut faire de l'agriculture.** *Sur n'importe quel balcon, on peut accomplir des prouesses de jardinage*



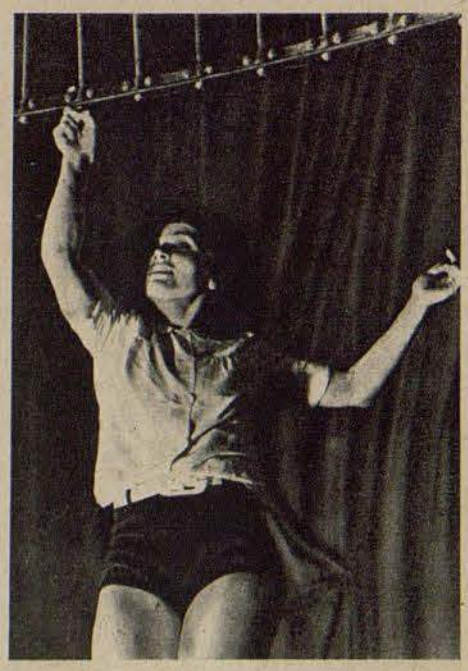
**La prairie de fer blanc.** *Dans une étuve de 8 mètres cubes, on a obtenu une quantité de fourrage suffisante pour 20 têtes de bétail*

renfermer aucune ou presque aucune quantité d'amidon. De plus, des expériences de contrôle ont révélé que les accroissements de la masse sont essentiellement dus à un accroissement d'eau. C'était là prononcer l'arrêt de mort de ces expériences.

Quoi qu'il en soit, ces expériences ont incité les Américains à recommencer et à faire mieux. Mais ils modifièrent deux conditions de la culture en question: leurs semis, ils ne les firent plus dans une étuve mais en pleine nature ou dans des serres; et au lieu de plonger les plantes dans une solution nutritive, ils les firent pousser dans des récipients spéciaux. On tend sur les récipients un treillis de fils de fer sur lequel on dépose du sable, de la laine de bois, de la tourbe, de la cendre et autres semblables; ceci afin de soutenir les plantes, leurs racines plongeant dans la solution nutritive chimique, cependant que leurs tiges poussent, luxuriantes, vers la lumière du jour, et qu'elles portent des fruits en abondance. Tout le secret de ce procédé réside dans la solution nutritive elle-même. Ces solutions sont simples. On recommande, par exemple, telles proportions, convenant à l'eau douce: pour un litre d'eau 0,6 gr. de phosphate de potassium, 2,5 gr. de nitrate de calcium et 1,2 gr. de sulfate de magnésium. En outre, on ajoute à 4 litres de la solution des cuillerées d'une solution spéciale, qui renferme du sulfate de manganèse, du sulfate de fer, de l'acide borique, du sulfate de cuivre et du sulfate de zinc. Ce qui est particulièrement recommandé, c'est de laisser cette solution nutritive concentrée s'égoutter dans le récipient de culture, afin que la concentration demeure la même. De plus, un dispositif de ventilation a été prévu pour la respiration des racines. Tout cela paraît assez compliqué, mais la réalité doit être toute simple. En appliquant ces méthodes, les américains ont cultivé surtout des légumes et des fleurs coupées.

Tout cela ne représente-il pas une révolution de l'horticulture et de l'agriculture? Grâce à elle, une ménagère pourra, sans peine aucune, sans jardin à sa disposition, cultiver des fruits et des légumes, alimentés par des substances chimiques qu'on peut se procurer pour quelques sous dans la première pharmacie venue; les fleurs ne reviendront plus qu'à une somme dérisoire, les vêtements coûteront moins cher, parce que le coton poussera en quantités énormes, le prix de la viande baissera probablement, lui aussi, puisque le bétail pourra se nourrir d'un fourrage presque gratuit . . . Arrêtons-nous ici, car les perspectives d'avenir semblent illimitées. Revenons à la réalité présente. Le fait est indéniable, on peut cultiver, à grand rendement et sur un espace minuscule, des légumes, des fruits et des fleurs en recourant aux bons soins du jardinier chimiste. Mais il convient de se demander si ce procédé rapporterait dans le cas d'une vaste exploitation, et s'il y aurait moyen de soutenir la concurrence avec les autres entreprises.

**Le jardinier chimiste de l'avenir.** *Dans les récipients renfermant la solution nutritive, des plantes poussent et portent des fruits*

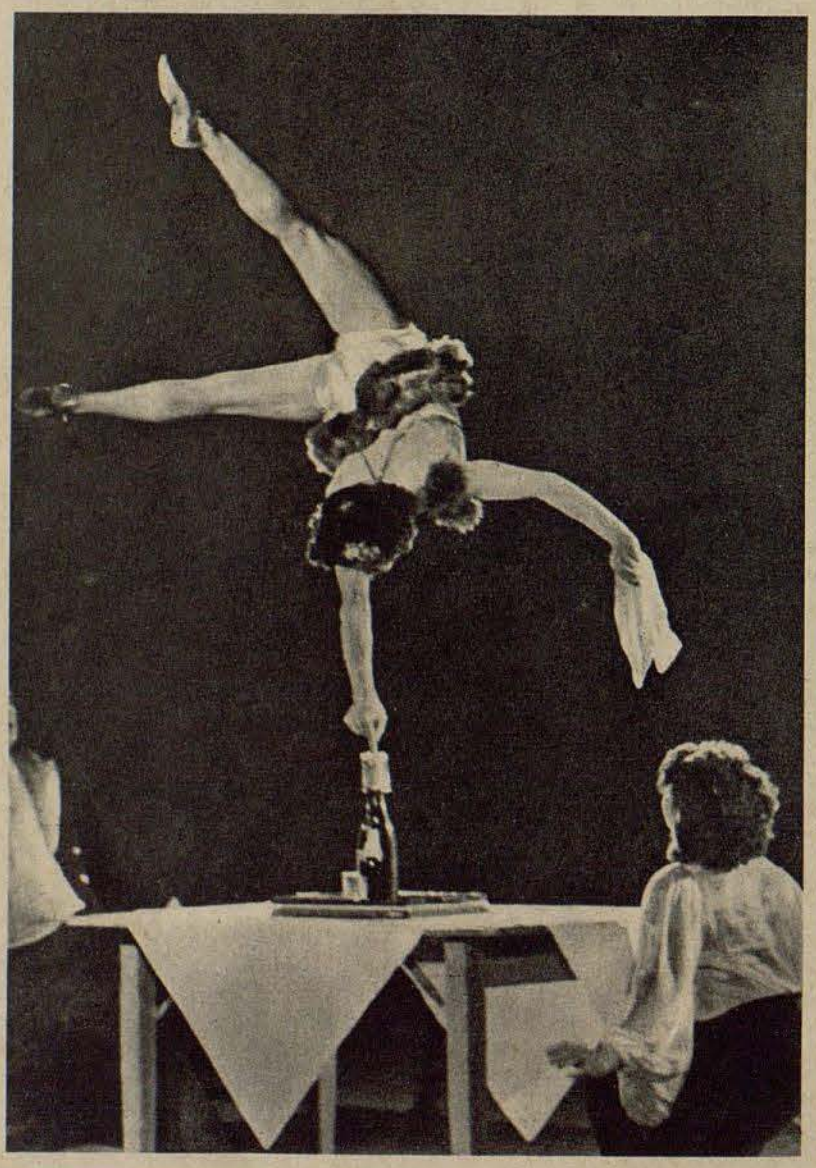


**1. Quand cassera ce doigt?** *Il ne cassera pas du tout. Cette jeune dame s'y pend tous les jours — elle sait très bien que son index peut la supporter. Mais elle sait encore davantage, et elle profite de ses connaissances. Ce qui au premier moment apparaît un jeu étrange, est en vérité le résultat d'un entraînement discipliné. Et par conséquent, elles s'exerce avec zèle . . .*

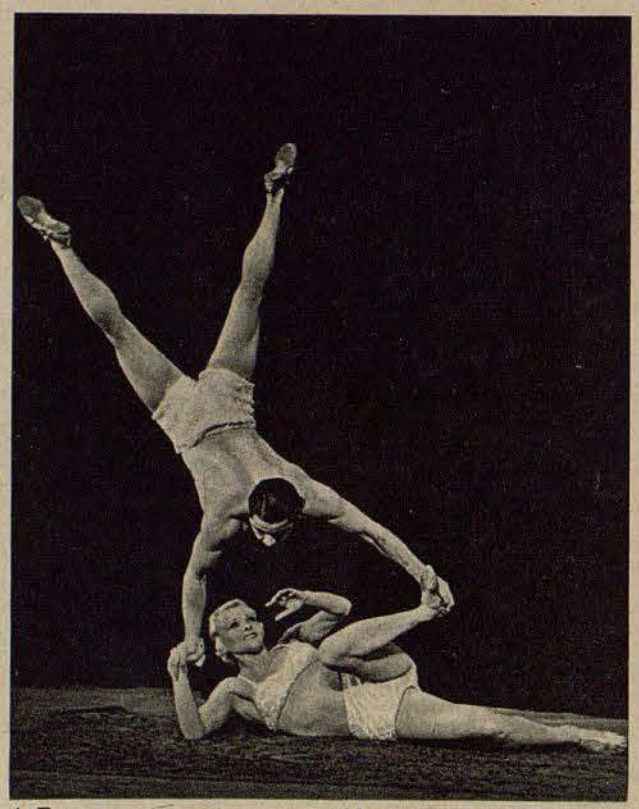
**. . . 2. à marcher sur les doigts.** *Un tel os du doigt, mince comme il est, supporte plus que le poids léger d'une artiste. Il ne faut pas moins qu'une pression latérale de 200 à 250 kilos pour lui causer des fractions*

## *Des muscles en acier?*

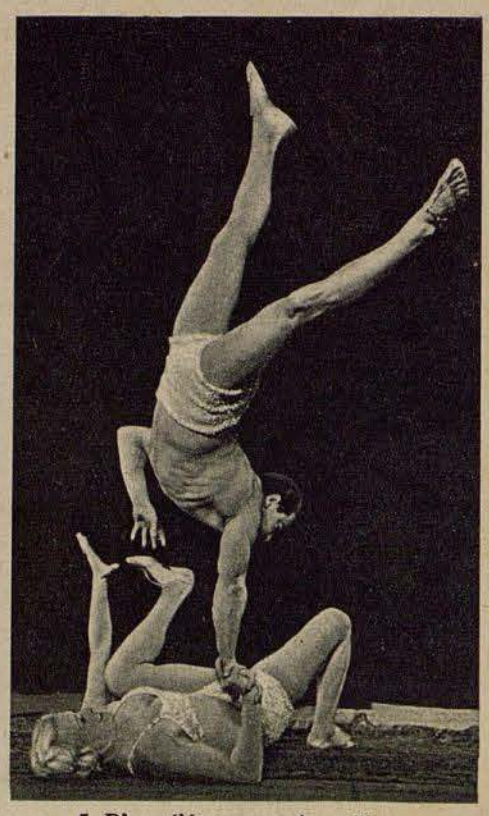
## MIEUX QUE CELA!



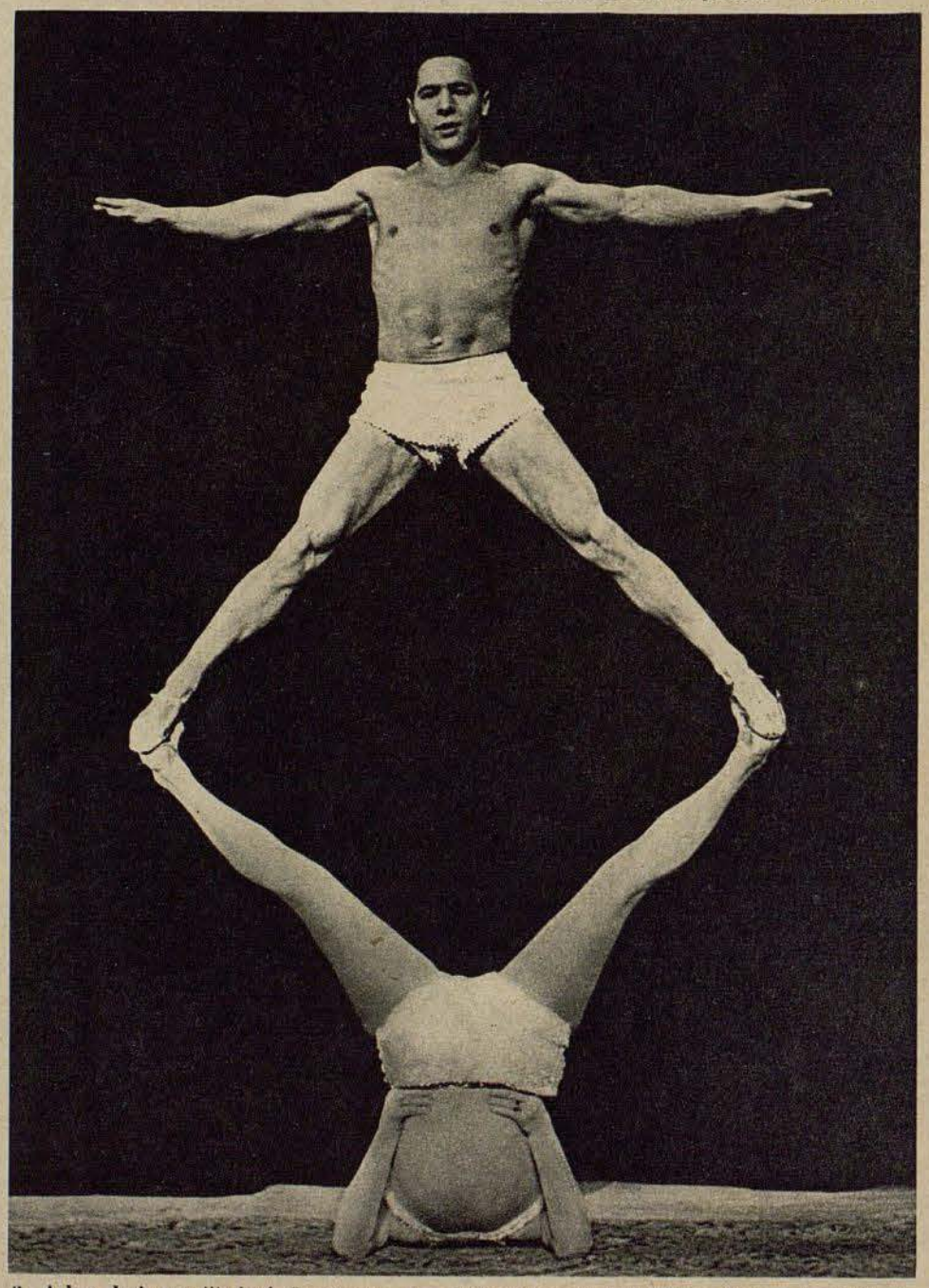
**3. Arbre droit sur l'index!** *Ce tableau gracieux exige une précision absolue des tendons et des muscles — car son exécution dépend d'un équilibre parfait du poids. Une fausse répartition du poids empêcherait le fonctionnement des tendons et de l'os digital*



**4. Encore un jeu qui est susceptible** *de donner des frissons aux spectateurs. Mais qu'en dit le médecin? Son oeil scrutateur voit plus que les autres: c'est ici une preuve des connaissances anatomiques*



**5. D'une élégance gracieuse** *l'homme se balance sur le pied soulevé de la femme et cela est possible — car . . .*



**6. . . . les tendons sont 4000 fois plus forts qu'un fil d'acier.** *C'est pourquoi les ligaments musculaires de la femme résistent à ce poids. Des personnes autres que des artistes seraient tout de même incapables d'imiter ce tour. Résultat d'un long entraînement, les tendons et les ligaments musculaires, exposés, annulent le poids par la propre force des muscles*

Signal No 5. — Premier Numéro de Mars 1941. Paraît tous les 14 jours / Harald Lechenperg, Rédacteur en chef, Rédacteur intérimaire: Hugo Mösslang / Edition et impression: Deutscher Verlag, Kochstr. 22-26, Berlin SW 68. Allemagne / Tous droits de reproduction des textes et des photographies réservés pour tous pays / Entered as second-class matter at the Postoffice at New York, N. Y.

# Soupapes pour bouteilles en acier

*Soupapes droites – Soupapes d'équerre*

*pour toutes catégories*
*de gaz comprimés et liquefiés, tels que*

Acide carbonique, oxygène, azote, air comprimé, hydrogène, ammoniaque, acétylène, chlore, phosgène, acide sulfureux, chlorure de méthyle.

•

Modèles spéciaux, répondant aux plus hautes exigences, pour

**méthane, propane, butane.**

## AGEFKO KOHLENSÄURE-WERKE

GESELLSCHAFT MIT BESCHRÄNKTER HAFTUNG

*Département: Fabrique de soupapes*

BERLIN W 62

*50 années de pratique,*

un travail de la plus haute précision et une construction parfaite garantissent à toute manière d'usage un maximum d'economie et de sûreté.

*Ploutocratie !*

Dessin : Girod